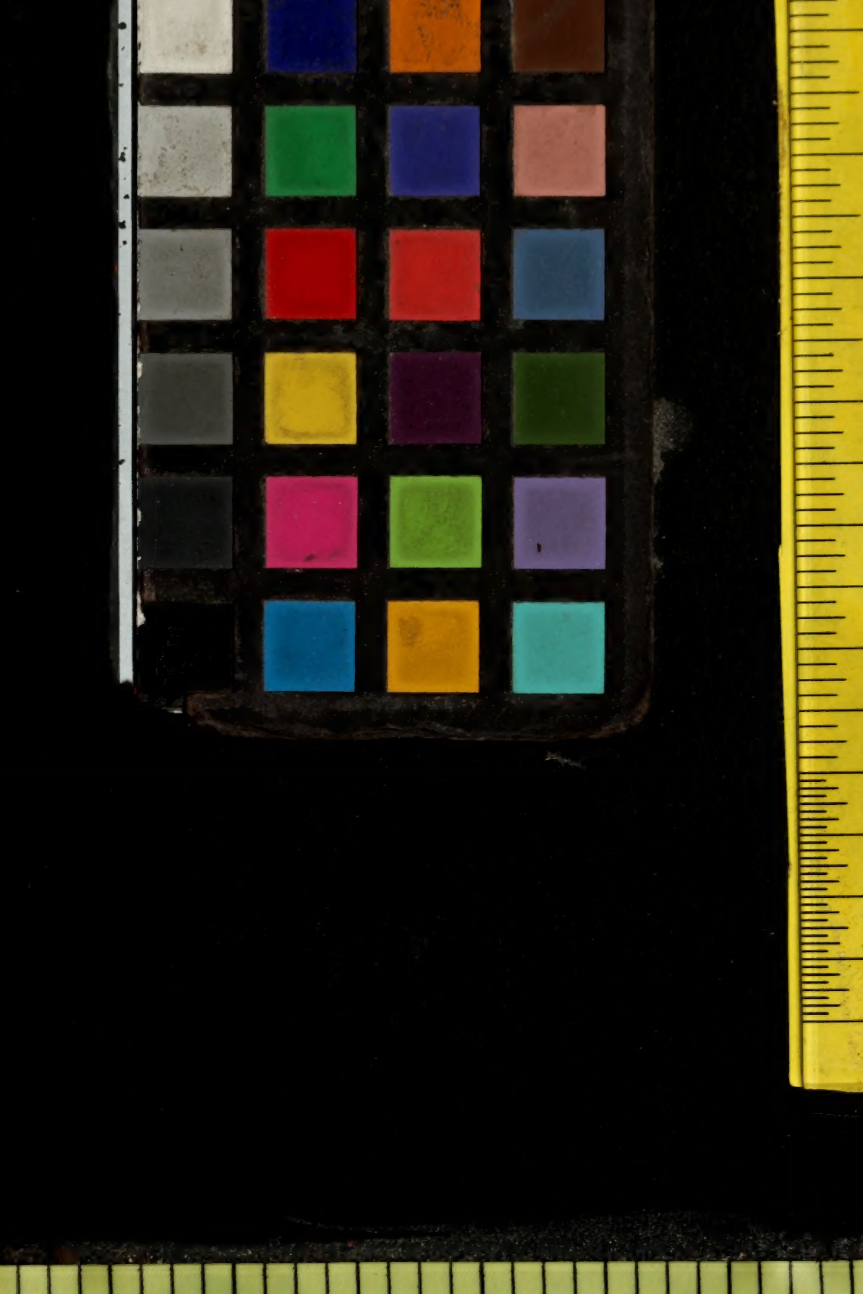

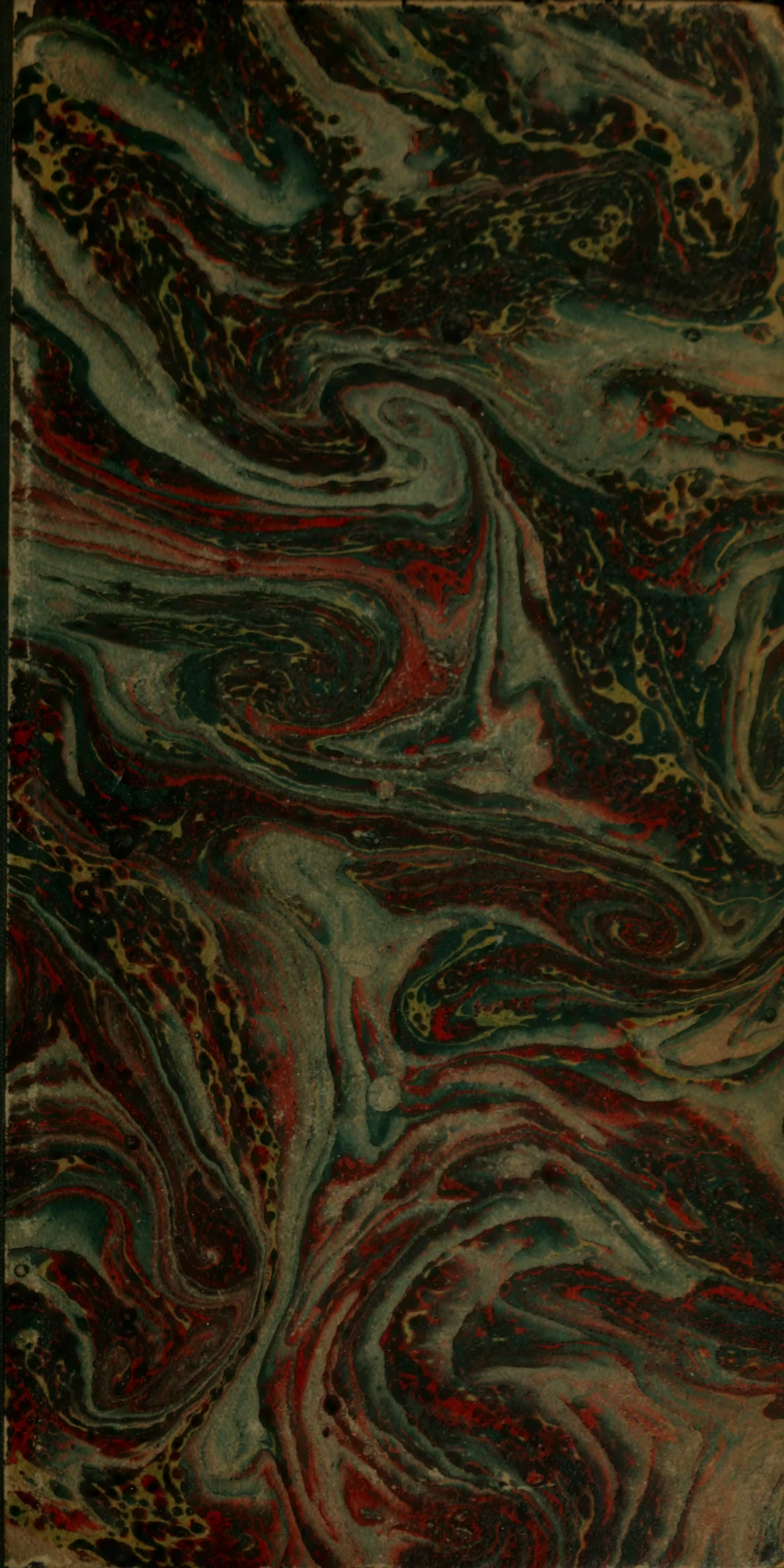

Aurav

LA LÉGENDE

DE

GUILLAUME D'ORANGE

IL A ÉTÉ TIRÉ DE
CETTE ÉDITION
500 EXEMPLAIRES
NUMÉROTÉS SUR
PAPIER JAPON

LA LÉGENDE

DE

GUILLAUME D'ORANGE

RENOUVELÉE PAR

PAUL TUFFRAU

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

DIXIÈME ÉDITION

PARIS

H. PIAZZA, ÉDITEUR

19, RUE BONAPARTE, 19

Copyright, by H. Piazza 1920.

A LA MÉMOIRE

D'ANDRÉ RUPLINGER

SOUS-LIEUTENANT AU 92e R. I.

TUÉ LE 20 AOÛT 1914

A BRUDERDORF (LORRAINE)

ET DE

LOUIS BOURQUIN

LIEUTENANT AU 334e R. I.

BLESSÉ MORTELLEMENT LE 6 MARS 1915

AU SUDELKOPF (ALSACE)

PQ
1481
.F6

THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
10 ELMSLEY PLACE
TORONTO 5, CANADA.

SEP 24 1931

178

LA LÉGENDE

DE

GUILLAUME D'ORANGE

NOTE PRÉLIMINAIRE

Voici une légende que la France du XIIe siècle a ardemment aimée et abondamment chantée. Toute une épopée — aussi vaste que l'épopée carolingienne — rayonna autour d'elle : Guillaume d'Orange fut le grand baron comme Charlemagne était le grand Empereur. Il concentra en lui les vertus féodales, les destinées nationales, et c'est l'existence même de la chrétienté que le désastre d'Aliscans — plus symbolique que la défaite de Roncevaux — mit en balance.

L'étranger fit un accueil enthousiaste à ces poèmes nés en France : en Italie, ils suscitèrent la compilation des « Nerbonesi »; en Allemagne,

ils inspirèrent le Willehalm de Wolfram d'Eschenbach ; en Islande, ils ajoutèrent à la Karlamagnus Saga ; on trouve leurs traces en Hollande et en Espagne. Cette renommée dura pendant tout le moyen âge, jusqu'à Dante, jusqu'à Pulci, jusqu'à l'Arioste, jusqu'à Rabelais.

Le Guillaume de l'épopée est-il entièrement une création des trouvères ? Les érudits ont longtemps rapporté ses grands faits à plusieurs comtes du même nom. Il semble acquis aujourd'hui que la vie d'un seul a fourni la trame même de la légende[1] *: c'était un conseiller très écouté de Charlemagne, nommé par lui duc d'Aquitaine et de Septimanie, qui brisa l'élan des Sarrasins par sa glorieuse défaite de Villedaigne sur les bords de l'Orbieu (793), conquit sur eux la Catalogne, puis se retira des vanités du monde pour aller mourir saintement dans le monastère de Gellone, qu'il avait fondé (812).*

Les chansons de gestes qui célèbrent Guillaume d'Orange aux différents moments de sa vie héroïque n'offrent aucune contradiction irréductible entre elles[2]*, et se complètent parfois. Écrites à des dates différentes, elles apparaissent comme les chapitres*

[1] Bédier, Légendes épiques, t. I.

[2] La Chançun de Willame exceptée.

épars d'une épopée continue. C'est cette continuité que j'ai tâché d'établir.

Chacune renferme, noyées dans un verbiage souvent insipide, des scènes admirables. Je les ai dégagées et reliées entre elles. Il en est toutefois que j'ai dû écarter, sans en méconnaître la beauté ni l'intérêt, parce qu'elles introduisaient dans l'ensemble une digression, une répétition, ou simplement une dissonance. Pour la même raison, j'ai modifié le dénouement de la Prise d'Orange, atténué le rôle grotesque de Rainouart dans Aliscans et supprimé l'élément bouffon dans le Moniage Guillaume.

Il y a donc ici des parties traduites, d'autres remaniées, d'autres originales.

J'ai conservé peu d'archaïsmes : c'eût été amoindrir le caractère de ces grandes visions que de le rattacher à des curiosités de langage. Et j'ai évité, avec un soin pareil, les mots et les tours de phrase liés à nos façons modernes de sentir.

La note ci-dessous indique l'origine principale de chaque chapitre.

N. B. — *Couronnement de Louis :* I, II (Couronnement Loois, éd. Langlois, P. 1888), III, IV (Charroi de Nîmes, éd. Jonckbloet, La Haye, 1854). — *Prise d'Orange :* I, II (Enfances Vivien, éd. Wahlund... Upsal, 1895), IV (Enfances Guillaume, Bibl. Nat.,

ms. fr. 1448), V, VI (Prise d'Or., éd. Jonckbloet). — *Vœu de Vivien*, I, II, III (Chevalerie Vivien, éd. Terracher, P. 1909), IV, V (Chançun de Willame, Chiswick Press, 1903). — *Aliscans*, I, II, III, VI, VII, VIII, IX, XI, XII, XIII, XIV, XV, XVI, XVIII, XIX (Aliscans, éd. Guessard et de Montaiglon, P. 1870), IV, V (Aliscans, Chançun de Willame). — *Moniage Guillaume*, I, II, III, IV, V, VI (Mon. Guill., éd. Cloetta, P. 1896), VII, VIII (Acta Sanctorum Februarii, II, 615 *b* ; A. S. Maii, VI, 813 *a*), IX (Chétifs, éd. Hippeau, P. 1877).

LE COURONNEMENT DE LOUIS

I

LE BACHELIER GUILLAUME

Oyez, seigneurs : que Dieu vous soit en aide, le Glorieux du Ciel ! Vous plaît-il entendre une belle chanson sur les vieilles gestes qui furent ? Elle est courtoise et noble : c'est de Guillaume au court nez, le grand baron, le plus vaillant homme que puisse chanter un jongleur !

Seigneurs, quand Dieu créa les quatre-vingt-dix-neuf royaumes de la terre, il mit tout le meilleur en notre douce France. Il envoya par un ange le chrême dont on couronne ses rois. Le plus grand fut Charlemagne. Dieu ne fit point de terre qui n'ait dépendu de lui : il alla conquérir la Normandie, la Bretagne, l'Anjou, l'Allemagne et la Bavière, la Lorraine et la Bourgogne, le Poitou et la Gascogne, la Navarre, la Toscane et la Lombardie.

Quand il connut que le temps de sa mort appro-

chait, il résolut d'investir lui-même son fils de son héritage. Il attendit que son tombeau fût achevé dans le moutier d'Aix-la-Chapelle, et qu'on n'eût plus qu'à le bénir. Il convoque alors une belle cour plénière, telle que vous n'en verrez jamais plus. Quatorze comtes montent la garde aux portes de son palais : pas de plainte à laquelle on ne fasse droit ! Car, en ce temps-là, la justice était juste.

Tant d'archevêques, d'évêques, d'abbés et de rois se réunissent dans l'église, que je ne peux vous en dire le nombre. Le pape de Rome chante la messe. L'offrande est telle qu'on n'en a jamais recueillie d'aussi magnifique. Qui est là doit se montrer généreux.

Sur l'autel est placée la couronne d'or : un archevêque monte à l'ambon et dit au peuple chrétien : « Barons, Charles le Grand a usé le temps de sa vie. Il est vieux et débile, il a la barbe et les cheveux blancs. Il ne peut plus porter son armure, monter à cheval ni conduire ses armées. Il ne veut plus garder la couronne. Mais il a un fils à qui il va la donner. C'est Louis, qui sera vaillant s'il vit. » Tous l'entendent et sont remplis de joie ; ils lèvent leurs mains vers Dieu : « Père de gloire, béni sois-tu de ne pas nous faire tomber sous un roi étranger ! »

Alors notre Empereur dit à son fils : « Beau fils, écoute-moi bien. Vois cette couronne qui est sur l'autel ; je veux te la donner, mais en échange d'un serment : point d'injustice, point de luxure, point de traîtrise ; ne vole pas son fief à l'orphelin ni ses quatre deniers à la veuve. Car, lorsque Dieu créa les rois, ce fut pour assurer le bonheur du peuple et non pour lui donner l'exemple du péché. Il faut, mon fils, être tout humble avec les humbles ; tu leur dois aide et conseil pour l'amour de Dieu. Mais il faut être tout orgueil avec les orgueilleux, pour mettre sous tes pieds leur fierté. Si tu promets de te conduire ainsi, j'en rends grâce à Dieu, prends la couronne, tu vas être couronné. Sinon, laisse-la ; et n'aie pas l'audace d'y porter la main.

« Fils Louis, vois cette couronne. Si tu la prends, te voilà Empereur. Mon ennemi devient le tien. Fais-lui la guerre comme je la lui fais. Va tout droit l'assiéger dans sa maîtresse ville, brûle-la et tue-le. Tu peux aussi lever une armée de cent mille hommes, passer par force les eaux de la Gironde, écraser et confondre les païens, joindre leur terre à la tienne. Promets-tu d'agir de la sorte ? Fils Louis, voici la couronne.

« Mais si tu dois, beau fils, corrompre le service

de Dieu, exalter le péché et vendre la justice, sans craindre la puanteur de l'enfer où tomberont les mauvais princes, je te défends, de par Dieu, d'oser y toucher ! »

L'enfant Louis n'ose faire un pas, tant il est terrifié par ce qu'il vient d'entendre. Dût-on lui trancher les membres, il n'irait pas chercher la couronne sur l'autel. Maint vaillant chevalier en pleure de pitié pour lui. Et l'Empereur devient sombre et se courrouce : « Hélas ! dit-il, comme je suis trompé ! Quelque gueux m'aura engendré de ma femme ce couard et honteux héritier ! Jamais je ne l'élèverai : ce serait péché d'en faire un roi. Qu'on lui coupe les cheveux : il sera moine à Aix dans ce moutier ; il sonnera les cloches : c'est tout ce qu'il peut faire. Il aura sa prébende pour qu'il n'ait pas à mendier. »

Près du Roi est assis Arneïs d'Orléans, un baron très orgueilleux et très félon. Il dit perfidement à Charles : « Droit Empereur, écoutez-moi : mon seigneur Louis est jeune, il n'a que quinze ans. Sans doute on peut encore en faire un bon chevalier. Confiez-moi cette besogne, si c'est votre plaisir. Dans trois ans, nous verrons ce qu'il sera devenu. S'il est preux, s'il est votre digne héritier, je lui rendrai de moi-même ses terres et ses fiefs,

que j'aurai accrus. — Ami, ton conseil est bon, dit Charles. — Octroyez-le, droit Empereur ! » s'écrient de tous les côtés ceux qui sont parents, vassaux, amis du duc d'Orléans. Arneïs va devenir Roi.

Mais il y en a dans la salle qui ont deviné la pensée du traître. Le vieil Aimeri de Narbonne se tient à l'écart, avec ses enfants, Hernaut le Roux, Aïmer le Chétif, Beuve de Commarcis, Bernard de Brabant, Guibert d'Andrenas, et Guillaume, le plus jeune, qui vient d'être armé chevalier. Ils sont immobiles et se concertent tout bas ; car ils ne veulent point qu'un félon devienne leur maître. Le bachelier Guillaume, qui n'a pourtant terre ni fief, est si plein de colère qu'il ne peut se contenir plus longtemps.

Il s'avance et crie : « Droit Empereur, prenez garde au fourbe ! » Charles et ses barons le regardent : ils n'ont jamais vu jeune homme de vingt ans dont le corps soit plus vigoureux et le visage plus hardi. Guillaume ne s'attarde point. Il marche sur Arneïs qui tient déjà la couronne dans ses mains. Il la lui arrache et la jette violemment sur l'autel : à peu qu'elle ne se brise. Puis il met la main à son épée d'acier : sa première pensée est de lui trancher la tête. Mais tout à coup il se souvient,

et pense que c'est péché mortel de tuer un homme dans un moutier. Alors il la repousse dans le fourreau, relève ses manches et saisit du poing gauche le traître aux cheveux ; il hausse le poing droit, et le lui abat sur la nuque. Il lui casse l'os en deux et l'étend mort à ses pieds. Après l'avoir tué, il lui dit : « Glouton, que Dieu te confonde ! Pourquoi trahissais-tu ton seigneur, quand ton devoir était de l'aimer et de le servir, de défendre ses fiefs, d'accroître ses terres ? Désormais tes mensonges ne te profiteront plus. Je pensais te châtier un peu : tu en es mort, je m'en soucie autant que d'un denier ! »

Guillaume voit alors la couronne qui brille sur l'autel. Il la prend sans tarder, vient à l'enfant Louis et la lui pose sur la tête : « Recevez-la, mon beau seigneur, au nom de Dieu qui est dans le ciel ! Et puisse-t-il vous donner la force d'être un bon justicier ! »

L'Empereur se réjouit pour son enfant : « Sire Aimeri, dit-il, merci : je le vois maintenant, votre lignage vient de sauver le mien par sa bravoure et sa loyauté. Ce bachelier fera de grandes choses. Fils Louis, tu lui dois d'être Empereur, ne l'oublie jamais. Tu tiens déjà tout mon royaume dans tes mains. Et puisque Aimeri et ses fils décident de te

défendre, tu peux être assuré de le garder. C'est en eux, mon fils, que tu trouveras tes meilleurs conseillers. Honore-les. Ne t'entoure jamais de vilains, de fils de voyers et de prévôts : il n'y a en eux que perdition et lâcheté.

« Fils Louis, le Roi qui porte la couronne de France doit être prudent d'esprit et vaillant de son corps. Et si quelqu'un lui cause du dommage, n'avoir point de cesse qu'il ne l'ait tué ou réduit à merci. S'il ne le fait, France, la terre honorée, perd sa gloire ; et lui perd ses droits à la couronne d'or. »

Ainsi Louis reçoit l'héritage de Charlemagne, et tous les barons jurent, en étendant leurs épées, qu'ils lui seront fidèles. Puis le tribunal du Roi cesse de rendre la justice, la cour se sépare, et chacun retourne dans sa terre.

II

L'ABBAYE SAINT-MARTIN DE TOURS

Guillaume est revenu dans Narbonne, avec son père Aimeri. Il se divertit en chassant dans les forêts d'alentour avec les bacheliers de son âge. Un matin, ils lancent un énorme sanglier ; l'animal fait ce que vous n'avez vu faire à aucun autre : il ne tente ni feinte ni crochet, et file droit vers le Nord à travers les bois. Ils le suivent pendant deux jours ; le troisième, ils perdent ses brisées.

Pendant qu'ils sont en quête, ils rencontrent un pèlerin très gaillard, l'écharpe au cou, le bourdon de frêne au poing, et toute sa barbe, qui est blanche comme la fleur en avril, étalée sur sa robe. Ils arrêtent leurs chevaux et l'entourent : « D'où viens-tu, frère ? lui demande Guillaume. — De Tours, ville de saint Martin. — Sais-tu quelques nouvelles ? Dis-les-nous. — Volontiers, beau sire. Charles est mort, le pays est resté au petit Louis.

Mais les traîtres, que Dieu maudisse, veulent faire roi Acelin, le fils du vieux Richard de Rouen. Un franc abbé a recueilli l'enfant à Tours, dans l'abbaye Saint-Martin. Je crains qu'ils n'y périssent tous deux. — Que Dieu m'aide ! s'écrie Guillaume. Aucun baron n'a donc défendu son seigneur ? — Aucun, beau sire, et non par félonie, mais par lâcheté. Tout le monde craint les traîtres, fors le lignage du comte Aimeri. Ceux-là n'ont jamais trahi leur serment et défendraient le Roi. Or personne n'ose les prévenir ; ils arriveront trop tard. Par la croix où fut cloué le corps de Dieu, si j'étais chevalier, je ne les attendrais pas pour châtier les traîtres comme ils le méritent ! » Guillaume se met à rire et dit à Savari : « Avez-vous entendu ce courtois pèlerin ? Bien en prend à Richard de ne l'avoir point rencontré ! » Tous rient, puis ils donnent dix belles onces d'or au pèlerin, et le laissent aller.

Guillaume dit à ses amis : « Louis est en grand danger, et il faut agir vite. Nous allons renvoyer les valets et la meute à Narbonne, et chevaucher vers la ville de saint Martin. Nous avons nos épieux et nos couteaux de chasse. D'ailleurs, nous prendrons en passant des armes chez nos amis. Et qu'on ne ménage pas les bêtes : qui crèvera son

cheval, je lui rendrai un destrier. Je veux écraser le complot et voir de près celui qui prétend être Roi de France. Par saint Pierre, il y a quelqu'un qui mène aujourd'hui grand orgueil, à qui je mettrai bientôt sur la tête une telle couronne que la cervelle lui en descendra jusqu'aux talons ! » Tous s'écrient : « Guillaume a le cœur fier. Périsse qui lui manquera ! »

Qui verrait partir ces bacheliers avec leurs arcs, leurs épieux et leurs trompes de chasse pour délivrer le Roi de France, penserait justement que c'est folie. Mais tous ceux qu'ils avertissent et qui les voient si résolus, lèvent en hâte leurs plus proches vassaux et se joignent à eux ; tant qu'ils sont six cents vêtus de fer, sans compter les écuyers, quand ils arrivent à la lisière de la forêt devant Tours.

Guillaume ordonne qu'on s'arrête sous le couvert des arbres ; il fait mettre les manteaux sur les blancs hauberts et les coiffes sur les heaumes brillants. Le soir vient, les grandes portes de la ville se ferment. Quand la nuit est complète, Guillaume laisse à l'orée du bois quatre cents chevaliers, et en prend avec lui deux cents que leurs écuyers accompagnent : les écuyers sont armés comme leurs maîtres de bons écus et de tranchantes épées. Il vient au fossé, il hèle le portier : « Ouvre la

porte, baisse le pont, fais vite. Le noble duc Richard nous a mandés pour saluer son fils qui va être couronné Roi, selon le désir de tous les Français. » Le portier l'entend et se lamente en haut du rempart : « Que Dieu protège donc le fils de Charlemagne ! Seigneurs, vous n'entrerez pas qu'il ne fasse grand jour et qu'on ne vous puisse reconnaître. »

Guillaume dit à voix basse à Flore du Plessis : « Avez-vous entendu ? Il a plaint le fils de Charles. Il nous ouvrira s'il nous reconnaît. Ami, dit Guillaume à voix haute, tu m'as interdit la ville à l'étourdie. Aux paroles que tu viens de dire, je vois bien que tu m'ouvrirais si tu savais ma race et ma parenté. Je suis Guillaume de Narbonne. » Le portier dit : « Dieu soit adoré ! Sire Guillaume, votre lignage n'a jamais trahi, je devine ce que vous venez faire. Mais Richard le mauvais est ici dedans avec sept cents chevaliers. Vous n'êtes pas en force. » Guillaume répond : « Ami, nous sommes assez. D'autres sont derrière ; tu ne les vois pas, car il fait nuit. »

Le portier enlève les barres, ouvre doucement la porte, et Guillaume entre avec les siens. Il appelle aussitôt un écuyer et lui dit : « Va prévenir Savari que les portes sont à nous et que les

nôtres peuvent avancer. » Ils avancent rapidement et tous pénètrent sans bruit dans la ville. Ceux qui les voient de leurs fenêtres pensent que ce sont des amis de Richard qui viennent au couronnement de son fils ; ils seront vite détrompés.

Guillaume dit au portier : « Ami, tous mes gens sont là, et nous allons agir. Où sont Richard et ses chevaliers ? — Dans le palais, sire. Il n'y a voûte ni cellier qui ne soit rempli de leurs armes et de leurs chevaux ; les chevaliers dorment dans les grandes salles. Vous avez la force de la surprise. Saisissez leurs armes et prenez leurs têtes. » Guillaume appelle Savari : « Fils de franche femme, prenez avec vous quatre cents chevaliers et disposez vos aguets autour du palais. Que nul ne sorte. Qui voudra sortir, tuez-le. » Et Savari répond : « A vos ordres. »

Guillaume demande au portier : « Ami, où est le roi Louis ? — Dans l'abbaye Saint-Martin, sire, sous la garde de quatre-vingts évêques, abbés et chanoines qui sont de bonne prise. Ils ont bâti le complot pour de l'argent. Ils déshériteraient Louis, si Dieu et vous n'y veilliez. Ce sont des traîtres et des vendus. Prenez leurs têtes, et que tout le péché retombe sur moi ! » Guillaume appelle Flore du Plessis : « Franc chevalier, allez vous

mettre aux aguets avec deux cents hommes autour du monastère. Tuez quiconque voudra sortir. » Et Flore dit : « Volontiers. » Il n'y a porte ou guichet dont Guillaume ne s'assure.

Au petit jour, quand le palais s'ouvre, Savari l'occupe aussitôt et s'empare des armes et des destriers : Guillaume force l'entrée de l'abbaye et demande aux moines tremblants : « Où est mon seigneur Louis ? — Sire, il prie dans l'église avec le seigneur abbé, car il devait être tonsuré et ordonné ce matin. — Conduisez-moi. » Il entre seul dans le moutier, signe son visage et s'agenouille sur le marbre ; il remercie Dieu d'être arrivé à temps, et se relève ; il ne distingue rien, car les vitraux s'éclairent à peine ; il reste immobile. Mais le noble abbé qui veille avec l'enfant vient à lui et lui demande : « Qui êtes-vous, seigneur, et que voulez-vous ? » Guillaume dit : « Seigneur abbé, je suis Guillaume de Narbonne, j'ai six cents hommes là dehors, et je viens chercher mon Roi. — Dieu soit adoré ! dit l'abbé. Richard est donc puni ? — Il va l'être, dit Guillaume. Où est mon seigneur ? »

Louis est resté devant l'autel, où il pleure. Le noble abbé le touche à l'épaule : « Fils de bon Roi, dit-il, ne vous effrayez pas. Vous avez plus

d'amis ce matin qu'hier soir. Guillaume de Narbonne, qui vous engagea sa foi, est là avec six cents chevaliers. Il n'y a guichet, porte ou poterne où il n'ait placé de ses hommes. Il vient punir les traîtres. Voyez-le là-bas qui vous attend : allez vous jeter à ses pieds, criez-lui merci. » L'enfant répond : « Beau sire, volontiers. »

Il va s'agenouiller devant le comte, il lui baise étroitement le pied et le soulier. Guillaume ne le reconnaît pas, car il fait à peine clair dans le moutier : « Lève-toi, enfant, dit-il ; Dieu n'a pas fait d'homme qui m'ait tellement courroucé que, s'il peut venir à mon pied, je ne lui pardonne. » Et l'abbé dit : « Sire, c'est Louis, le fils de Charles ! » Guillaume l'entend, saisit l'enfant par les deux flancs et le met promptement sur ses pieds : « Par le vrai Dieu, enfant, celui-là vous a mal conseillé qui vous fit venir à mon pied, vous, mon droit suzerain, à qui je dois plus qu'à tout homme mon aide et mon amour ! »

Alors entre Savari le preux. Il salue courtoisement Louis et lui dit : « Sire, Richard de Rouen et son fils Acelin sont vos prisonniers, et leurs hommes se rendent à votre merci. » Et Flore du Plessis entre ; il salue Louis : « Sire, dit-il, les religieux qui voulurent vous déposséder sont vos

prisonniers. Ordonnez ce qu'il en faut faire. » L'enfant Louis est très joyeux ; il accole Guillaume et lui dit : « Vous m'avez sauvé, je m'en remets à vous. »

Guillaume convoque ses nobles chevaliers. « Je veux que vous rendiez le jugement vous-mêmes : un moine qui vit en lisant son psautier et en chantant vêpres et matines, peut-il trahir sa parole pour de l'argent ? — Non, beau sire. — Et s'il le fait ? — Il mérite d'être fouaillé. — Et un vassal, qui doit protéger son suzerain, peut-il le déposséder pour prendre ses terres ? — Non, beau sire. — Et s'il le fait, que mérite-t-il ? — D'être pendu comme un voleur. » Guillaume dit : « Vous avez jugé : par saint Denis, je n'en demande pas plus. » Il donne aux écuyers des fouets de chasse et leur livre les quatre-vingts religieux qui ont trahi ; pour Richard et son fils Acelin, ils sont pendus aux deux portes de la ville, l'un à la porte de Paris, l'autre à la porte de Poitiers.

III

L'INGRATITUDE DU ROI

Pendant trois années, Guillaume peine et fatigue son corps au service du Roi. Il l'aide contre les Sarrasins et les Allemands qui veulent amoindrir son héritage. Il lui conquiert mainte terre, le Cotentin, la Bretagne, le Poitou, la Gironde et la Provence. Il n'y a pas de jour si consacré, Pâques, Noël ou Toussaint, qu'il n'ait son heaume en tête, son épée ceinte et son cheval sous lui. Mais le Roi ne lui en sait point gré, car il ne se plaît pas au rude travail de la guerre. Il a épousé Blanchefleur, la sœur de Guillaume ; il aime mieux rester avec elle dans Paris à rire, à banqueter, à jouer aux échecs et aux tables. Il y parut bien par ce qu'il fit.

C'est en mai, au nouveau temps d'été, quand les feuilles poussent dans les bois et que les prés reverdissent. Le comte Guillaume est allé chasser

dans la forêt. Il a tué deux cerfs de prime graisse, et revient avec son arc d'aubier et son carquois où il reste quatre flèches. Derrière lui chevauchent joyeusement en belle ordonnance quarante bacheliers qui sont tous fils de princes. Ils ont leurs faucons sur le poing. Trois mulets suivent au milieu des meutes, et rapportent la riche venaison. Ils rentrent dans Paris par le Petit-Pont. Mais le bachelier Bertrand accourt à la rencontre de Guillaume et lui prend l'étrier : « D'où venez-vous, beau neveu ? dit Guillaume. — Vous saurez la vérité, sire : j'arrive du palais où je suis resté longtemps. J'ai assisté au conseil de l'Empereur. Il donne des fiefs à tous ceux qui l'entourent : à celui-ci une terre, à celui-là un château, à cet autre une ville, à cet autre une ville encore. Pour vous et moi, mon oncle, nous sommes oubliés. Moi, je ne suis qu'un bachelier, et je comprends que le Roi ne s'en soucie guère ; mais vous, seigneur, qui êtes si baron, vous qui vous êtes tant peiné et travaillé pour lui, vous qui avez veillé tant de nuits et jeûné tant de jours pour son service !... » Guillaume l'entend et se met à rire : « Neveu, dit-il, ramenez à mon hôtel ma compagnie, mes meutes et ma venaison. J'irai, moi, parler à Louis. — A vos ordres », dit Bertrand.

Le comte Guillaume chevauche rapidement jusqu'au palais, descend de cheval au perron, monte les degrés de marbre et rentre dans la salle, plein de colère, en tenant son arc à la main. Il marche avec une telle violence que ses heuses éclatent, ses heuses de cuir cordouan. Tous les barons le regardent et sont effrayés. Le Roi se lève devant lui : « Asseyez-vous, Guillaume, dit-il. — Point ne le ferai, dit Guillaume, mais je veux vous parler. — Comme il vous plaira, répond Louis. Je vous écoute. — Sire Louis, dit Guillaume le baron, je t'ai servi, je t'ai beaucoup servi ; non pas en couchant avec les filles, en volant l'héritage des enfants et des veuves, mais en baron, les armes à la main ! J'ai livré pour toi maint rude combat, j'ai tué maint noble bachelier, et le péché m'en est entré dans le corps. Car, quels qu'ils fussent, c'étaient des créatures de Dieu. Que Dieu ait pitié de leurs âmes et qu'il me pardonne à moi-même ! — Sire Guillaume, dit Louis, je vois ce qui vous peine. Daignez avoir quelque peu de patience. L'hiver passera, l'été reviendra. Un de mes pairs mourra quelque jour, je vous donnerai toute sa terre et sa femme, si vous voulez la prendre. » Guillaume l'entend, peu s'en faut qu'il ne devienne fou de rage. « Dieu, dit-il, quelle

profonde vallée il descendra, quelle haute montagne il gravira, celui qui attend sa fortune de la mort d'un autre! Par le Christ qui fut cloué en croix, c'est une longue attente pour un bachelier de ma jeunesse, qui n'a rien à prendre, rien à donner! Il me faut pourtant nourrir mon cheval, et je ne sais pas même où lui trouver du grain. Penses-tu que j'ai sujet de te remercier? J'aurais bien dû te quitter, quand le riche roi Gaïffer m'écrivit de Pouille, il y a un an, pour m'offrir sa fille et la moitié de son royaume. Je serais maintenant assez puissant pour te faire trembler! » Le Roi l'entend, et perd le sens. Il dit alors telles paroles qu'il aurait dû taire. Par là, le mal empire et la haine mutuelle grandit.

« Sire Guillaume, dit le roi Louis, il n'est pas un seul homme dans ce pays, pas même vous, malgré vos services dont vous êtes si fier, qui pût s'affranchir de l'obéissance qu'il me doit, sans le payer, avant un an, de sa tête ou de sa liberté! — Que je sois déshonoré, dit le comte, si je t'obéis plus longtemps! Seigneurs de ma maison, sortez tous de ce palais, allez à mon hôtel, chargez mon avoir sur les chevaux, et quittons tout de suite ce Roi qui récompense notre loyauté par des menaces! — Il en sera comme vous l'ordonnez », disent

les gens de Guillaume. Et ils sortent aussitôt.

Le comte monte alors dans le grand foyer. Il s'appuie sur son arc d'aubier avec tant de force que l'arc se brise par le milieu. Les deux tronçons volent jusqu'aux poutres du plafond et retombent devant le visage du Roi. Et avec un orgueil démesuré, Guillaume interpelle l'Empereur qu'il a si bien servi : « Ainsi, dit-il, on ira jusqu'à me reprocher mes batailles rangées et mes rudes combats ! Sire Louis, ne te souvient-il plus que je t'ai fait Roi ? La couronne était sur l'autel ; tu n'avais qu'à t'avancer, mais tu n'osais, et tous les Français voyaient ta couardise. Et Arneïs d'Orléans allait la prendre pour lui. Mais j'étais là, j'abattis si largement ma main sur son cou que je le renversai mort sur les dalles, dans le moutier Sainte-Marie-Madeleine ! Et, devant le Pape et les Patriarches, je te plaçai la couronne sur la tête. Tous les parents d'Arneïs me prirent en haine mortelle. Toi, tu comptes pour rien ce service, quand tu partages tes terres et que tu m'oublies !

« Sire Louis, ne te souvient-il plus de cet orgueilleux Normand, Richard de Rouen, qui voulut te déposséder ? Or, dans tout l'empire, tu ne trouvas pas un seul baron qui osât se lever contre lui, sauf moi, et je le pendis avec son fils aux portes de

Tours. C'est ce qui plus tard faillit me perdre : je revenais du Mont-Saint-Michel avec vingt chevaliers, quand je rencontrai ses frères et tout leur baronnage. Il fallut travailler rudement de l'épée. Peu t'importait, car tu en avais le profit !

« Sire, tu n'étais pas à la bataille que je livrai pour toi aux gués de Pierrelatte. Jamais il n'y en eut plus rude. J'y fis prisonnier Dagobert de Carthage que je vois là-bas, couvert de peaux de martre : il ne me démentira pas. C'est là que l'émir Corsolt, l'homme le plus fort de l'armée sarrasine, me trancha d'un coup d'épée le nasal et le bout du nez ; d'où vient qu'on m'appelle le comte au court nez et que les petits enfants me gabent, ce dont j'ai grande honte quand je suis au milieu de mes pairs. Toi, tu y gagnas la Provence.

« Sire, souviens-toi du roi Amaronde, que j'ai battu devant Bordeaux ; du roi Julien, que j'ai pris devant Saint-Gilles. Souviens-toi de Gui d'Allemagne, qui te disputait la ville de Reims. Je le poursuivis jusqu'au milieu de ses barons, je lui enfonçai dans le corps ma lance et mon gonfanon, et je le jetai aux poissons de la Meuse. C'était une témérité insensée et je le savais. Je revins à grand peine, blessé et déchiré. Toi, tu y gagnas la Champagne et la Bourgogne.

« Sire, tu n'as peut-être pas oublié la grande armée d'Othon, car celle-là, tu l'as vue de près. Nous étions amis alors, nous suivions la même route, et je chevauchais avec toi sur les chevaux à longues crinières. Tu avais à ta suite des Français, des Bourguignons, des Flamands et des Lorrains. Tu campais dans les défilés de Montjeu, près de Montcorbon. J'avais moi-même dressé ta tente et je t'avais servi à table. Lorsque tu eus fini, je te demandai mon congé. Tu t'imaginais que j'allais m'étendre comme toi et mettre enfin mon corps à l'aise. Non ; tu n'avais pas pris la peine de te garder. Je fis monter mille hommes à cheval, et j'allai faire le guet dans un petit bois de pins et de lauriers. Or les Allemands vinrent de nuit pour jouter de la lance. Ils étaient quinze mille. Ils se jetèrent sur les tentes, ils massacrèrent ceux qui s'éveillaient. Sans moi, pas un n'en eût réchappé. Tu fuyais misérablement à pied de tente en tente. Tu fuyais à travers la grande foule comme un pauvre chien effrayé, et tu poussais des cris, et tu appelais à ton aide Guillaume et Bertrand, — un enfant ! Je te sauvai cette fois encore, et je fis prisonnier leur seigneur : il est quelque part dans une de tes tours. Et malgré cela, c'est à peine si dans ta cour on me traite en chevalier !

« Dieu ! dit Guillaume, qui êtes né de la Vierge si belle, à quoi m'a-t-il donc servi de tuer tant de florissantes jeunesses, de faire couler les larmes de tant de mères, de me charger de tant de péchés qui me sont restés au ventre ? J'ai usé le temps de ma vie à servir ce mauvais Roi, et je n'y ai pas gagné un fétu, mais seulement de bons coups de lance et d'épée. Par le Dieu vivant, je me tournerai contre toi et tu connaîtras ce que je vaux ! — Sire Guillaume, dit Louis, il y a encore soixante de vos pairs à qui je n'ai rien donné ni rien promis. — Tu en as menti, seigneur Roi ! répond Guillaume. Je n'ai pas tant de pairs en la chrétienté ! Je ne reconnais comme tel que toi seul qui portes la couronne, et certes je ne veux pas m'estimer au-dessus de toi. Mais quant à ces soixante dont tu viens de parler, prends-les ; conduis-les un à un dans un pré, montés sur leurs chevaux, couverts de leurs armes. Je te les tuerai tous, et d'autres avec eux. Et si tu en as le désir, viens-y toi-même ! »

Le Roi l'entend, baisse la tête et dit : « Sire Guillaume, je vois bien que vous êtes en grande colère. — C'est vrai, répond Guillaume, et mes parents ne sont pas mieux traités que moi. Ainsi en advient-il de ceux qui servent un mauvais seigneur. Plus

ils font, moins ils gagnent. Et pour eux tout ne fait qu'empirer. — Sire Guillaume, dit Louis, je reconnais que vous m'avez gardé et servi par amour. Eh bien, avancez, et je vais vous faire un beau présent. Prenez la terre d'Auberi le Bourguignon. Prenez aussi sa femme Hermengard de Thuringe, la meilleure femme qui ait jamais bu du vin. Trois mille hommes vous serviront. — Point ne le ferai, sire, répond Guillaume. Le gentil comte a laissé un fils ; il a nom Robert : il est encore tout petit et ne peut se chausser ni se vêtir seul. Si Dieu permet qu'il devienne grand et fort, il saura bien gouverner son fief. Donnez-moi une autre terre. Je ne veux point de celle-là. — Sire Guillaume, dit Louis, puisque vous ne voulez pas déshériter cet enfant, prenez la terre du marquis Béranger. Il est mort, vous épouserez sa femme. Deux mille chevaliers vous serviront. » Guillaume l'entend et sa colère grandit.

De sa voix forte, il commande qu'on se taise, et le silence se fait dans tout le palais : « Écoutez-moi, Allemands et Danois, Flamands et Lorrains, Saxons et Français ! Sachez comment Louis, notre suzerain, récompense ses meilleurs serviteurs. Je vais vous raconter l'histoire du marquis Béranger. Il naquit dans la

vallée de Riviers. Il tua un comte, et ne put se laver de ce crime. C'est alors qu'il se réfugia dans le fief de Laon et tomba aux pieds de Louis. Louis le reçut volontiers, lui donna une terre, une noble femme : et Béranger le servit longtemps de tout son courage. Il advint que le Roi eut à combattre un jour les Sarrasins. La bataille fut rude, beaucoup ici se la rappellent. Le Roi fut renversé de son destrier. Et jamais il ne se serait relevé, sans le marquis Béranger. Il voit son seigneur malmené dans la mêlée, il court vers lui à toute bride, l'épée d'acier dans le poing, et fait la solitude autour de lui. Puis il descend de son cheval, le donne à son seigneur et lui tient l'étrier ; le Roi monte en selle et s'enfuit comme un chien peureux. Quant au marquis Béranger, il resta seul, et c'est là que nous le vîmes tuer et démembrer, sans pouvoir lui porter secours. Il laisse après lui un héritier qui s'appelle le petit Béranger. Pour trahir cet enfant, il faudrait être le dernier des misérables, être, de par Dieu, pire que félon et renégat. Or c'est son fief que l'Empereur me donne. Je n'en veux pas, et je suis bien aise que vous m'entendiez ici ; il est une chose dont je dois donner avis : par l'apôtre que l'on implore au pré de Néron, il n'y a pas en France si hardi chevalier, s'il prend sa

terre au petit Béranger, qui n'y perde sa tête avec l'épée que voici ! — Merci, seigneur, merci ! » disent alors les chevaliers qui appartiennent à l'enfant Béranger. Ils sont cent qui tous s'inclinent devant Guillaume, et veulent lui embrasser la jambe et le pied.

« Sire Guillaume, dit Louis, écoutez-moi. Puisque ce fief ne vous convient pas, je vous donnerai Chartres, Orléans et Tours, le quart de la France, le quart des abbayes et des marchés, des archevêchés et des villes, des sergents et des chevaliers, des vavasseurs et des vilains qui vont à pied, des damoiselles et des dames, des prêtres et des moutiers, des chevaux de mon étable, enfin de mon trésor. Oui, je vous octroie bien volontiers le quart de tout l'empire que je gouverne. Noble chevalier, acceptez-le. — Je n'en veux pas, sire, répond Guillaume. Pour tout l'or qui brille sous le ciel, je n'accepterais pas un tel présent. Vos barons ne manqueraient pas de dire : Voyez le comte au farouche visage, comme il a trompé son légitime seigneur, comme il le dépouille ; ce Guillaume arrache vraiment les morceaux de la bouche du Roi ! — Sire Guillaume, dit Louis, par la vraie charité de Dieu, puisque vous n'acceptez pas cette terre, je ne sais vraiment plus que vous donner.

— Laissons tout cela, sire, dit Guillaume, je n'en veux plus parler aujourd'hui. Quand ce sera votre bon plaisir, vous trouverez à me donner assez de châteaux, de donjons, de marches et de fertés ! » A ces mots, le comte s'en va et descend les degrés, tout frémissant de colère.

IV

LE FIEF DE GUILLAUME

Comme il l'a commandé, les gens de sa maison chargent son avoir dans des chariots et sur des chevaux. Il les presse. Il ne sait pourtant où il ira. Il s'assoit et réfléchit. Bertrand son neveu l'exhorte à faire sa paix avec son légitime seigneur. Mais nul ne peut connaître la pensée du comte.

Quand tout est fini, il se lève, et retourne sans mot dire au palais. « Sire Guillaume, dit le Roi en le voyant entrer, j'ai regret de vous avoir offensé. Vous êtes mon parent. Je suis prêt à vous donner ce qu'il vous plaira pour garder votre amitié. — Sire Louis, dit le comte, j'ai pensé à un don que vous ne me refuserez pas. — Béni soit Dieu! dit le Roi. Parlez vite. » Guillaume l'entend, se met à rire et dit : « Vous n'avez point encore songé à me l'offrir. Or donc je vous demande, sire, Nîmes la ville aux tours pointues, Orange la cité merveil-

leuse, Valsoré, Valsure, et le pays du Rhône et de la Durance. Je vous demande le royaume d'Espagne, Tortelose et Porpaillart-sur-Mer. Cela ne vous coûtera guère, et vous n'en serez pas plus pauvre, car ces terres sont sarrasines et vous n'en tirez ni tribut ni chevalier. » Le Roi dit : « Sire Guillaume, je crois que vous me gabez. — Non pas, sire, aussi vrai que je crois en Dieu. J'ai hâte de partir. Je chevaucherai sous le soleil et sous la lune, et je jetterai la race maudite hors de ces contrées. » Louis baisse la tête et dit : « Ainsi cette grande terre appartiendrait à un seul homme ? — Sire, ne craignez rien. Vous êtes mon seigneur, vous êtes mon parent, je ne songe pas à vous nuire. Je ne veux pas amoindrir votre royaume, mais l'accroître au fer et à l'acier. Si cette terre devient mienne, le produit en sera vôtre. — Par saint Pierre, dit le Roi, comment vous la donnerais-je ? Ce sont des Sarrasins et des Esclavons qui la possèdent : Otrant de Nîmes, Clariaus d'Orange, l'émir Desramé, Arrogant, Murgalé, Thiébaut. Chacun d'eux a des milliers de Turcs dans sa ville, et vous êtes seul. — Roi, dit Guillaume, je ne vous demande que votre gant en signe que vous m'abandonnerez mes conquêtes. — Le voici », dit Louis.

Guillaume prend le gant, saute sur une table

et se met à crier à voix pleine : « Écoutez-moi, baronnage de France. Si Dieu m'aide, je puis me vanter que j'ai dès à présent plus de terre que trente de mes pairs. Mais je n'en ai pas encore conquis un arpent, et j'ai besoin d'hommes braves : ici je promets aux pauvres bacheliers qui ont des chevaux éclopés et des vêtements déchirés, — car ils ont, comme moi, servi sans rien gagner, — de leur donner deniers et trésors, châteaux et marches, donjons et fertés, s'ils veulent se risquer avec moi dans cette aventure. Et les écuyers qui viendront seront armés chevaliers s'ils frappent bien de la lance et de l'épée. Nous aurons à livrer de rudes batailles à la race criminelle. Mais nous vaincrons, car Dieu est avec nous ! »

Qui eût vu les jeunes bacheliers et les pauvres écuyers se presser autour de Guillaume pourrait se souvenir d'une grande joie. « Sire Guillaume, crient-ils, nous irons avec vous. Nous vous suivrons, même au péril de notre vie ! » Le comte les remercie, descend de la table, et vient au roi lui demander son congé : « Roi Louis, dit Guillaume, ne croyez plus les flatteurs et les gloutons ; ils ne songent qu'à s'enrichir. Votre père le savait et ne les aimait pas. Pour nous, nous allons nous battre en terre sarrasine, et si nous la conquérons, vous

en aurez l'or et l'argent. — Allez donc, beau sire, sous la conduite du Seigneur Dieu du ciel ! N'oubliez pas, si vous êtes jamais en détresse, que je suis votre garant : je vous enverrai mon armée. »

En trois jours, Guillaume a dans sa compagnie plusieurs comtes, les bacheliers Bertrand et Gautier ses neveux, l'Écossais Gilmer, et plus de trente mille hommes qui n'ont rien à perdre et tout à gagner. Beaucoup l'ont servi pendant les dernières guerres, et leurs heaumes sont bosselés, leurs hauberts déchirés, leurs écus tailladés. Celui qui n'a plus de lance vient avec un épieu de chasse, celui qui n'a plus de cheval vient à pied. Chacun s'est équipé selon ses ressources. Mais tous sont jeunes. Jamais on ne vit armée plus ardente. Le quatrième jour, ils entendent la messe au moutier Saint-Germain, et sortent de Paris en chantant. Trois cents chevaux de bât, bien chargés, les suivent. Les cent premiers portent des chaudrons, des trépieds, des poëles, des crocs et des landiers : quand ils seront dans le royaume maudit, ils pourront se préparer à manger. Les cent suivants portent des calices d'or, des missels, des psautiers, des chapes de soie, des croix, des encensoirs : quand ils seront dans le royaume sauvage, ils en serviront le Seigneur Dieu. Et les cent derniers

portent des vaisseaux d'or fin, des crucifix et de très riches étoffes : quand ils seront dans la terre criminelle, ils en serviront Jésus, qui est tout esprit.

LA PRISE D'ORANGE

I

LE CONSEIL DE GUILLAUME

Seigneurs, vous plaît-il savoir comment Guillaume entra sans combat dans Orange, la forte cité, et prit à femme Oriabel la Sarrasine ? Faites silence, écoutez-moi : c'est de merveilleux amour que je vais chanter !

Le comte Guillaume est parti avec son armée. Il va droit à Narbonne, pour réclamer l'aide et les conseils d'Aimeri. Dès que la ville est en vue, il quitte ses troupes et chevauche en avant, tant il a hâte. Il arrive au palais, monte les degrés, entre dans la grande salle en disant : « Que Dieu qui fut peiné sur la croix sauve mon père Aimeri et tous ceux que je vois autour de lui ! »

Son père, ses frères et ses neveux sont assis en cercle et semblent graves et pensifs. Au milieu d'eux est une dame qui tient contre elle un petit enfant. Il a la tête blonde et bouclée, la chair

blanche comme fleur en été et les yeux vifs comme ceux d'un faucon.

« Fils Guillaume, dit Aimeri, tu arrives à point. Assieds-toi près de nous. Ton frère Garin d'Anseüne, que nous croyions mort à Roncevaux, est vivant. Depuis six ans, il est captif de Clariaus, fils de Desramé, dans Orange. Il a pu envoyer à sa femme, dame Heutace, un messager en qui nous avons foi : car Garin lui a révélé des choses secrètes, connues seulement d'elle et de lui. Pas un jour ne se passe que les Sarrasins ne le frappent et ne le torturent. Ils ne l'échangeraient pas contre tout l'or de France, ils n'en veulent qu'une rançon : c'est Vivien son fils. Les vassaux de dame Heutace désirent que Vivien soit livré, parce qu'il n'est point d'âge à les défendre comme ferait son père. Mais dame Heutace craint pour la vie de l'enfant. Elle est venue nous demander conseil. C'est pour cela, seigneurs, que je vous ai convoqués dans mon palais. Elle agira comme nous ordonnerons. »

La dame se met à pleurer : « Seigneurs, dit-elle, je ne sais ce qu'ils veulent faire de mon petit enfant. Il n'a que sept ans et quatre mois. Je crains qu'ils ne le démembrent et ne le tuent. Comment puis-je le leur remettre, moi qui l'ai porté neuf mois dans mes flancs ? » Tous la regardent,

ont compassion et se taisent. Nul n'ose décider.

Seul, Guillaume au court nez se lève, car il ne sait pas dissimuler, et dit : « Barons, écoutez-moi : je dirai ce que chacun de vous pense. Je parlerai, quelque chagrin que je puisse causer. Après qu'un homme et une femme se sont unis et qu'on les a bénis et sacrés, on ne peut trouver ailleurs plus de foi, mais ils se doivent aimer et entr'aider par tous les moyens. Ce qu'ils ont engendré de leur chair doit leur servir dans le besoin. Des fils et des neveux, on en trouve beaucoup, mais un mari et un frère comme Garin, on n'en peut retrouver. Neveu Vivien, ma bouche prononce que tu sois livré aux Sarrasins pour le salut de ton père. Si tu y meurs, que Dieu sauve ton âme et nous laisse le soin de la vengeance ! Mon père Aimeri dira si j'ai bien parlé. » Aimeri dit : « Ton conseil est juste. »

La dame les regarde ; elle est toute éperdue, son cœur crève dans sa poitrine : « O Vivien, mon fils, douce chair, tendre consolation, beau visage ouvert, fier regard, vous m'aurez bien peu de temps protégée et gardée ! » Tous les barons sont pleins de pitié et se disent entre eux : « Voilà vraiment une rude épreuve. Il n'y a jamais eu dans le monde une femme qui ait dû mener de la sorte son enfant

là où on le tuera ! » Mais l'enfant Vivien n'est pas effrayé : « Ma douce mère, dit-il, pourquoi vous désolez-vous ? Je délivrerai mon père, dont nous avons tous le cœur si dolent. Oncle Guillaume, je suis prêt ! — Neveu, dit Guillaume, il le faut. J'irai te remettre moi-même à la race maudite. J'en ai grand regret, car je vois que Dieu t'a fait le cœur vaillant. Qu'il t'ait en sa garde ! »

Dame Heutace s'est assise, elle a pris Vivien sur ses genoux et lui baise tendrement, en pleurant, la tête et le visage : « Fils Vivien, adieu tes belles enfances qui étaient si gentilles et si avenantes ! Je ne t'envoie pas, hélas ! prendre tes armes, haubert, écu et lance. Non, je t'envoie à une mort qui n'est que trop certaine. Voilà pourquoi tu t'en vas à Orange où les Sarrasins se vengeront sur toi.

« Fils Vivien, je prendrai de tes cheveux, et au bout de tes doigts plus blancs que l'hermine, plus blancs que la neige, un peu de tes ongles. Je les attacherai tout près de mon cœur et je les regarderai les jours de fête. Beau fils, doux et courtois, il me souvient encore de ce que tu disais, il n'y a pas un an. J'étais dans ma chambre, tu étais assis auprès de moi, et je pleurais mon seigneur Garin : « Mère, ne pleure plus. Je vois que tu as sans cesse « à l'esprit la mort de mon père : eh bien ! si je puis

« vivre assez pour être adoubé chevalier, rien ne « pourra me retenir d'aller en Espagne et de le « venger ! » Ce jour-là, tu me rendis bien joyeuse.

« Fils Vivien, tu fais comme le petit agnelet qui laisse sa mère dès qu'il voit venir le loup ; il en est bien puni, hélas ! car le loup l'emporte et le tue. Voilà bientôt Pâques, la fête d'Avril : les autres damoiseaux auront de beaux vêtements et de belles chaussures ; ils iront en rivière chasser le gibier, faucons et éperviers au poing, mais toi, Vivien, je ne te verrai plus aller et venir. Que la mort me prenne : car ma vie n'est plus que deuil et malheur ! » Elle se pâme. Ses chevaliers la soutiennent et la reconduisent.

II

L'ÉCHANGE

Le comte Guillaume laisse son armée à Narbonne et s'achemine vers Orange avec Vivien, dame Heutace et cent hommes d'escorte. Ils voyagent tant qu'ils arrivent devant la ville. Hauts sont les murs, plus hautes encore les tours. La plus grande est le palais du roi Clariaus. On les y mène, on leur ordonne de déposer leurs hauberts, leurs heaumes et leurs épées.

Au fond d'une pièce sombre, le Roi est assis sur son trône. Il est fortement membré et ressemble bien à un félon. Il a près de lui sa sœur Oriabel, la plus gentille reine qui soit de Bagdad à Cordoue. Sa chair est blanche comme fleur d'épine; ses yeux sont rieurs, son corps délicat, mince et tendre, ses cheveux blonds et finement crépelés. Elle n'a pas seize ans. Quel malheur pour son

corps et sa jeunesse qu'elle ne croie pas en Dieu, le Père tout-puissant !

« Émir, sire, dit dame Heutace en pleurant, je vous amène mon fils Vivien. Me rendrez-vous en échange, sain et sauf, le comte Garin ? — Qu'on le conduise ici », dit Clariaus. On va chercher Garin dans sa prison. Il est sec, maigre et décoloré ; il a les poignets liés. Quand il voit sa femme, son fils, son frère et les barons d'Auseüne, il ne peut se tenir debout, il tombe et se lamente : « Fils Vivien, tu es donc venu ! C'est pour ton malheur : les mécréants vont t'occire. Je t'avais mandé parce que Dieu n'a point fait d'homme si héroïque qu'il ne cherche parfois à fuir la mort ; depuis ce moment, j'espérais que tu ne viendrais pas. Ah ! fils Vivien, simplette créature, beau doux visage, fier regard, tu étais tout petit quand je t'ai quitté ; je te retrouve grand, mais c'est pour te perdre ; car il me faut t'abandonner à ce satan qui veut te détruire, et faire désormais pénitence comme si je t'avais tué de mes deux mains ! »

Le Roi rit et dit : « Je le tiens dans mes rets, il ne m'échappera pas. Amenez-le-moi, Patras et Goliath ! » Vivien l'entend, et il a peur de mourir. Il tient le manteau de sa mère et lève la tête vers elle : « Prenez-moi dans vos bras, dame, s'il vous

plaît. Malheur à moi si vous m'abandonnez ! Ces Sarrasins sont brutaux, ils me regardent farouchement comme des léopards. » Las ! les Français ne peuvent le défendre. Les deux païens le saisissent ; il se débat, il crie de sa voix claire : « Laissez-moi, sale race mécréante ! Si je vis assez pour ceindre l'épée, je vous ferai payer cher la mort de Roland ! » Mais ils le tiennent bien et l'amènent aux pieds de Clariaus.

L'Émir le regarde et dit : « J'ai grande envie d'en faire une justice terrible. Par Mahomet, je me souviens de mon père Chafaut et de mon oncle Sador, qu'Aimeri le félon a pendus devant Narbonne. » Guillaume l'entend, il ne peut se contenir davantage : « Tue-le donc, crie-t-il à voix pleine, et nous en tirerons une vengeance qui te fera pleurer. Mieux vaut pour lui mourir que d'être le serviteur des chiens ! — Sire, dit Oriabel, ne le tuez pas, nous n'aurions plus d'otage. Tant que nous le posséderons, Aimeri n'osera pas nous faire la guerre. Réduisez-le aux bas emplois de la cuisine et du moulin. Ou plutôt, donnez-le-moi : Aimeri et son orgueilleux lignage seront encore plus humiliés, si l'un d'eux devient l'esclave d'une Sarrasine et la sert. » Elle parle ainsi pour braver Guillaume. Guillaume comprend le défi et la regarde ; mais

il la trouve belle et la désire dans sa colère.

Il apparaît bien qu'il y aura bataille pour peu que les Français demeurent. La dame qui a nourri l'enfant le voit. Elle s'élance au milieu des Sarrasins, prend Vivien dans ses bras une fois encore, lui baise très tendrement la bouche et les yeux ; puis elle coupe une boucle de ses cheveux, un morceau de son bliaut et de son pelisson d'hermine, et s'en revient vers son seigneur Garin. On jette sur le comte un manteau ; les Français sortent de la salle à contre-cœur. Vivien reste seul au milieu des Sarrasins.

La pucelle Oriabel implore si bien son frère qu'il le lui abandonne. L'enfant jure par le Dieu vivant de ne jamais s'enfuir; il doit aussi jurer par Mahomet, dont Clariaus est l'homme. Seigneurs, il ne faut pas lui reprocher ce mauvais serment, car il est très petit.

III

LA SARRASINE ORIABEL

Oriabel prend soin de bien élever l'enfant, tant elle est courtoise. Elle lui montre comment parler sarrasin, comment jouer aux échecs et aux tables, comment chanter en s'accompagnant sur la harpe ; et jamais elle n'exige chose qu'il ne puisse faire : il doit seulement lui chercher des herbes magiques, l'accompagner à la chasse et dresser les faucons au sortir du nid. C'est un travail de baron, dont Vivien a grande joie.

Qui le verrait partir vers le verger avec ses oiseaux chaperonnés sur une haute perche ne lui trouverait pas la mine d'un captif ; il rit, il joue à la façon des enfants quand ils sont heureux ; mais arrivé à la fontaine, il regarde les prés, l'eau qui court, les rosiers plantés sur les rives ; il écoute le chant de l'alouette et de la calandre, et peu à peu le souvenir de son fier lignage lui renaît à l'esprit.

Il regrette sa mère, son grand-père, Gaudin et Guichard ses cousins, son oncle Guillaume. Du fond de son cœur, il soupire ; il laisse là ses oiseaux et se met à pleurer.

Quand il revient, Oriabel regarde ses yeux et elle a pitié de lui, car elle sait pourquoi il pleure. Alors elle l'emmène chevaucher dans la forêt où nul ne peut les entendre ; et pendant qu'ils vont au milieu des feuilles, elle l'interroge sur sa grande famille.

« Bel enfant, Guillaume au court nez, qui tue nos hommes sur l'autre rive du Rhône, est-il donc si terrible qu'on le dit ?

— Dame, il n'est point de baron plus hardi et qui frappe mieux en terre de France. Et si vous ne m'aviez pour otage, Orange serait déjà sienne.

— Ne fera-t-il jamais sa paix avec nous ?

— Peut-être, quand il sera vieux ; mais ce sera dans très longtemps.

— Beaucoup de dames l'aiment, sans doute ?

— Je ne sais. » Alors Vivien raconte avec orgueil les grands combats de Guillaume. La pucelle l'écoute, sans plus parler.

Sept ans tout pleins s'écoulent ainsi, et l'amitié mutuelle ne cesse de croître. Un jour, Clariaus est tué par un sanglier qu'il chassait. Oriabel en a

grand deuil, mais un deuil plus amer s'apprête : car le vieil émir Desramé ne cesse de regretter Saint-Gilles, Nîmes et Montpellier que Guillaume a déjà conquis ; il craint que sa fille ne sache pas défendre Orange ; il lui envoie l'ordre d'épouser Thiébaut, roi d'Esclavonie.

Jamais vous n'avez ouï parler d'un désespoir plus grand que celui de la pucelle. Elle tire ses cheveux, arrache ses colliers, ses bagues et ses bracelets, et se jette sur son lit de pourpre. Elle y reste trois jours à sangloter, sans manger, sans dormir. Personne n'ose lui parler, hormis Vivien.

« Dame, disait-il, comment est le roi Thiébaut ?

— Il est vieux, il a la tête blanche et la barbe chenue. Il est né en même temps que mon père.

— Dame, l'aimez-vous ?

— Je ne l'ai jamais vu. Mon père ordonne que je l'épouse, mais je ne le désire pas. Il le faudra pourtant.

— Certes, disait Vivien, il est fou, le vieil homme qui prétend être aimé ! A une fille jeune et belle comme vous, il faut un bachelier dans la force de sa jeunesse, avec des cheveux noirs, une barbe naissante, des bras vigoureux ; quelqu'un qui soit hardi et bien fait ; qui sache aimer et combattre. N'en vites-vous jamais de semblable ? »

Oriabel cessait de pleurer et devenait songeuse. « Il y a de cela bien des années, répondait-elle. Mais nous avons échangé des paroles ennemies, et c'est folie de s'en souvenir. »

IV

LE CHEVAL BAUCENT

Le quatrième jour, Oriabel se lève, essuie ses larmes, arrange ses vêtements, reprend ses colliers d'or et ses bagues étincelantes. Elle mande le païen Aquilant, et lui ordonne de conduire à la rencontre du roi Thiébaut, qui vient d'Espagne, son plus beau cheval.

Il s'appelle Baucent; il a les côtés longs, la tête maigre, les oreilles petites ; il est léger et rapide ; il habite un palais dans Orange et jamais on ne le frotte qu'avec l'hermine la plus fraîche. Quatre païens l'amènent au bout de chaînes d'or. Les arçons de sa selle sont en ivoire travaillé, et son frein seul vaut dix mille besants. Une housse de soie vermeille le recouvre et traîne jusqu'à terre.

Oriabel descend vers lui, et le flatte doucement sur la tête : « Cheval, dit-elle, vous m'êtes très

cher. Vous êtes né comme moi en Arabie ; vous n'avez jamais appartenu qu'à moi. Que de longues chevauchées nous avons faites ensemble à travers les forêts et sur le bord des fleuves ! Mais c'en est fini de ma jeunesse. Je vais la donner au roi Thiébaut. Et je vous donne aussi à lui, en signe que je suis désormais sa femme et sa servante. » Et donc le cheval s'en va, escorté par mille hommes, en crainte des Narbonnais. Oriabel ordonne de tout préparer pour recevoir son seigneur.

Au bout de peu de jours, les messagers rentrent dans la ville en grand désarroi ; ils viennent droit à la reine, ils se prosternent à ses pieds : « Dame, ne vous irritez pas : le cheval Baucent que vous envoyiez au roi Thiébaut nous a été enlevé en route. Voyez nos heaumes embarrés, nos hauberts démaillés, nos épées rompues. Nous avons bien combattu, nous n'avons pu le garder. »

Quand Oriabel apprend que Baucent a disparu, elle en a grande douleur. « Qui l'a pris, dit-elle, et comment ? Répondez-moi sans rien me céler, sur votre vie !

— Dame, dit le païen Aquilant, vous l'allez ouïr en toute vérité. Nous arrivions à la montagne de Montpellier, quand nous rencontrâmes par malheur le comte Guillaume. Il chassait avec cin-

quante barons seulement, mais tel est son orgueil qu'il est venu nous requérir à l'épée. Dame, il est grand et vigoureux, terrible de corps et de visage : quand ils l'ont reconnu, beaucoup des nôtres ont lâché pied. Le reste s'est fait tuer. Je demeurai seul à lui disputer Baucent, quand il l'eut conquis. Et déjà il me tenait renversé sous sa lame, quand il me dit : « Où conduisais-tu ce cheval ? » Je lui répondis que c'était un présent de la reine d'Orange au roi d'Esclavonie. « Il est trop ardent pour cette « barbe chenue ! dit-il. Je le garde, et s'il le veut, « il viendra le reprendre ! Quant à la reine, dis-lui « qu'elle agit vilainement en épousant un vieil « homme, et donne-lui mon cor et mon anneau. » Les voici, dame.

— Otez-les, crie Oriabel, c'est une raillerie ! Il ne craint pas ma vengeance parce que je suis une femme. Mais j'irai l'attaquer et le forcer dans sa ville, et par Mahomet, je jure de prendre sa tête pour cet outrage !

— Dame, dit Aquilant, ce n'est point chose possible ; seul Desramé votre père pourrait le vaincre en bataille. Guillaume commande à trente mille hommes. Il a chassé de Nîmes le roi Otrant, de Saint-Gilles l'émir Arrogant, de Montpellier le roi Margaris ; si ce n'était du grand fleuve, il

aurait aussi attaqué Orange, l'admirable cité !

— Je lèverai cent mille hommes, dit Oriabel.

— Cela ne servira de rien, dit Aquilant : serait-il seul que vous ne le réduiriez point, tant il est terrible au combat ! Il n'avait ni haubert ni écu, mais une simple cotte de chasse et la tête nue ; il était tout déchiré, mais il fendait un homme en deux à chaque coup frappé. Quand il est arrivé devant Baucent, son cheval, navré de tous les côtés, s'est abattu sur les genoux. Il s'est relevé, il a arraché la housse de Baucent, il lui a sauté sur les reins en criant : « Voilà mon destrier désormais ! » Baucent a fait un bond de quinze pieds en l'air, mais il l'a très bien maîtrisé des genoux et de la voix. Il avait fière mine, avec ses yeux brillants et ses cheveux en désordre ! Il n'est homme né de mère qui puisse le voir ainsi sans épouvante.

— Laissez là le cor et l'anneau », dit Oriabel. Et elle renvoie les messagers.

Oriabel rêve sur son trône en regardant le cor de Guillaume : il est en ivoire finement sculpté, avec neuf viroles d'or où sont serties des émeraudes. « C'est un objet de grand prix, dit Vivien. Magnifique est le seigneur qui le possédait ! »

Oriabel sourit et dit : « Je ne sais s'il m'est

ami ou ennemi : il tue mes hommes et me rend hommage.

— Dame, vous ne pouvez douter. Il a enlevé de vive force le cheval du roi Thiébaut; mais pour vous, il vous traite avec belle courtoisie; sans doute il n'a pu vous oublier depuis qu'il vous a vue.

— Vous parlez follement, dit Oriabel. Il y a de cela sept ans passés, et ce jour-là il ne m'a point regardée. »

Oriabel considère l'anneau, qui est en or fin. Tout à coup Vivien rit, bat des mains et s'écrie : « Or voilà, dame, le mari qu'il vous faut ! Il est jeune, il est vaillant, il est preux. Nul meilleur homme sous le ciel ne porte l'épée. Quittez le roi Thiébaut, faites-vous baptiser, épousez le comte ! »

Oriabel l'entend. Elle se lève, toute courroucée : « Bel enfant, si je ne t'aimais, tu paierais cet outrage de ta tête ! Voilà donc où tu me conduisais avec des paroles flatteuses ! Je le vois, il n'y a que fausseté et perfidie dans les chrétiens. Je n'ai que faire de ses hommages et de tes conseils. Et je saurai bien m'en délivrer pour toujours. Emporte ce cor et cet anneau, va les rendre à ton oncle, dis-lui que je ne veux rien tenir de lui, mais que je le combattrai sans trêve ni miséricorde, avec

l'aide du puissant roi Thiébaut, mon légitime seigneur ! »

Vivien n'a garde de s'attarder ; il la salue et prend congé d'elle.

V

LE RETOUR DE VIVIEN

Le jour d'après, à Nîmes, le comte Guillaume se lève de grand matin. Il va au moutier, écoute le service, puis monte dans son palais princier. Soixante Français l'accompagnent : il n'y en a pas qui n'ait manteau de fraîche hermine, chausses de soie, souliers de cordouan. Beaucoup portent des faucons sur le poing. Le comte s'accoude à une grande fenêtre et tourne son visage vers la douce France, d'où vient le vent.

Au-dessous de lui s'étend le royaume qu'il a conquis. Le soleil, que Dieu fait lever clair, abat la rosée. Les bois et les prés reverdissent, les vergers sont en fleurs ; les douces eaux rentrent partout dans le lit des ruisseaux ; de tous côtés chantent les alouettes et les merles. Mais le comte ne regarde ni n'écoute : il a ouvert sa poitrine au vent de France, et l'y laisse entrer en plein ; et

dans la fraîcheur qui le baigne, il dit ses regrets : « Comme vous m'êtes douce, brise qui arrivez du pays de Reims, de Senlis et de Chartres ! Là sont mes parents et mes amis. Que le seigneur Dieu vous protège, vous tous que jamais je ne reverrai ! » Il soupire, il commence à pleurer, l'eau lui découle fil à fil le long du visage et trempe son bliaut.

Puis il se souvient avec amertume de la joie qu'il menait là-bas, au temps des vergers refleuris. Il appelle Bertrand : « Sire, venez çà. Ne pensez-vous pas que nous avons quitté la France en trop grande pauvreté ? Nous n'emmenâmes ni harpeur ni jongleur ni damoiselle. Et certes nous avons beaucoup de bons destriers, de bons hauberts, de bons heaumes luisants, d'épieux tranchants, d'écus bouclés, de pain, de vin, de salaisons, mais rien qui puisse nous récréer pendant ces jours d'été, longs et clairs. Que Dieu confonde les Sarrasins et les Esclavons ! Ils nous laissent dormir en paix, ils n'osent plus passer le grand fleuve, comme au temps où l'on pouvait s'éprouver contre eux. Il y a six mois que je n'ai pas frappé de l'épée, si ce n'est le jour où nous avons conquis Baucent le rapide. Depuis lors, je m'ennuie comme un homme en prison.

— Sire, dit Bertrand, réjouissez-vous : voyez-vous ce Sarrasin qui chevauche vers nous à grande allure ? Il vous apporte sans doute un défi.

— Plaise au Glorieux du ciel, dit Guillaume, que nous ayons bataille ! »

Seigneurs, c'est l'enfant Vivien qui arrive d'Orange. Tout son sang frémit d'impatience et d'allégresse. Le portier le conduit dans la salle voûtée où sont les Français. Il n'hésite pas, il écarte les barons et vient droit à Guillaume : « Sire Guillaume, dit-il, me reconnaissez-vous, au nom du Tout-Puissant ? Je suis Vivien que vous avez jadis livré en rançon de son père Garin. » Guillaume change de visage et le regarde ; il le voit beau et fort, le teint vermeil et les yeux brillants ; il lui prend la tête dans ses deux mains, et le baise en pleurant tendrement : « Eh Dieu ! beau neveu, je ne pensais plus vous revoir en ce monde ! » Vivien pleure de joie. Ses cousins l'accolent. Qui fut là peut se souvenir d'une grande pitié.

« Où est, dit Vivien, dame Heutace ma douce mère ? Où est mon père Garin ? vivent-ils encore ?

— Ils vivent retirés dans Auseüne la riche, répond Guillaume, et pleurent chaque jour sur votre belle jeunesse. Mais leur deuil va finir. Ami Vivien, contez-nous comment vous vous êtes enfui.

— Je ne me suis pas enfui, dit Vivien. La reine Oriabel, qui m'éleva près d'elle, m'a chargé de vous rendre ce cor et cet anneau ; elle ne veut rien tenir de vous ; elle vous combattra sans trêve ni miséricorde avec l'aide du puissant roi Thiébaut, son légitime seigneur. »

Tous regardent Guillaume qui se tait. Gautier dit : « Elle y perdra sans doute Orange, l'admirable cité. Sire Vivien, Orange est-elle si riche qu'on le raconte ?

— Que Dieu m'aide, dit Vivien, il n'y a pas une pareille forteresse jusqu'au fleuve Jourdain ! Les murs sont forts, les tours hautes et carrées, vingt mille païens armés veillent sans cesse aux créneaux. Et dans l'enceinte, il y a quantité de jardins odorants où s'élèvent des maisons de marbre. Au-dessus de chaque porte resplendit un aigle d'or. Mais c'est le palais de la reine qu'il fait beau voir !

— Ami, dit Guillaume, parlez-nous d'elle.

— Sire, vous chercheriez en vain dans la chrétienté et dans la païennie reine plus gracieuse et mieux faite ! Son corps est délicat et tendre, ses cheveux sont aussi dorés que l'or de sa ceinture ; elle a des dents belles et régulières, et des yeux changeants comme un faucon de montagne. Elle est plus parfumée qu'une rose d'été, et sa chair

est si blanche qu'elle fait la lumière autour d'elle !

— Sire Vivien, dit Gautier, vous vous entendez à la louer ! Et comment est le palais où elle vit ?

— Ami, Charlemagne lui-même n'en eut pas d'aussi splendide ! Il est en marbre de toutes les couleurs. Les murs sont tendus d'étoffes sarrasines, et de grandes fleurs sont figurées sur les dalles. Celui qui les peignit est Griffoné d'Aumarice, un Sarrasin de merveilleuse adresse. Au centre du palais, il y a une fontaine jaillissante, et jamais le soleil ne pénètre jusque-là. Toutes les colonnes sont niellées d'or. Les sièges sont en ivoire.

— Ami, dit Guillaume, parlez-nous de la Reine.

— Sire, c'est un grand malheur qu'elle ne croie pas en Dieu ! Jamais femme n'a chanté d'une voix plus douce et plus claire. Elle sait broder toute figure d'oiseau volant ou de poisson qui vit dans la mer. Elle aime chasser : qui l'a vue éperonner son cheval, avec son faucon sur le poing, peut se rappeler un gentil corps de femme ! Et elle parle le roman aussi bien que l'arabe ; elle connaît les herbes qui guérissent et celles qui tuent ; elle lit mieux qu'aucune femme au monde dans le cours des étoiles et de la lune luisante. Heureux le vieux Thiébaut qui l'épousera et l'aura toute à lui !

— Cela ne sera pas, dit Guillaume en se levant, ou je la ferai bientôt veuve. Foi que je dois à saint Denis, je ne veux plus porter mon épée ni ma lance si je ne conquiers la dame et la cité ! L'amour d'Oriabel me possède et me brûle. Il me la faut, ou j'en mourrai. Je vais partir pour Orange. »

Lors vous auriez vu par toute la salle les barons se lever et crier en grand tumulte : « Sire, laissez cette pensée. Les païens vous connaissent. Ils vous tueront. La Reine elle-même l'a juré. C'est démesure et folie !

— Homme qui aime, répond Guillaume, ne connaît plus la mesure. J'irai à Orange pour revoir Oriabel, et Vivien mon neveu m'accompagnera. Nous nous déguiserons très bien en marchands sarrasins, et personne ne nous reconnaîtra. Or faites paix, franche gent honorée : car je ferai comme j'ai dit. »

VI

GUILLAUME MARCHAND

Grand est le deuil des Français quand ils apprennent la nouvelle. « Que Dieu nous aide! disent-ils, le comte est perdu, nous n'avons plus de défenseur, les Sarrasins vont nous réduire à merci! » Guillaume ne les écoute pas. Il se met promptement en route, et Vivien l'accompagne. Ils ont bruni leur teint, jeté sur eux des manteaux arabes et montent deux mules blanches : ils ressemblent bien à des marchands du peuple félon.

Ils passent le Rhône, la Durance, la Sorgue. Chaque fois qu'ils découvrent une ville lointaine, Guillaume demande : « Est-ce Orange? » et Vivien répond : « Bel oncle, pas encore! » Mais quand elle apparaît enfin, Guillaume sent son cœur bondir et s'écrie : « Ami, maintenant je ne doute plus. Je reconnais Orange avec ses hauts murs, ses tours carrées, le donjon de marbre qui resplendit au-

dessus d'elles. Certes, c'est une grande merveille. »

Ils entrent dans la ville. Vivien mène le comte au palais et reste à la porte, auprès des mules, car il craint d'être reconnu. Guillaume prend les trousseaux de marchandises et demande à voir la Reine. On le conduit tout en haut de Gloriète, sur la terrasse.

Là est assise Oriabel, la Sarrasine au clair visage. Elle a mis un galon d'or sur sa tête que la couronne fatigue, et son corps gracieux est étroitement lacé dans un bliaut de soie blanche. Un grand arbre qu'on a planté étend au-dessus d'elle son feuillage; derrière elle sa nièce Rosiane agite un éventail d'argent. Elle regarde la ville et jouit tristement des premières chaleurs de l'été.

Guillaume la voit et tout son sang tressaille. Il s'avance et la salue avec belle courtoisie : « Que le Dieu en qui nous croyons vous sauve ! » La Reine répond : « Que Mahomet vous sauve, vassal ! » Elle le fait asseoir devant elle, sur un banc décoré d'or et d'argent. Des fleurs indes et vermeilles sont tombées de l'arbre autour d'elle. L'air est doucement parfumé et fleure la cannelle, l'encens, l'hysope et le laurier. On entend en bas de la tour rire et crier les Sarrasins, hennir les chevaux, rechigner les mules, chanter les oiseaux. Guillaume admire

les deux jeunes filles : Dieu, pense-t-il, c'est ici le paradis !

« Vassal, dit la Reine, à quoi rêvez-vous ? Montrez-nous donc vos trousseaux ! »

Guillaume les défait à ses pieds : « Voici des mousselines légères, des osterins pourprés, des cendals d'écarlate ; ces diaspres brochés à fleurs viennent de Perse ; c'est à Tyr que l'on a brodé d'orfroi ces samits ; ces brocards d'or furent faits en France, et jamais les païens n'en ont tissé de plus riches. — Quels sont ces païens dont vous parlez ? demande Oriabel. — Dame, répond vivement Guillaume, ce sont les chrétiens de Nîmes et de Narbonne : que Mahomet les maudisse ! » Oriabel se tait et le regarde avec attention.

« Voici des ceintures en vrai cuir cordouan, avec des fermails d'argent niellé ; des agrafes en figures de fleurs, de dragons volants, de lions affrontés ; voici des bracelets, des colliers, des chaînettes. Mais je vois trop bien, dame, que rien dans tout ceci n'est digne de vous. » Oriabel dit : « Voilà de singulières paroles ; et vous n'avez guère la mine d'un marchand. D'où venez-vous ? — Dame, de Luiserne en Espagne. — Qu'est cette cicatrice que vous portez au visage ? On dirait bien un coup d'épée. Est-ce la coutume que les mar-

chands bataillent entre eux comme les hommes d'armes ? — Dame, j'ai reçu cette blessure en défendant mon avoir contre les gens de Guillaume et d'Aimeri, près de Saint-Gilles. » Oriabel ne dit plus rien, et Guillaume ouvre une cassette.

« Voici des pierres de grand prix qui protègent contre les maladies : des escarboucles, des saphirs, des sardoines, des topazes ; voici un très beau diamant monté sur un anneau d'or fin. Il éclaire dans la nuit autant qu'une étoile ; et voyez les grandes lueurs qu'il jette au soleil. Essayez-le, dame. » Il s'approche courtoisement d'elle ; mais elle est si belle et si parfumée qu'il n'y tient plus ; il lui passe promptement l'anneau au doigt, et dit sans lâcher sa main : « Or vous êtes ma femme maintenant ! Je ne puis plus vous le celer : je suis Guillaume de Narbonne qui vous aime plus qu'homme né et qui suis venu vous requérir d'amour ! »

Oriabel sourit et dit : « Sire Guillaume, vous avez l'humeur aventureuse et conquérante, mais laissez à d'autres le soin de trafiquer. Vous faites un très mauvais marchand. Je vous ai reconnu tout de suite. Et si je vous haïssais, vous seriez déjà mort sur ce pavé. — Dame, dit Guillaume en prenant son épée sous son manteau, vous pouvez donner l'alarme. Je suis prêt. — Sire Guillaume, déposez

votre épée : vous avez risqué votre vie pour m'avoir, et je me rends à vous comme légitime conquête. Je serai votre femme, malgré le roi Thiébaut qui m'aime et mon peuple qui vous hait. Je garde votre anneau, je me remets à votre conduite; ordonnez, j'obéirai. »

Guillaume l'entend, il en a grande et belle joie. Il s'approche, se penche et baise ses lèvres; et elle baise les siennes, car désormais elle est toute à lui. Mais autour d'eux, ils n'ont qu'embûches et trahisons.

« Dame, dit Guillaume, je ne sais que faire. En vérité je n'ai pas songé à cela. Vos Sarrasins tiennent la ville et ne me la remettraient pas pour tout l'or d'Arabie. — J'y pourvoirai donc, dit Oriabel. Retournez dans votre cité, rassemblez vos barons, et revenez tôt : Orange vous sera livrée sans combat. — Dame, dit Guillaume, vous êtes de merveilleux conseil. »

Tous deux s'accolent tendrement et se séparent à grand'peine. Oriabel demande à Guillaume la vie pour les Sarrasins qui refuseront le baptême. Guillaume la lui accorde par amour. Seigneurs barons, c'est écrit dans la geste; mais il eut tort, car il ne faut jamais faire grâce aux ennemis de Dieu.

VII

LE ROI THIÉBAUT

Quand Oriabel est seule, elle cherche longtemps comment elle pourra remettre la ville à son ami sans qu'il y ait bataille. Et elle s'avise d'un expédient très subtil, qui montre bien la sagesse des femmes, comme vous l'allez ouïr.

Elle mande ses comtes et ses ducs, et leur dit : « Le noble roi Thiébaut arrive d'Espagne, et va passer le Rhône à Saint-Gilles. Allez à sa rencontre, emmenez l'armée, afin d'honorer notre seigneur comme il convient. — Dame, dit Aquilant, je crains que nous ne fassions une grande folie en abandonnant la ville. Si le comte Guillaume apprend qu'elle reste sans défenseurs, il l'attaquera ; car il n'y a pas sous le ciel d'homme plus conquérant. — Ami, dit Oriabel, vous vous moquez. Nos fossés sont profonds, nos remparts sont hauts, il faudrait un siège pour les forcer : et qui voudrait l'entre-

prendre, sachant que vous allez revenir bientôt ? Partez donc sans différer, et ramenez-moi le glorieux époux que mon père me destine. »

De grand matin les Sarrasins sortent d'Orange : il n'y reste que les enfants, les femmes et les bourgeois. Aussi, le lendemain, sont-ils épouvantés quand ils voient apparaître au loin, au milieu d'une grande poussière, une armée toute étincelante. Ils courent au palais, ils se jettent aux pieds de la Reine : « Dame, secourez-nous ! Voilà les chrétiens, voilà le comte Guillaume : on voit déjà ses bannières ! Nous avons relevé les ponts, barré les portes ; mais nous ne pourrons lui résister. » Oriabel les entend et se lève : « Gardez-vous-en, sur votre vie ! Otez les barres, abaissez les ponts ! »

Elle sort du palais, elle monte sur un palefroi richement harnaché ; deux hommes le conduisent par le frein, et il secoue fièrement contre son poitrail trente campanettes d'or qui tintent plus mélodieusement que harpes ou vielles. Elle vient à la maîtresse porte et s'avance sur le pont-levis, entre les deux chaînes. Guillaume est en tête, monté sur Baucent le rapide ; quand il la voit, il fait sonner tous les cors. Puis ils se saluent avec courtoisie, et rentrent côte à côte dans Orange. Les Français chevauchent à leur suite, en belle ordonnance, et

sonnent à longue haleine. Ils occupent sans bataille Orange, la forte cité. Ils ne s'attardent pas à regarder ses merveilles ; ils relèvent les ponts, et garnissent les remparts et les grosses tours.

Cependant l'armée d'Oriabel et l'escorte du roi Thiébaut se sont jointes. Elles reviennent vers Orange en menant, par grande allégresse, tel bruit de timbres, de cors et de tambours qu'on les entend à plus de deux lieues. En tête, le roi Thiébaut chevauche avec orgueil, sa barbe blanche étalée sur son haubert. Il n'y a pire félon que ce païen. Il est chargé de crimes et de trahisons, il a vendu son âme à Satan pour qu'il l'aide ici-bas. En signe de ce mauvais marché, il a mis sur son nasal un charbon de l'enfer, plus brillant que dix escarboucles ; et il a fait peindre des figures de dragons sur ses grandes bannières. Neuf fils d'émirs lui servent d'écuyers et les portent autour de lui.

Le roi Thiébaut se réjouit d'épouser la reine Oriabel, car il sait qu'il n'y a pas dans tout l'Orient pucelle plus gente et mieux faite. Aussi je ne saurais vous dire son courroux, quand il voit les portes d'Orange fermées et les Français sur les murs. Il pense d'abord que Guillaume a conquis la ville par force, et tient Oriabel en sa prison. Mais elle paraît elle-même sur une tour, et lui

crie : « Allez-vous-en, roi Thiébaut ! Je n'ai jamais eu d'amitié pour vous, vous ne serez jamais mon seigneur. Mais j'épouserai le comte Guillaume, le fort, le conquérant, parce qu'il m'aime et que je l'aime. »

Thiébaut l'entend, il roule les yeux, il grince des dents, il arrache sa barbe : à peu qu'il ne devienne enragé. Puis il tire son épée recourbée, et ordonne l'assaut.

« Émir, sire, dit le païen Estormis, nous n'avons ni engins ni échelles. Que pouvons-nous avec nos lances contre ces remparts ? — Tu te tairas, traître, » répond Thiébaut, et d'un revers il lui abat la tête. Puis il réfléchit, en le voyant à terre, que le païen a dit vrai. Il établit son camp autour d'Orange, et jure par Tervagant, Apollon et Mahomet, qu'il ne lèvera pas le siège avant de s'être vengé.

Mais il sera parjure une fois de plus. Car Guillaume a mandé pour la Pentecôte son père, ses frères et les puissants barons ses amis. Quand le roi Thiébaut voit apparaître de tous les côtés les bannières françaises et tant de hauberts, de heaumes, de lances que les collines en étincellent, il craint que ce ne soit folie de s'obstiner. Il jure de revenir avec une immense armée, saute à cheval et fuit.

VIII

LE MARIAGE DE GUILLAUME

Guillaume est maître d'Orange. Il ordonne de rassembler devant le palais tous les Sarrasins de la ville. Ceux qui refusent le baptême sont chassés sans nul dommage. « C'est péché, disent les Français, d'épargner cette race qui blasphème Dieu. — Laissez-les partir, dit Guillaume. J'ai promis à la reine Oriabel de les renvoyer sains et saufs, pour l'amour d'elle, qui les a livrés. Nous irons plus tard les requérir à l'épée. » Les mécréants s'en vont donc. Et ceux qui demandent chrétienté sont conduits au baptistère. Oriabel s'avance à leur tête, en robe blanche. Un prêtre bénit l'eau, et la courtoise dame devient chrétienne. On lui trouve le nom de Guibourg. Cinquante mille Sarrasins sont baptisés après elle et deviennent de vrais chrétiens. Il n'y a plus dans Orange fausseté ni sorcellerie.

La ville est remplie de barons français, et il en arrive sans cesse. Grande est la joie, et le bruit, et les cris, et le froissement du fer, et le hennissement des chevaux. De toutes parts, il vient aussi des jongleurs pour les noces. On prépare en hâte la mahomerie. On martelle les idoles, on efface les peintures, on asperge le pavement d'eau bénite, et l'évêque d'Arles consacre la pierre de l'autel au vrai Dieu.

C'est à l'octave de la Pentecôte en été que Guillaume épouse Guibourg. Qui a vu cela ne l'oubliera plus. Le jour est clair, belle est la matinée. Les cloches sonnent comme si Dieu descendait sur la terre. Les maisons sont encourtinées de soie brochée et d'écarlate ; les chemins sont jonchés de fleurs ; aux carrefours fument des encensoirs. Jamais il n'y a eu de cortège plus éclatant et plus magnifique. En tête chevauchent Guillaume et Guibourg, dont la ceinture, incrustée de pierreries, resplendit. Elle a bien l'air d'une haute comtesse. Elle porte autour de la tête un petit voile retenu par un cercle d'or ; elle a rejeté derrière elle son manteau dont l'agrafe est une topaze. Guillaume a fixé le sien sur son épaule par une escarboucle ; il a mis comme elle un cercle d'or autour de ses tempes. Dieu lui a donné telle forme, telle prouesse, telle

courtoisie et telle bonté qu'il a sur tout homme droit de commandement. Devant eux marchent des jongleurs, couronnés d'églantines, qui flûtent et harpent et viellent.

Sous le porche de l'église se tient l'évêque vêtu et paré. Il est très vieux, il a la barbe blanche. Il bénit l'anneau, et le donne à Guillaume en lui disant : « Vivez ensemble, de par Dieu ! — Sœur, dit-il, par cet anneau je vous épouse. — Sire, dit-elle, je suis votre jurée pour les bons et les mauvais jours. » Alors ils entrent dans le moutier, y entendent l'office et s'en vont. Les réjouissances commencent aussitôt et durent un mois.

Seigneurs barons, vous ouïrez d'un autre conteur comment Guillaume et Guibourg vécurent. Je vous dirai seulement que la comtesse tint sa parole ; leur vie fut faite, comme la nôtre, de jours bons et mauvais : jamais elle ne lui faillit au conseil, à l'aide ou au réconfort, et fut en tout plus accomplie qu'aucune dame au monde, fors la dame sans péché qui porta le Seigneur Jésus.

LE VŒU DE VIVIEN

I

L'ADOUBEMENT DE VIVIEN

Seigneurs barons, quand Guillaume eut épousé Guibourg, l'enfant Vivien partit vers Anseüne. Il n'y trouve point de joie. Dame Heutace est morte pour l'avoir trop attendu, et le comte Garin a si fortement regretté la courtoise dame qu'il va mourir aussi. « Beau fils, dit-il, je vous remets en la garde de Dieu. C'est fini de moi. Maudits soient les Sarrasins qui ont causé nos malheurs ! » Vivien l'ensevelit en terre bénie et les pleure pendant neuf jours. Le dixième, il confie sa ville au plus sage de ses barons, monte à cheval, et s'en retourne auprès de Guillaume. « Oncle, dit-il, mon père et ma mère sont morts. Faites-moi chevalier, pour que je les venge. »

C'est à Pâques en été que Guillaume lui donne la colée et lui ceint l'épée. Barons et dames y sont venus si nombreux qu'ils remplissent la grande

place devant le palais. Au milieu d'eux se tient Guillaume. Il arme d'abord cent bacheliers, pour l'amour de son neveu. Vivien paraît ensuite, et s'avance à son tour devant son oncle sur le riche tapis. Il est de grande beauté, la tête blonde et bouclée, le cou droit, les épaules larges et la taille libre. Guillaume lui attache ses éperons d'or ; il le revêt d'un haubert plus flamboyant que vingt cierges, d'un heaume fleuronné d'escarboucles, et lui ceint l'épée d'acier ; puis il lève le bras, le frappe rudement au cou, et lui dit : « Allez, beau neveu, et que Dieu vous donne audace, force et prouesse, loyauté à votre seigneur et victoire sur les mécréants ! » Tous admirent le bachelier et crient : « Regardez-le : il a seigneurie sur les autres comme le faucon sur les oiseaux. S'il vit, quel hardi combattant il fera ! » La joie est belle, mais elle sera brève.

« Oncle, dit Vivien, vous m'avez donné mon épée, ne craignez point que je la déshonore. Je vais promettre à Dieu de ne jamais reculer. — Neveu, dit Guillaume, vous ne vivrez guère, si vous voulez tenir un tel serment : il n'y a pas d'homme si valeureux qui ne s'enfuie lorsque trop d'ennemis le pressent. C'en serait fait de lui s'il demeurait. Beau neveu, vous êtes jeune, laissez

cette folie, et s'il arrive que vous entriez en bataille, ne craignez pas de fuir quand vous en aurez besoin. Oui, retournez en arrière. C'est ce que je fais quand je suis accablé sous le nombre. Je n'attends pas d'être mortellement blessé : il faut d'abord s'aider soi-même, pour aider les autres ensuite. Ma foi, la fuite n'est point blâmable quand elle seule peut nous sauver la vie ! — Oncle, dit Vivien, le nouveau chevalier ne doit penser qu'à l'honneur. Je ne me dédirai pas. »

Donc il saute d'un élan sur son cheval, passe son bras gauche dans les courroies du fort écu cambré et saisit sa lance dans son poing droit ; il s'affermit dans ses étriers et crie à voix pleine : « Or écoutez-moi tous : je fais serment à mon Seigneur Dieu, le Roi du Ciel, devant vous, devant mes pairs, devant le comte Guillaume et la comtesse Guibourg, de ne jamais céder d'une longueur de lance aux Sarrasins, Turcs ou Persans, quel que soit leur nombre et quelles que soient mes blessures ! »

Tous l'entendent, la joie s'arrête, les barons sont consternés. Guibourg pleure, Guillaume dit : « Neveu, ceux qui vous aiment vivront désormais dans la tristesse. » Mais Vivien ne se trouble pas, tant il est fier. « Quand je serai mort, dit-il, il

sera temps de me regretter. Aujourd'hui, ne pensons qu'à nous divertir. Seigneurs, venez voir nos beaux coups de lance et d'épée ! » Il se met à la tête de cent damoiseaux et s'en va joyeusement vers la quintaine, qu'on a dressée hors de la ville, au milieu des prés ; tous le suivent, en devisant sur ses paroles orgueilleuses ; beaucoup craignent qu'un jour, à cause d'elles, on ne voit en France une grande douleur et beaucoup de sang versé.

II

L'OUTRAGE

Vivien songe aussitôt à agrandir le royaume de Dieu sur la terre. Il réunit sous son commandement sept fils de comtes et cinq mille damoiseaux qui viennent s'offrir à lui. Il fait crier dans sa petite armée : « Quiconque aura pris un païen doit, non le rançonner, mais le tuer sur place. » Puis il entre dans la terre maudite. Pendant trois ans, il refoule en tous sens les Sarrasins, et fait nôtre toute la contrée jusqu'à l'Archant-sur-Mer. Là, résiste un dernier château bâti par les géants, compagnons de Jules César. Ceux qui n'ont pas voulu fuir s'y sont retranchés ; ils sont cinq cents, hommes, femmes, enfants. Vivien les prend et les fait tous égorger, il n'en épargne que quatre ; à ces quatre il ordonne de placer les corps dans une nef et de les reconduire à Desramé leur

maître. La Provence est conquise. Il s'établit sur la plage d'Aliscans pour la bien garder.

Or, au même temps, Desramé a fait sa paix avec ses ennemis, et s'apprête à venger le roi Thiébaut. Il a rassemblé cent mille hommes à Cordoue en Espagne, et tient avant de partir une cour plénière qui doit durer quatre jours. Il est assis dans un trône d'ivoire, sur un tapis de soie blanche, au milieu d'un grand espace. On porte derrière lui le Dragon qui lui sert d'enseigne. Il est joyeux, il se sent plein de vigueur nouvelle à l'idée d'en finir avec Guillaume. Il regarde avec orgueil l'immense armée qui l'entoure. Il y a là quarante peuples commandés par quarante rois : Thiébaut conduit les Estormarants, Sinagon les Arméniens, Aérofle les Esclavons, Harfu les Huns, Malacra les Nègres, Borel les Vachers, le vieux Tempesté les Assassins, le géant Haucebir les Hongrois. Et je ne saurais vous les nommer tous : car beaucoup sont venus des pays d'outre-occident où jamais chrétien n'est allé. Leurs heaumes, leurs épées d'acier, leurs manteaux, leurs selles dorées, leurs lances de fer flamboient au soleil par milliers. Depuis que Dieu s'incarna en la Vierge, on n'a jamais vu si grande assemblée de félons.

Voici que le navire entre dans le port. Les quatre

païens qui l'ont conduit viennent à l'Émir et se jettent à ses pieds : « Desramé, sire, secourez-nous ! Nous vous amenons une nef pleine de vos gens massacrés. C'est le neveu de Guillaume qui vous les envoie, en signe de mépris et de dérision. Il s'appelle Vivien. Le roi Clariaus l'a longtemps retenu en rançon de Garin, son père. Il n'a pas dix-huit ans, mais jamais chrétien ne s'est porté aussi fièrement contre nous. Il a brûlé vos villes, rasé vos châteaux, tué vos parents : Marados est mort, le meilleur homme qui fut sous le ciel ! Toute la Provence est ravagée jusqu'à la mer. Il campe sur la plage d'Aliscans, mais s'il vous savait ici, il y viendrait tout droit, tant il est hardi ! » Derrière eux, on a déposé les morts. Grande est la lamentation des païens, et leurs gémissements et leurs hurlements. Le vieil Émir pleure de male colère sur son trône, et tire sa barbe blanche avec ses deux mains. Puis il se lève ; tous font silence ; il crie avec sa puissante voix : « Mahomet, sire, aide-moi à châtier cet outrage ! Je ne cesserai plus que je ne tienne en mon poing la tête du bachelier : et je veux écraser en même temps toute son orgueilleuse famille. Partons sur l'heure, de peur qu'il n'échappe, et cinglons droit vers l'Archant ! — Hâtons-nous ! » s'écrient les païens.

Cors et buccins sonnent le départ. Ils chargent dans les nefs du blé, du vin, des hauberts, des masses et des épées, y font entrer leurs chevaux, et s'embarquent eux-mêmes à l'arrière et à l'avant. Dans son dromon décoré d'émaux, monte Desramé. Alors ils dressent les voiles, dirigent les gouvernails, laissent aller les navires. Il y en a tant que Dieu seul pourrait les compter et la clameur que mènent les païens à bord roule en avant d'eux comme un tonnerre sur la mer.

Beau sire Dieu, pensez à Vivien campé en Aliscans avec seulement cinq mille hommes ! Que ne connaît-il l'approche de cette armée ! Ils seront vingt contre un des nôtres. Dieu ! Et Guillaume et dame Guibourg se réjouissent dans Orange ! Ils ne savent rien non plus.

III

L'ORGUEIL DE VIVIEN

Vivien a dressé ses tentes sur la plage d'Aliscans, au pied du vieux château. Un lundi, à l'heure de tierce, il entend retentir sur l'eau des rumeurs lointaines ; elles grandissent d'instant en instant. Il appelle à lui les sept fils de comtes, qui sont ses cousins : Bertrand, Gaudin, Guichard, Hue de Melan, Gautier de Toulouse, Gui et Gérard de Commarcis. Autour d'eux les Français se rassemblent : « Prêtons l'oreille, disent-ils ; on dirait bien des cors, des tambourins, des flûtes et des trompettes. » Et soudain la flotte païenne apparaît sur leur droite, au delà des rochers ; elle se déploie rapidement sur toute la mer. Les voiles sont si blanches, les carènes si chargées d'or arabe que sous elles les vagues s'éclairent.

A cette vue, les nôtres perdent cœur et crient : « Que la sainte Vierge nous aide ! Voici Desramé. Nous mourrons tous, si nous ne fuyons vite. »

Mais Vivien secoue la tête et dit à ses hommes : « Bonne gent qui avez reçu l'absolution, n'ayez aucune peur des mécréants que vous voyez en si grand rassemblement devant vous. Fions-nous à Dieu, qui est plus puissant qu'eux. Ne vous troublez point, armez-vous et songez à montrer votre prouesse. » Les Français l'entendent ; les plus hardis changent de couleur comme s'ils perdaient leur sang.

« Cousin, dit Gautier, ce n'est pas là un jeu pour rire. Jamais on n'a vu tant de vaisseaux réunis. Tout notre effort sera vain. Nous ferions mieux de battre en retraite. — Ami, dit Vivien, n'avons-nous pas de bonnes armes et de bons chevaux ? Ne sommes-nous pas bacheliers jeunes et braves ? Et ne croyons-nous pas au Roi du Paradis ? Pour moi, je lui ai fait vœu, le jour où je fus adoubé, de ne jamais rompre d'une lance devant les Sarrasins. Point vous ne me verrez refuser la bataille — lundi au vêpre ! Mais j'y resterai mort ou vif. »

« Cousin, dit Bertrand, entendez-vous ces grandes huées ? Ils sont vingt contre un. Si vous craignez de vous parjurer, envoyez un message à Guillaume et retirez-vous dans ce château ; vous recevrez bientôt aide et renfort. Mais que le messager

parte à l'instant et fasse vite ! — A Dieu ne plaise, répond Vivien, ni à ses saints ni à ses anges, que je réclame du secours avant d'avoir combattu ! On en ferait de mauvaises chansons ; toute ma noble famille en serait déshonorée ; et la France en perdrait sa gloire. Je vous engage ici ma foi que je n'enverrai pas de message à Orange, tant que je me sentirai quelque vigueur ! » Tous sont consternés, ils baissent la tête, ils se disent l'un à l'autre : « Malheur à nous ! Cet homme est trop orgueilleux ! Si ces païens étaient des bêtes, porcs verrats ou sangliers, il nous faudrait un mois pour les tuer !

— Seigneurs Français, dit Vivien le preux, le hardi, je vous entends bien. Vous pensez à vos vignes et à vos prés, à vos châteaux, à vos larges cités, à vos femmes qui vous attendent. Qui se souvient de cela ne fera jamais baronnage. Je vous donne congé. Allez-vous-en où il vous plaira. Je resterai seul ici pour remplir mon vœu ! Seulement, au grand jour du Jugement, Dieu saura reconnaître qui l'aura servi sans faiblir. Celui-là sera couronné et fleuri dans la joie céleste. Les lâches et les traîtres seront rejetés. » Il a parlé fièrement, comme un baron. A l'entendre, tous regrettent leur couardise et se sentent réconfortés.

Ils relèvent la tête, et s'écrient : « Sire Vivien, nous vous jurons, par cette loi qu'ont prêchée les apôtres de Dieu, de ne jamais vous manquer, tant que vous vivrez ! — Et moi, je vous jure, par la charité de Dieu quand il souffrit pour nos péchés, de ne jamais vous manquer pour lâcheté de mon corps ! Or donc, armez-vous, car nous aurons bataille avant peu. »

« Vivien, dit Gérard, nous n'avons pas ici de prêtre pour nous absoudre, mais nous sommes huit fils de comtes, tous parents entre eux. Donnons-nous le baiser de paix. » Lors ils s'accolent, et jurent de ne pas se quitter dans la mêlée, afin de durer plus longtemps.

Voici que, tout le long du rivage, la flotte sarrasine abat ses voiles et jette ses ancres au milieu d'épouvantables clameurs ; sur les ponts se presse la race hideuse, qui n'a de blanc que les dents ; de chaque navire descend une multitude armée qui entre dans l'eau jusqu'à la ceinture. Vivien jette un regard sur ses gens ; ils attendent, fermes sur leurs selles, l'écu au bras, la lance haute ; ils sont bien peu, hélas ! L'enfant en est tout effrayé : « Dieu, dit-il, pensez à nos âmes et recevez-les : quant aux corps, il en sera comme vous voudrez. »

IV

LA DÉTRESSE DE VIVIEN

Alors commence — lundi au vêpre ! — la bataille dont toujours on se souviendra. Trois fois, Vivien fait sonner la menée ; et trois fois, il doit rassembler ses hommes sur les dunes : car ils ne peuvent refouler les peuples sauvages dans la mer.

La première fois, Vivien voit les archers sarrasins établis sur toute la côte. Il voit les morts qui gisent çà et là, percés de longues flèches, les chevaux sans maîtres, les blessés qui se glissent en gémissant sous leurs targes. Dieu ! Quel deuil en France l'honorée pour tous ces bacheliers qui sont tombés ! Vivien compte ceux qui l'entourent : il n'a plus que deux mille écus pour tenir la bataille !

« Barons, dit-il, voyez vos frères, vos neveux et vos amis charnels que les Arabes ont tués de

loin, en vrais félons. Vengeons les morts, tant que nous sommes vifs ! Montjoie ! » Et tous le suivent.

La deuxième fois, Vivien voit, au delà des archers, les destriers tout sellés qui atterrissent. Il voit autour de lui les siens qui déchirent leurs bliauts, bandent leurs plaies ; ceux qui ont du vin en boivent, en donnent à leurs seigneurs ou à leurs pairs. Il les compte avec angoisse : las ! pour tenir la bataille, il ne lui reste plus que mille écus.

« Frères, dit-il, que ferai-je pour vous ? Nul mire sur la terre ne vous guérirait. Et pourquoi iriez-vous mourir dans vos lits ? Nul martyr ne sera plus à l'honneur que ceux qui dans l'Archant tomberont aujourd'hui pour Dieu ! — A la bénédiction de Dieu ! » répondent-ils. Et ils brochent leurs chevaux.

Et la troisième fois, Vivien lui-même se sent si cruellement navré qu'il descend de sa selle ; ses entrailles sortent ; il les soutient dans son bras gauche. Il invoque sainte Marie : « Sainte Marie, mère de Dieu, faites que je ne meure pas ! » Mais il se repent aussitôt : « Je parle en fou, quand je pense à préserver mon corps : le seigneur Jésus a laissé torturer le sien pour nous. Sire, je n'ai pas droit de vous demander

répit de mort, quand vous ne vous êtes pas fait grâce à vous-même ! Faites seulement que je revoie une fois le comte Guillaume ! » Autour de lui se pressent les cinq cents hommes qui lui restent : pas un qui n'ait au poing sanglante épée et sous lui sanglante selle. « Vivien, sire, disent-ils, si tu retournes, nous retournerons ; si tu combats, nous combattrons. Quoi que tu fasses, nous le ferons. — Merci, frères », répond Vivien. Las ! cinq cents écus pour tenir la bataille !

Il regarde alors Gérard, et lui dit : « Ami Gérard, es-tu sain de ton corps ? — Sain et entier. — As-tu de bonnes armes ? — Par ma foi, sire, aussi bonnes qu'en peut avoir un homme qui sort de bataille, et s'il le faut, va y rentrer. — Comment se tient ton cheval ? — Il est blessé, mais ne bronche pas. — Et comment est ton courage ? — Jamais il ne fut plus fort. — Ami Gérard, si j'osais te prier, tu irais vers Guillaume. Qu'il vienne nous secourir dans ce douloureux péril ! — Las ! dit Gérard, comme j'aurai deuil de vous quitter ainsi ! — Tais-toi, baron, ne dis pas cela ! C'est pour nous sauver ! » Ainsi se séparent les deux amis charnels, lundi au vêpre. Ils s'accolent, ils pleurent tendrement. Et Gérard tourne ses rênes vers Orange.

« O belle chevalerie, dit Vivien, la nuit tombe. Voyez-vous ce vieux château sauvage qui se dresse là-bas ? Hauts sont les murs, et la mer bondit dans les fossés. Voilà où nous logerons, en attendant Guillaume que j'ai mandé. »

Il est temps d'y aller, car les archers sarrasins approchent, en foule plus épaisse qu'un bois non taillé. Derrière eux, les barons païens achèvent de monter à cheval. Les javelots, les guivres, les fausards tombent sur les Français, drus comme une pluie d'avril. Vivien a rejeté son écu sur son dos, il a mis son cheval au pas et marche le dernier. Le baron ne fuit pas, il s'en va.

V

LE MESSAGE DE GÉRARD

Quand Gérard est sorti du champ dolent, son bon cheval crève sous les auves de sa selle.

Le bachelier se dégage ; il sait que le pays est désert sur quinze lieues ; il continue sa route à pied. Le soir est chaud et clair, car c'est mai en été. De-ci de-là, s'étendent des lagunes d'eau salée. Il est à jeun depuis la veille. Il a telle soif qu'il ne peut l'endurer. Alors il sent ses armes devenir pesantes.

« Ohi, grosse lance, comme tu me pèses au côté ! je n'en aiderai plus Vivien dans l'Archant, où il combat à grand'peine. » Et il la jette sur la terre.

« Ohi, grande targe, comme tu m'es lourde au cou ! Je n'en aiderai plus Vivien dans l'Archant, où il combat à grande angoisse. » Il l'enlève de son dos, il la laisse tomber.

« Ohi, bon heaume, comme tu m'écrases la tête ! Je n'en aiderai plus Vivien dans l'Archant, où il combat à grand effort. » Il l'ôte, il le lance au loin contre les pierres. Il retire aussi son haubert :

« Ohi, grande broigne, comme tu m'appesantis ! Je n'en aiderai plus Vivien dans l'Archant, où peut-être il meurt. »

Ainsi Gérard abandonne toutes ses armes, fors son épée à lame d'acier, toute envermeillée de sang depuis la poignée jusqu'à la pointe. Il la porte nue, il s'appuie en marchant sur elle. Toute la nuit, au clair de lune, il poursuit sa route, descend en courant les longues vallées, et monte vaillamment les hautes collines, tant il a hâte d'avertir Guillaume !

Depuis trois jours, Orange est en fête. Dans les vergers, les sergents et les vavasseurs font bonne chère et mènent bruyante joie. Guillaume a réuni tous les chefs en haut de Gloriète, son palais princier. Ils dînent à de longues tables ; des jongleurs leur content des récits ; dame Guibourg elle-même leur verse à boire. Grande est l'ivresse, et les chansons, et les rires, et les clameurs.

Tout à coup, Guillaume regarde par une fenêtre et voit au loin Gérard qui descend la colline. Il

appelle Guibourg : « Sœur, douce amie, je vois venir là-bas un homme qui s'appuie sur une épée. Je suis sûr qu'il arrive de quelque bataille, et vient me demander secours. Descendons vers lui. »

Guillaume et Guibourg descendent les degrés. Quand Gérard paraît, ils le reconnaissent. Et Guillaume lui crie : « Vite, Gérard, dis tes nouvelles ! » Gérard répond : « Elles sont mauvaises. Le roi Desramé a quitté Cordoue. Il est arrivé par la haute mer — lundi au vêpre ! — avec cent mille hommes. Aliscans est envahi. Vivien réclame votre aide dans le douloureux péril. Pensez, Guillaume, à secourir votre gent ! — Las ! dit Guillaume, que Dieu m'aide ! » Il tire sa barbe avec ses deux mains, il pleure de pitié. Et dame Guibourg s'appuie contre la muraille : à peu qu'elle ne se pâme. Mais en entendant gémir son seigneur, elle oublie partie de sa peine.

« Ami, dit Guillaume, crois-tu qu'il vive encore ? » Et Guibourg répond : « Sire, laissez là les questions. Secourez-le : si vous le perdez, vous n'avez plus d'ami, sauf Dieu. »

Guillaume secoue la tête : « Que ferai-je ? Mes marches sont vastes : il me faut du temps pour rassembler mes hommes. Quand j'arriverai dans l'Archant, Vivien sera mort ! » Et Guibourg répond :

« Sire, partez avec les quinze mille hommes que vous avez ici dans la ville !

— Sœur, dit Guillaume, n'avez-vous pas entendu Gérard le courtois ? Les Sarrasins sont cent mille. Nous n'y tiendrons pas. » Et il se remet à pleurer. Alors Guibourg lui dit : « Comte Guillaume, merci, pour l'amour de Dieu ! C'est un grand deuil de voir pleurer un homme, et un grand dommage de l'ouïr se lamenter ! Oublies-tu que c'est une coutume dans ta grande famille de tomber en pleine bataille ? Mieux vaut que tu meures en l'Archant-sur-Mer que d'avilir ton lignage et de honnir tes héritiers !

— Sœur, dit Guillaume, tu dis vrai. Mais nos hommes ne voudront pas me suivre, ils jugeront que c'est folie d'attaquer en si petit nombre cette immense armée. — Sire, répond Guibourg, permets-moi de mentir. Et dans un instant, je t'aurai quinze mille hommes prêts à frapper, et même à vaincre ! » Le comte relève la tête et la regarde : « Or va, Guibourg ! Mens, je te le permets. »

Donc Guibourg remonte les degrés. Elle essuie ses larmes, elle entre en chantant dans la salle. Les barons cessent de boire, et lui demandent : « Eh bien, dame Guibourg, qu'avez-vous trouvé en bas ? — Par Dieu, seigneurs, rien que de la joie !

Gérard arrive sain et sauf de l'Archant où ils ont eu bataille. Desramé est mort, le vieil émir ! Et ses Sarrasins ne peuvent se rembarquer : le vent ne souffle pas, la mer brise leurs nefs. Ils sont dix mille réfugiés sur une roche qui s'avance dans l'eau. Ils ont emporté avec eux l'or et l'argent, les riches étoffes, les armes des morts. Vivien n'a plus assez de barons pour les y forcer. Qui partirait sur l'heure pour l'Archant l'aiderait à conquérir cette proie ! Et mon seigneur, qui la convoite, donnera volontiers à celui-là large domaine dans ses vastes terres ! » Les barons se lèvent en tumulte et s'écrient : « Nous partons tous, noble comtesse !

— Et pour qui ne veut point prendre terre sans femme, j'ai cent soixante pucelles, filles de rois : il n'y en a pas de plus belles sous le ciel ! Je les ai nourries, elles brochent mes soieries, elles ouvrent mes orfrois. Venez et choisissez : mon baron vous donnera des terres, moi je vous donnerai des femmes, si vous faites bien et méritez d'être loués ! » Tous l'acclament. Et tel se hâta de choisir la plus belle, qui dans l'Archant eut la tête coupée.

Quand le crépuscule tombe sur la bonne cité, les quinze mille hommes sont déjà en selle, impatients de partir. Alors Guillaume, vêtu de fer,

sort de son palais. Dame Guibourg lui amène Baucent par le frein. Il monte par l'étrier gauche, pendant qu'elle lui tient l'étrier droit. Ils se regardent et ne se parlent pas ; mais elle lui baise le pied, le salue jusqu'à terre, et laisse aller le cheval.

VI

LE CHATEAU DES GÉANTS

Au sommet du donjon, Vivien est étendu, tourné du côté d'Orange. Autour de lui reposent ceux qui sont navrés et dolents. Ceux qui sont en santé veillent sur les murs. Mais les Sarrasins dédaignent d'attaquer ; ils savent que les Français n'ont d'autre nourriture que la chair de leurs chevaux ni d'autre boisson que l'eau de la mer. Ils tiennent le château étroitement bloqué entre leurs tentes innombrables et les antennes pressées de leurs navires.

Le soleil est chaud. Il y a deux jours que Gérard est parti faire son message. Rien ne bouge au loin dans les terres. Les Français ont soif. Leurs blessures les font souffrir.

Tout à coup Vivien se soulève et dit : « Je ne sais si c'est folie, mais je crois entendre corner des graîles du côté d'Orange. » Tous regardent et

répondent : « Sire, nous ne voyons ni n'entendons rien. C'est la fièvre qui bruit dans vos oreilles. » Et ils se recouchent sur les dalles, sans plus parler.

De nouveau, Vivien dit : « Seigneurs, n'entendez-vous pas ? Guillaume arrive vraiment ! Ce sont ses cors qui sonnent, et le son en bondit dans le vent jusqu'à nous. » Tous écoutent et répondent : « Sire, c'est la mer qui saute en bas contre les rochers. Dieu nous oublie. »

Et voilà qu'au loin un chevalier apparaît sur le sommet d'un tertre, et s'y arrête. Les cent mille païens et les Français le reconnaissent ensemble à son grand écu bouclier : c'est Guillaume ! Ses gens cheminent derrière lui dans quelque val, et déjà on voit leurs gonfanons apparaître. Vivien saisit son cor et le sonne à puissante haleine : deux fois sur le ton clair et la troisième sur le ton grave. Grand en est le son et l'écho. Et le chevalier là-bas répond avec son graîle : deux fois sur le ton grave et la troisième sur le ton clair.

Vivien a sonné si fort que ses blessures se sont rouvertes et qu'il se pâme. Quand il revient à lui, il dit : « Or il ne convient pas que Guillaume au court nez livre sans nous cette bataille. Armons-nous, lançons-nous sur les païens et frappons-les ! — Sire Vivien, disent les barons, vous êtes cruel-

lement navré ; restez ici et prenez votre repos. Nous irons aider Guillaume. — Seigneurs, dit Vivien, je sens la mort qui me donne coup sur coup, mes yeux se troublent, je n'y vois plus clair. Mais je ne mourrai pas encore : ce sera pour l'heure de none, et même passé vêpres. Et je veux leur faire payer cher les plaies de mes côtés. Qui donc me hissera sur mon destrier, me lacera mon heaume, me placera ma targe au cou, mon épée au poing, et me donnera un trait de vin clair, sera mon ami. — Sire Vivien, aucun de nous ne le fera ! — Barons, je vous le commande. Si je meurs en pleine mêlée, je serai couronné dans le paradis. Si vous me laissez ici, je me tuerai, et le péché en retombera sur vous ! »

Il les a tant priés qu'ils le conduisent à son cheval ; ils l'attachent sur la selle, lui placent les rênes dans la main gauche et l'épée dans la main droite. Dieu lui-même le soutient et l'empêche de tomber. Le pont s'abaisse, il sort le premier. « Ne voyez-vous pas autour de nous, dit-il, les anges qui vont emporter nos âmes ? Car saint Michel les attend aujourd'hui pour les mettre à l'honneur. » Les païens hurlent et glapissent, et lancent sur lui javelots, flèches, guivres et fausards. Jamais vous n'entendrez parler de plus grande pitié.

ALISCANS

I

LA DÉFAITE

Ce jour-là, en Aliscans, la bataille est horrible et le comte Guillaume est comblé d'angoisse. Les Sarrasins couvrent toute la plage. La chrétienté périra-t-elle ? De leurs nefs, de leurs chalands, de leurs dromons débarquent sans cesse de nouvelles armées. « Montjoie ! Et que Dieu à bien férir nous aide ! » Mais où sont Bertrand, Guichard, Hunaut de Saintes, Girard de Blaye, Gautier de Toulouse, qu'il voyait autour de lui dans la mêlée ? Où est Vivien, si cher à la comtesse Guibourg ?

Le comte Guillaume, entouré d'un large cercle d'infidèles, se dresse sur ses étriers. Le vent de la mer lui passe sur le visage. Il voit tout à coup, bien au-dessus de la bataille, les bannières sarrasines déployées au sommet du château. Où est Vivien ? Il n'aperçoit plus, à travers la poussière, que quelques chevaliers pressés de tous côtés

par des mécréants innombrables. « Par le Christ qui mourut en croix, comtesse Guibourg, vous ne me reverrez plus ! Accordez-moi seulement, Dieu de gloire, que Vivien soit sauvé ! » Et, levant son épée, il broche Baucent des deux éperons : tous reculent en grand désordre. Mais de quoi sert son courage ? Vingt mille hommes rentrent en ligne, conduits par le vieux Tempesté.

Seigneurs, l'enfant Vivien combat dans une petite vallée à l'autre bout de la bataille. Il est seul ; il est las de frapper ; il est blessé au ventre ; mais il ne tombera que quand le voudra Jésus. Des cavaliers monstrueux, noirs comme des démons, l'entourent en brandissant leurs masses d'armes ; Vivien, léger de son corps et vigoureux de ses mains, fait tournoyer sa grande épée et s'enferme dans un cercle infranchissable. « Dieu, pense-t-il, fils de la Vierge, fais que jamais ne m'entre au cœur le désir de fuir d'un plein pied ! Par tes saintes bontés, octroie-moi de garder la foi jurée ! »

Tout près de lui, il voit le comte Bertrand qui cède du terrain à chaque coup reçu : « Montjoie, chevalier ! lui crie-t-il. Et à l'aide, oncle Guillaume ! » Bertrand l'entend, son cœur s'affermit. Il s'élance sur la presse félonne, la perce, l'éclaircit à coups d'épée, et dégage Vivien. Tout

sanglants, les deux barons s'embrassent. Mais de quoi sert leur courage? Vingt mille hommes rentrent en ligne, conduits par le géant Haucebir des monts de Grimolée.

« Sire Vivien, dit Bertrand, pour l'amour de Dieu, écartez-vous de la bataille! Vous êtes couvert de plaies et vous perdez tout votre sang. — Oui, dit Vivien, je suis navré sans recours, je porte la mort en moi; mais Dieu merci, je suis bien vengé, et je veux leur vendre chèrement ce qui me reste de vie. — A quoi bon frapper? dit Bertrand. Que de mécréants! La vallée en est pleine. — Du moins, dit Vivien, je n'aurai pas déshonoré la comtesse Guibourg ni le comte Guillaume. Où est-il, lui dont ils ont si grand peur? Faites qu'il en réchappe, Roi de gloire! Je me repens âprement de l'avoir mandé d'Orange à la rescousse, avec tout son baronnage; s'il mourait, nul homme ne resterait qui puisse soutenir la chrétienté. Va le chercher à travers la bataille, Bertrand; dis-lui qu'il vienne par ici, à mon aide, que je meure. — Non certes, dit Bertrand. Je ne vous quitterai pas, tant que je vivrai et que j'aurai au poing mon épée entière. »

Et voici qu'autour d'eux, viennent se grouper les six comtes, qui se rallient à travers les cla-

meurs de la bataille au même cri de guerre : Gautier, Guichard, Gaudin, Hue de Melan, Gui et Gérard de Commarcis. Aussitôt dix mille Sarrasins les entourent. « Donnons-nous un baiser l'un à l'autre par belle charité, dit Vivien. Et pensons à bien mourir. » Puis il invoque les deux grands saints de Bretagne et du Rhin, saint Michel et saint Herbert. Il appelle Guillaume. En vérité, c'est un martyr !

Las ! Au milieu du grand tumulte, il voit les chevaliers renversés de cheval l'un après l'autre, et liés par les païens. Lui seul résiste ; il ne pense plus à se couvrir, mais à frapper ; il rejette son écu sur son dos, prend à deux mains son épée d'acier, et comme un fou qui ne sait où la mort le mène, assène de toutes parts des coups merveilleux. Alors le géant Haucebir se dresse devant lui, en tout semblable à l'Ennemi : sa tête est énorme, sa chevelure hérissée, ses yeux flambants. Il écarte ses hommes : « Laissez ce chien, dit-il ; un coup de bâton suffira. » Il tient dans sa main un tronçon de lance : il en porte un coup si violent à Vivien que l'enfant tombe de sa selle, la poitrine enfoncée. Haucebir dit : « De ce côté, nous avons la paix. Et maintenant, cherchons Guillaume. »

Vivien gît évanoui sur le sable. Quand il se relève, il a les yeux troubles. Il se traîne au bord d'une eau voisine; les sabots des chevaux l'ont rendue bourbeuse, et elle est souillée de sang et de cervelle; il boit. Tout près de là Galeran l'Arabe est étendu et gémit pour ses grandes blessures. C'est un neveu de dame Guibourg; il s'est converti avec elle. « Ami Galeran, dit Vivien, notre temps est fini. Le ciel nous est proche. » Et Galeran répond : « Laissez-moi. Si quelqu'un pouvait me guérir et me replacer sur mon cheval, ce n'est plus à vous que j'irais demander des armes. Je retournerais à Cordoue, mon pays, et ne croirais plus en votre Seigneur Dieu. Ce que je ne vois, je ne puis l'adorer. Si j'avais suivi Mahomet, je n'aurais jamais reçu aux flancs ces plaies par où tout mon sang s'écoule. — Glouton! dit Vivien, maudite soit l'heure de ta naissance! Tant que tu as eu santé, tu as été chrétien. Et maintenant la mort t'affole; mais tes blasphèmes ne t'en sauveront pas. » Galeran ne répond rien : il meurt, et les vifs diables emportent son âme. Alors Vivien se tourne vers Dieu; il s'efforce de battre sa coulpe : « Beau sire Dieu, fils de la Vierge, né le saint jour de Noël, mis en croix pour nous, qui brisâtes le portail de l'enfer, ayez pitié de

ce chétif qui pleure. Faites que je revoie Guillaume sauvé, avant d'entrer au paradis resplendissant. »

Las ! Le comte Guillaume a vu ses hommes mourir autour de lui. Quatorze lui restent ; pas un qui ne soit blessé. Il leur dit : « Pour Dieu, seigneurs, tant que nous vivons, tenons bon ! Tous nos compagnons sont morts ; je n'en vois plus ; je n'entends plus pousser notre cri de guerre. Le cœur me dit que c'est notre dernier combat. Mais par le Christ, moi vivant, les païens n'auront pas de trêve : je ne ferai pas honte à mes ancêtres ; et si jamais jongleur chante notre bataille, il ne dira pas que je m'y suis conduit en lâche. Tâchons de percer vers Orange. » Autour d'eux les heaumes étincelants se pressent, les bannières, les banderoles des lances s'enchevêtrent, les cors sarrasins sonnent par centaines : « Dieu ! dit Guillaume, dame sainte Marie ! nous ne passerons pas. Dame Guibourg, doux cœur et douce amie, c'en est fini de notre joie et de notre grand amour. Mais je mourrai avec honneur. » Un de ses hommes lui dit : « Seigneur, Roncevaux n'était rien auprès de cette bataille. La plaine, la mer, les dunes sont couvertes d'infidèles. Comment déblayer notre route ? — A l'épée d'acier, dit Guillaume. Je vous recommande tous au fils de sainte Marie. Je

passe le premier, suivez-moi ! — Montjoie ! » s'écrient les quatorze en s'élançant derrière lui. Tant est prodigieux le bond de Baucent, tant resplendit la grande épée, que les païens s'écartent ; mais ils se resserrent sur l'escorte et l'accablent en hurlant : que Dieu les maudisse !

Tous les barons sont tombés. Sur la route que suit Guillaume, les selles se vident ; il frappe d'estoc, il frappe de taille, sans savoir où son cheval l'emporte. Il arrive ainsi au bord de la mer, où le soleil disparaît. Il perd cœur en reconnaissant sa méprise : « Aidez votre vassal, seigneur ! Faites que je revoie encore ma femme Guibourg au cœur loyal, Hermengard ma mère, Aimeri mon père, et l'empereur Louis ! » Il se retourne vers les collines, entouré, harcelé par les infidèles, comme un sanglier qui secoue des chiens.

La nuit vient. Son heaume fracassé pend sur son dos, son haubert est déchiré, son écu dépecé, son épée ébréchée. Il combat toujours. Ses bras sont trempés de sang et de sueur. Il ne sait pourquoi tous reculent autour de lui au lieu de l'accabler : c'est que Desramé a donné l'ordre de le prendre vivant.

Il se jette enfin dans la petite vallée qui s'ouvre devant lui ; elle est encombrée de taillis et de bois ;

elle est close de toutes parts, et facile à garder; les Sarrasins cessent de l'y poursuivre. La nuit commence à tout assombrir.

Guillaume est sanglant, grisé d'amertume et de colère. Le silence qui l'environne l'étourdit. Il erre entre les armes amoncelées et les mourants. Il reconnaît tout à coup à terre le grand écu de Vivien, et non loin de là, au bord d'une eau, il aperçoit Vivien lui-même gisant comme un mort.

II

LA COMMUNION DE VIVIEN

Vivien est tourné du côté du soleil levant. Il a croisé ses blanches mains sur sa poitrine ; son épée repose près de lui. Le sang coule sur son visage et tache son haubert. Guillaume arrête son cheval et le regarde : « Ohi, Vivien, dit-il, misérable que je suis ! Je n'espérais plus qu'en toi, le plus hardi de mes jeunes hommes : et te voilà mort sur le sablon, comme ils sont tous ! Terre, ouvre-toi, dévore-moi ! Comtesse Guibourg, vous m'attendrez en vain dans Orange ! » Il pleure, il tord ses poignets, il ne peut plus se tenir sur sa selle ; il se pâme et tombe du haut de Baucent. Le bon cheval reste immobile entre eux et les flaire.

Vivien gît, les mains croisées ; son corps embaume comme l'encens. Guillaume s'agenouille à son côté : « Neveu Vivien, de quoi t'ont servi ton corps

si vaillant, tes prouesses, ton audace, et ta beauté si avenante ? Nul homme créé par Dieu ne fut de si franc courage : tu n'étais pas méchant ni chercheur de querelles, tu ne vantais point tes exploits ; tu étais doux, tu étais humble, et contre les païens, hardi et conquérant. Jamais tu n'en as tiré rançon : quand tu les tenais, tu leur faisais sortir l'âme du corps, comme il convient. Neveu, ce qui t'a perdu, c'est de n'avoir pas voulu fuir devant eux, — lundi au vêpre !

« Ah, que ne suis-je venu plus tôt, quand il vivait ! Il eût communié avec le pain bénit que je porte ; il eût connu le véritable corps de Dieu ; et ce nous eût été une joie. Seigneur, daignez recevoir son âme, car c'est pour vous qu'il est mort en Aliscans. »

Guillaume prend l'enfant sous les bras, baise en pleurant son visage, sa tendre bouche qui fleure doux comme la cannelle, et voici qu'il sent la vie battre dans ses flancs.

« Neveu Vivien, dit-il, parle-moi, Vivien, mon pair ! Las ! c'est fini de ta douce enfance. Ton vasselage n'aura point duré. Je t'adoubai à grand honneur ; ce jour-là, je fis cent chevaliers pour l'amour de toi, et donnai à chacun d'eux son armure et son cheval. Et ma femme au corps gra-

cieux t'a bien chéri, beau neveu, qui te berça et t'éleva pendant sept ans ! Ah, Guibourg ! Comtesse Guibourg ! quand vous apprendrez cette nouvelle, elle vous poindra comme un trait de feu, tant que votre cœur se rompra. Que la Vierge Marie vous protège ! »

Le comte Guillaume, la main sur son visage, mène son grand deuil : « Que Dieu, dont la puissance s'étend sur tout, fasse merci à ton âme et aux âmes de ceux qui gisent autour de nous, morts ou mourants, tombés pour son service ! Les Sarrasins vont triompher : que n'oseraient-ils point désormais, puisqu'ils sont délivrés de toi, de moi, de Bertrand que j'ai tant aimé, de tous mes barons ? Ils prendront mes terres, Orange ma ville, et feront leurs volontés par toute la France ; on n'y chantera plus messe ni vêpres ni matines ; c'en sera fait de la chrétienté. Plaise à Dieu, le Roi de Majesté, que je meure ! »

Vivien a entendu son oncle se lamenter. Plein de pitié pour lui, il soupire et tourne un peu la tête : « Dieu, dit Guillaume, je suis exaucé ! » Il entoure l'enfant de ses bras : « Beau neveu, vis-tu, par la charité divine ? — Oui, oncle, mais j'ai peu de force ; j'ai la poitrine défoncée. — As-tu jamais mangé du pain consacré ? — Hélas ! j'auraisvoulu

en goûter avant de mourir ; mais il est trop tard. S'il plaît à Dieu, je ne serai point perdu pour cela, car il connaît ma volonté. — Neveu, tu dis vrai. Mais j'ai du pain bénit dans mon aumônière. Reçois-le, en toute humilité, au nom de la Trinité divine. » Vivien répond : « C'est mon plus vif désir. Je le vois, le Seigneur me visite. »

Guillaume va laver ses mains dans l'eau voisine ; il retire de son aumônière le pain consacré : « Prépare-toi à me confesser tes péchés. Je suis ton oncle, tu n'as plus proche parent, si ce n'est le Seigneur Dieu, notre père. Je serai ton chapelain ; je serai ton parrain ; par ce baptême, je veux t'être plus qu'un oncle et plus qu'un frère. » Vivien dit : « J'ai grand besoin que vous me teniez la tête contre votre poitrine. Oui, pour l'amour de Dieu, donnez-moi de ce pain ; je mourrai l'instant d'ensuite ; hâtez-vous, mon oncle, le cœur me manque. — Las ! dit Guillaume, douloureuse demande ! Je perds le grain de ma lignée ; je n'en garde que la paille et le chaume. — Il vous reste mes cousins, dit Vivien ; les Sarrasins les ont emmenés dans leurs navires. »

Guillaume soutient Vivien par les aisselles, et appuie doucement sa tête contre sa poitrine. L'en-

fant commence ; il dit tout ce qu'il peut savoir et se rappeler. « Ah ! voilà surtout ce qui me tourmente ; j'ai fait jadis à Dieu, le jour de Pâques, un vœu que mes pairs entendirent : je jurai de ne jamais rompre devant les païens d'une longueur de lance. Aujourd'hui, tant m'ont assailli que j'ai reculé : de combien de pas, je ne sais ; mais je crains d'avoir faussé mon serment. — Neveu, dit Guillaume, il ne faut pas craindre. » Sur ce mot, il l'absout selon ses pouvoirs, et lui met dans la bouche un morceau du pain sacré. Vivien bat sa coulpe ; il ne parle plus.

Au bout d'un instant, il rouvre les yeux et dit : « Vous saluerez pour moi la comtesse Guibourg. » Sa voix s'arrête ; il regarde le comte, s'efforce de le saluer aussi de la tête. Mais tout à coup il se raidit, puis retombe avec un soupir. L'âme est partie. Dieu la met en paradis, au milieu des saintes fleurs, avec ses anges.

Quelle dure veillée que celle du comte Guillaume ! Il a gardé le corps contre lui. Il pleure tant qu'il peut pleurer. Quand il est rassasié de deuil et de larmes, il se lève en tenant l'enfant sur ses bras : « Vivien, dit-il, priez Dieu que je fasse aussi mon salut, par vos vertus et par mes mérites ! » Il ne sait où aller. Il ne voit rien, car

la vallée est noire jusqu'au bord des collines ; il n'entend rien, hors les lamentations que poussent çà et là ceux qui vont mourir.

Le comte monte en selle ; il couche le corps devant lui, sur l'encolure de Baucent, s'affermit dans ses étriers et rassemble les rênes ; le ciel est rempli d'étoiles. Il en cherche une qui brille chaque soir au-dessus du palais d'Orange. Et quand il l'a trouvée, il va, les yeux fixés sur elle.

Pendant toute la nuit, il essaie vainement de quitter la vallée. En haut des pentes, des cavaliers veillent. Le roi Desramé sait que Guillaume n'est pas mort ; il fait garder le champ de bataille ; il attend le jour pour achever sa victoire. Peu à peu, le ciel s'éclaire ; les bois et les taillis reparaissent ; et les guetteurs sarrasins deviennent partout visibles.

« Hélas ! dit Guillaume, je voulais, neveu Vivien, te ramener avec moi dans Orange ! J'aurais lavé ton corps, la comtesse Guibourg aurait baisé tes lèvres et fermé tes yeux, et nous t'aurions enseveli devant l'autel. Mais si je te garde sur mon cheval, je ne sortirai point de ce vallon. Beau neveu, tu m'étais bien cher ! Pardonne-moi ce que je fais. » Il couche Vivien dans le creux d'un grand écu écartelé, joint ses mains, le baise au front et le

regarde. « Je ne mérite ni honte ni reproche si je t'abandonne : car nul homme vivant ne pourrait ni n'oserait te sauver. » Il pose sur Vivien un autre grand écu cambré qu'il charge de pierres à cause des bêtes sauvages. Puis il remonte à cheval, se signe et s'éloigne : « Seigneur, à vous maintenant je m'en remets : sauvez-le, votre chevalier ! » Et jamais plus personne ne verra le visage de l'enfant Vivien, qui repose en Aliscans, entre deux boucliers.

III

LA FUITE

Seigneurs, un émir sarrasin descend déjà vers lui à travers bois. C'est Aérofle des monts de Valfondée, qui a juré de tuer Guillaume, malgré la défense du Roi, et s'est mis en quête du comte dès le petit jour. Au détour d'un taillis, Guillaume le voit et s'arrête. Aérofle, dès qu'il le découvre, s'arrête aussi.

Guillaume le regarde. Le païen est robuste, plus grand que lui d'un pied entier. Son haubert est neuf, son heaume aigu solidement lacé, et le fort écu suspendu à son cou porte un dragon ciselé qui déploie ses ailes ; il tient dans son poing une longue lance, dont il empoisonna le fer dans le venin d'un aspic ; il a, ceinte au côté, une large épée au pommeau d'or. Elle appartint jadis au roi Plantamor, et de roi en roi, elle est échue à celui-ci,

qui est un grand tueur d'hommes. Son cheval est magnifique, et fouette l'air de sa queue.

« Félon, dit le Sarrasin, tu ne peux fuir. Je t'ai longtemps cherché. C'est toi qui as tué Carboclès, Danebur, le vieux Tempesté, et tant de vaillants rois. Tout l'or du monde ne pourrait te racheter de la male mort, et ton roi Jésus ne m'empêchera pas de te couper la tête.

— Dieu, dit Guillaume, que devenir? C'est un Sarrasin de noble race. Je n'ai jamais vu d'homme aussi vigoureux ni d'aussi superbe destrier. Et je n'ai pour me défendre que mon épée ébréchée et Baucent qui saigne. Je le sens bien sous moi, il va tomber.

— Il te faut maintenant subir, dit Aérofle, cette lance qui a déjà percé maint chrétien. Tu ne reverras plus Orange ni la chienne qui nous a trahis.

— Secours-moi, Seigneur, dit le comte, et fais que je conquière le cheval de ce païen; car si tu m'abandonnes, je vois bien qu'il me faut mourir. » Et à haute voix il dit : « Vassal, je te défie ! »

Aérofle fonce sur lui, lance baissée; Baucent est trop affaibli pour charger; Guillaume le soutient des genoux et du mors et se couvre de son écu. Dieu ! quel choc ! Les sangles se rompent, le poitrinal des chevaux éclate, les deux destriers se ren-

versent, Aérofle et Guillaume tombent rudement sous eux. Baucent ne bouge plus et rechigne des dents ; le cheval du païen hennit, rue, se roule.

Son maître est debout le premier, hérissé comme un sanglier ; il tire son épée, et pendant que Guillaume se relève, il lui décharge sur le heaume un coup qui lui fendait la tête, si Notre-Seigneur n'eût détourné la lame. Elle dévie, et pénètre d'un plein pied dans la terre. « Dieu, pense Guillaume, quelle épée ! » Et le comte frappe à son tour : le heaume est si dur qu'il n'est même pas entamé. Peu s'en faut que Guillaume ne lance son arme loin de lui. « Par Dieu, Joyeuse, tu me trahis ; quand je te reçus de Charlemagne, il t'égalait presque à Durandal : maudit soit désormais qui te prise ! » Mais le païen le raille : « Piètre ouvrier, celui qui te la forgea ! » Et il retire la sienne de terre. Alors le comte invoque Jésus, fait deux pas, et redouble d'une telle vigueur que la lame tranche l'écu, le haubert, et s'enfonce profondément dans la hanche du mécréant ; il blasphème, il recule en trébuchant, il tombe. Et Guillaume, plein de joie, dit à Joyeuse : « Bénie sois-tu ! Il n'y a pas meilleure épée que toi sous le ciel ! »

Le Sarrasin gémit. « Fanfaron, dit le comte, tu as fini de mal dire et de forfaire ! Fais-toi béquille

de sureau ou de frêne : tout le monde verra bien que tu as rencontré Guillaume. » Il s'approche de Baucent, toujours allongé sur le flanc ; il ôte le frein, dessangle la selle, délace le poitrinal : peut-être le bon cheval échappera-t-il aux païens. Puis il relève le destrier sarrasin, rassemble les rênes sur l'encolure, et monte en selle par l'étrier d'or.

Aérofle crie : « Guillaume, écoute-moi ! Réponds-moi, noble comte honoré ! Je sais que je ne bougerai plus d'ici qu'en litière. Mais laisse-moi mon cheval. Je te le rachète deux fois son poids d'or arabe. Je te rendrai tes neveux ! » Guillaume le regarde, et dit : « Glouton, tu me gabes. » Mais Aérofle ne s'arrête pas : « Ah ! Guillaume ! quel cheval tu m'as pris ! Par Mahomet, il n'y en a pas de meilleur ; il a le pied sûr et le sabot dur comme l'acier, il fatigue à la course les oiseaux du ciel. Folatise, tu m'as conduit vers ma défaite : mais j'ai moins grand deuil d'être navré que de te perdre. Rends-le-moi, comte Guillaume, je ferai toutes tes volontés. » Il se traîne vers lui ; il souffre tant qu'il se pâme.

Guillaume se ravise. Il saute à terre et suspend Joyeuse à l'arçon ; il retire au païen son haubert, son heaume gemmé, et s'en revêt hâtivement ; il

prend aussi le fort écu, la grande épée damasquinée. Puis il remonte sur Folatise et s'éloigne, couvert des armes sarrasines. Baucent, dont la chair est crevée en vingt endroits, le voit partir, se relève sur ses genoux et le suit de loin à grand'peine.

Il est jour quand le comte sort de la vallée. Les guetteurs l'ont regardé, ils ne l'ont pas reconnu. Derrière eux, il trouve trente mille Turcs qui ont passé la nuit là, près de leurs chevaux : tant ils craignent tous que le comte redouté ne leur échappe ! Chacun s'arme joyeusement, pour aller le combattre et le prendre. Les deux rois qui les conduisent, Baudus et Desréé, sont déjà en selle.

« Seigneur, dit Desréé, voyez donc ce chevalier qui s'en va. D'après ses armes, qui brillent au soleil, ce doit être Aérofle. Aurait-il déjà tué le misérable félon dont nous sommes en peine ? Oui, je reconnais le fameux cheval pie du comte d'Orange, qui le suit en boitant. » Baudus regarde : « Par Mahomet, sa façon de chevaucher n'est pas d'un Sarrasin. » Tous deux poussent leurs chevaux vers Guillaume et les arrêtent devant lui : « Holà ! sire cousin, dit Desréé, d'où venez-vous si matin, avec cette bête toute chancelante sur vos traces ? »

Guillaume se retourne et voit Baucent. Il comprend qu'il est trahi, et ne répond pas. Mais il

lance Folatise, crève du choc l'écu, le haubert et le cœur du roi, arrache sa lance au mort avant qu'il ait quitté l'étrivière, et rend les rênes en brochant des deux éperons : Folatise fait un bond prodigieux, puis part dans la campagne comme une flèche qu'on décoche. Dieu ! quelle clameur pousse la race félonne ! Tout l'Archant en retentit.

Il s'enfuit droit vers Orange, le comte Guillaume, et s'émerveille de son cheval. Sur ses traces s'élancent ceux de Palerne, ceux de Sutre, ceux de Perse, ceux de Balide, ceux d'Argolaigne. Ils rejoignent Baucent, le roulent, le percent. Guillaume se retourne ; il le voit tomber sous eux. Peu s'en faut que son cœur n'éclate. Mais il pense à Guibourg et il éperonne Folatise.

« Beau sire Dieu, dit-il, conduisez-moi jusque dans Orange, où ma comtesse est en grand désir de moi ! Nous avons tant souffert ensemble, pour exalter la chrétienté ! » Son destrier gagne sans cesse de l'avance. Les cris des Sarrasins diminuent et s'éloignent. Le pays est stérile, il n'y a là que des cailloux, des roches et des étangs.

Vers l'heure de tierce, le comte ne voit plus rien derrière lui. Il pense que les païens ont abandonné la poursuite. Il arrête Folatise dans le creux d'un vallon pour le faire boire. Il se souvient de Bau-

cent, et pleure le bon cheval, la main sur le visage.

Mais il entend tout à coup la terre frémir. Les païens apparaissent en haut des collines ; tous descendent vers lui, le frein abandonné ; en tête, Baudus mène la chasse. Que le Roi de Majesté protège le comte ! Il bondit de plein élan sur Folatise ; il recommence à fuir.

De nouveau, il distance les poursuivants de deux grandes lieues. Le soir tombe quand le vallon d'Orange s'ouvre devant lui, et quand il aperçoit les bons clochers, la tour Gloriète, les remparts. Il tire sur les rênes pour ralentir son allure ; des larmes amères lui montent aux yeux.

« Dieu, dit-il, comme j'étais fier et joyeux quand j'en sortis l'autre jour avec mes barons et ma puissante armée ! Dame Guibourg, douce et franche femme, vous m'aviez dit : Secours Vivien et garde tes hommes. Las ! j'ai tout perdu et je fuis. Comment vous apprendrai-je tous ces deuils ? Ils vous rendront folle ! » Il sent son cœur faiblir ; mais il enlève Folatise d'un dernier effort et, lâchant les rênes, il descend sur sa ville.

IV

LE PONT-LEVIS

Il s'arrête au bord du fossé, hèle le portier à voix haute : « Ouvre la porte, baisse le pont ! Hâte-toi, frère, je suis en grande détresse ! »

Le portier vient aux créneaux et se penche ; il ne reconnaît ni le cheval, ni l'écu, ni le gonfanon ; c'est un mécréant, pense-t-il, qui machine quelque félonie. Il dit à Guillaume : « Retire-toi, car si tu demeures, je te lancerai sur le heaume une pierre qui te renversera de ta selle. Me prends-tu pour un niais ? Va-t-en, traître. N'attends pas Guillaume, qui va revenir. » D'en bas, le comte dit : « Ami, ne te trouble pas. Je suis Guillaume, le comte au farouche visage, qui partis dans l'Archant secourir Vivien ; las ! morts sont mes hommes, et je reviens blessé. » Le portier, en entendant cela, s'étonne et se signe.

« Ouvre la porte ! » crie d'en bas le comte. —

« Attendez un peu, sire », répond le portier. Il descend rapidement des créneaux et vient à Guibourg : « Noble comtesse, hâtez-vous, pour Dieu ! Là dehors, il y a un chevalier couvert d'armes sarrasines ; il est monté sur un cheval magnifique ; il est étrangement fier. Il semble bien revenir d'une bataille, car j'ai vu ses deux bras rouges de sang. Il dit qu'il est Guillaume au court nez. Venez-y, dame, et le voyez. »

Guibourg l'entend, et son cœur s'arrête. Elle descend du palais, et monte aux créneaux qui dominent le fossé : « Vassal, que demandez-vous ? — Dame, ouvrez la porte, baissez le pont, vite. J'ai sur mes traces Baudus, Desramé, plus de trente mille païens. S'ils m'atteignent, je suis mort. Noble comtesse, pour Dieu, hâtez-vous. — Vous mentez, dit Guibourg. Misérable païen, vous vous entendez en fourberies, mais cette ruse ne vous servira pas : vous n'entrerez pas ici. Si vous étiez Guillaume au court nez, vous auriez avec vous les quinze mille barons de la terre de France. Autour de vous résonneraient les harpes et chanteraient les jongleurs ! »

Le comte baisse la tête et s'attendrit : « Hélas ! pense-t-il, c'est toujours ainsi que je revenais, au temps de mes victoires. » Puis il se redresse, lance

un second appel vers Guibourg : « Dame, vous savez bien que l'homme ne garde sa richesse qu'autant que Dieu veut ; quand Dieu ne veut plus, il retombe en pauvreté. Je reviens de l'Archant-sur-Mer, où j'ai tout perdu. Les Sarrasins sont derrière moi. Ils vont apparaître au sommet de ces collines. Ouvrez, ouvrez, franche comtesse, ou je vais être massacré sous vos yeux ! — Ah ! dit Guibourg, certes vous n'êtes point le noble comte que j'aime. On ne l'a jamais vu trembler pour des païens. Que Celui qui mourut en croix le protège ! »

Et voici qu'au loin, dans la campagne, elle aperçoit un lamentable convoi : deux cents prisonniers chrétiens chargés de chaînes, que cent Turcs à cheval poussent vers Aliscans en les déchirant de coups de fouet : « Si vous étiez Guillaume aux bras redoutables, s'écrie-t-elle, souffririez-vous qu'on traitât ainsi nos frères sous vos yeux ? — Dieu, dit Guillaume, à quelle épreuve elle me met ! »

Il fait tourner Folatise, le broche des deux éperons et baisse sa lance. Terrible est le choc ! Quatre hommes sont désarçonnés, et la lance éclate. Mais le comte a tiré son épée, et travaille si rudement au milieu du désordre que les païens s'écartent de

tous les côtés, en se couvrant de leurs targes. « C'est Aérofle, se disent-ils, qui vient assiéger Orange ; il est courroucé contre nous parce que nous n'étions pas à la grande bataille ; il nous le fera payer cher si nous l'attendons. » Et tous s'enfuient, laissant là les prisonniers.

Guibourg cependant pleure et se désole, et le rappelle à grands cris : « Revenez, sire ! Les collines là-haut se remplissent d'ennemis. Sainte Marie, protégez-le ! Malheureuse, dolente, chétive, que ferai-je ? S'il meurt, c'est à cause de mes folies ! Laissez ces païens, pour l'amour de Dieu, vous en avez assez massacré ! » Au loin, des milliers de Sarrasins dévalent les pentes. Les prisonniers les voient et se hâtent durement vers Orange, malgré leurs chaînes ; Guillaume les suit. Quand ils arrivent devant la porte, la terre commence à trembler. Pourtant Guibourg hésite encore : « Sire, je suis seule avec des femmes. Il n'y a d'autre homme ici que ce vieux portier, un clerc, un enfant. Désarmez votre tête, que je voie de mes yeux la cicatrice de votre visage. Car beaucoup d'hommes se ressemblent au parler et à la vaillance. »

Guillaume délace rapidement son heaume et le laisse couler en arrière sur ses épaules. Toute sa

tête est nue. La dame le reconnaît : « Dieu, dit-elle, vous êtes mon seigneur naturel ! Ami, ouvrez-lui vite la porte. »

Le pont-levis tourne et s'abaisse ; les prisonniers s'y engagent : Guillaume rentre le dernier dans sa ville. Il y a longtemps qu'il voudrait y être ! A peu que les païens n'y entrent avec lui ; ils sont tout près quand le pont-levis se relève ; en voyant qu'ils ne peuvent le saisir, ils hurlent de rage, ils insultent Mahomet et Tervagant, leurs dieux.

Ils recouvrent toute la campagne. Trente rois les conduisent ; ils jurent qu'ils ne lèveront pas le siège avant d'avoir rasé les remparts d'Orange. Ils entravent leurs chevaux dans les blés, et se préparent à camper autour de la ville.

V

LA COMTESSE GUIBOURG

Guillaume met pied à terre, et Guibourg prend son destrier. Elle l'emmène à l'écurie, lui ôte la selle et le frein, et lui verse une ration d'avoine; elle le couvre d'une chaude couverture bien pliée, puis s'en revient vers le comte.

Il est rentré dans la salle pavée. Elle lui déceint l'épée, elle lui retire son heaume, puis le grand haubert brodé d'orfroi. Sous le haubert, sa chair est crevée et saigne en quinze endroits ; et sur son visage des larmes coulent. Guibourg le voit, l'accole et le baise : « Sire, je suis ta jurée ; tu m'as épousée suivant la loi de Dieu. Tu ne dois rien me cacher. Qu'as-tu fait des quinze mille hommes qui te suivirent ?

— Dame, les païens les ont vaincus. Ils gisent dans l'Archant, la bouche sanglante. »

Guibourg l'entend, elle tombe à terre, pâmée;

quand elle se relève, elle dit : « Sire, qu'as-tu fait de Vivien ? Rends-le-moi sain et sauf !

— Par ma foi, dame, vous ne le verrez plus. Je l'ai trouvé quand il vivait encore, sous un grand arbre, près d'une fontaine. Il est tombé sans avoir reculé d'un pied. Je l'ai communié avec du pain bénit. Avant de mourir, il m'a prié de vous saluer.

— Sainte Marie, dit Guibourg, faites que je meure ! Mon deuil ne cessera plus qu'avec ma vie ! Sire, qu'as-tu fait du palatin Bertrand ?

— Dame, je l'ai vu charger quinze fois avec Gaudin et Hue de Melan : tout fuyait devant eux. Mais à la seizième, les païens ont tué leurs chevaux, ils ont jeté des cordes sur eux, ils leur ont lié les pieds et les poings.

— Toute la jeunesse que j'aimais est perdue ! dit Guibourg. Sire, qu'as-tu fait de Gautier de Toulouse, de Gui, de Gérard, de Guichard l'enfant ?

— Ils vivent aussi, ils sont captifs sur un navire. Dame, nous avions contre nous tous les mécréants d'Afrique et de Turquie, Desramé, Thiébaut, le géant Haucebir, plus de trente rois, plus de cent mille hommes ! Nous avons bien frappé de l'épée, mais cela n'a point servi. Leurs nefs débarquaient sans cesse des renforts ; leurs écus et leurs armes

cachaient la terre. Tous les nôtres sont tombés.

— Dieu reçoive leurs âmes! dit Guibourg.

— Moi-même, je suis blessé; mon haubert était en lambeaux, mon écu percé, mon heaume rompu et retenu dans le dos par ses lanières : il ne faut pas me blâmer, si je me suis enfui.

— Je n'en ai garde, dit Guibourg. Et puisque nul autre ne reviendra, lave tes mains, sire, et viens-t'en manger. J'ai fait tout préparer depuis l'heure de prime : je pensais qu'en rentrant de la bataille, tes chevaliers et leurs écuyers et leurs sergents auraient faim.

— Hélas! misérable, dit Guillaume, il n'y a pas deux jours, j'en avais quinze mille autour de moi, et désormais je suis seul! Tout s'est écroulé en peu d'heures! »

Donc il prend son amie par ses manches de soie. Tous deux montent les degrés de marbre. Ils ne trouvent pas d'homme pour les servir. C'est dame Guibourg qui va chercher l'eau et qui lui tend la toile. Puis il s'assied à la plus basse table, car il a trop de deuil pour aller jusqu'à la plus haute. Il voit les tables et les bancs où avait coutume de s'asseoir son grand baronnage. Aujourd'hui personne ne rit ni ne joue dans la salle voûtée; elle est déserte. Et le comte sent son cœur se rompre :

« Ohi, bonne salle, comme vous êtes longue et large ! De toutes parts je vous vois décorée : bénie soit la dame qui vous avait parée pour la victoire !

« Ohi, hautes tables, comme vous êtes larges ! On a jeté sur vous des nappes de lin, on vous a chargées d'écuelles pleines jusqu'au bord, de moutons entiers, de gâteaux, d'oublies : las ! ils n'y mangeront plus, les fils de franches mères qui dans l'Archant ont les têtes coupées ! »

Guibourg l'entend, elle se pâme près de lui ; il la redresse et lui dit : « Par Dieu, Guibourg, tu peux pleurer ! Car on disait à la cour de mon seigneur que tu étais femme d'un riche baron, d'un hardi comte, d'un vaillant combattant. Or tu es femme d'un vil fuyard, d'un comte couard qui lâche pied et tourne le dos quand il faut combattre. Il revient de bataille sans ramener un seul homme. Désormais tu seras toi-même ta cuisinière et ta boulangère. J'ai perdu mon honneur et ma comté ! Je veux m'enfuir à Saint-Michel-du-Péril-de-la-Mer, ou plutôt dans une solitude sauvage. Jamais on ne me retrouvera. Je me ferai ermite. Et toi, fais-toi nonne, voile ton chef. — Sire, dit-elle, il sera temps, quand nous aurons accompli notre siècle ! » Elle essuie ses larmes, puis elle parle, et comme une reine :

« Sire Guillaume, ne te trouble pas, ne perds pas courage. Tu n'as pas une terre entre Orléans et Paris, mais en plein royaume des infidèles. Tu n'auras pas un jour de paix que les Sarrasins ne t'aient repris Orange et qu'ils ne m'aient livrée à la merci de Thiébaut. Mais cela n'arrivera jamais, puisque tes neveux vivent, me dis-tu, et que tu as encore parents et amis. Demande aide et secours en France : quand ta mère Hermengard — que Jésus bénisse ! — et le vieil Aimeri sauront notre détresse, ils convoqueront leur riche baronnage ; ta fière famille, qui est si puissante, nous secourra en la terre haïe. Envoie aussi un messager à Saint-Denis, au roi Louis, ton beau-frère : il lèvera une armée. Il faut délivrer ceux que les Sarrasins ont pris, avant qu'ils ne les emmènent outre-mer.

— Hélas ! dit Guillaume, j'ai tant de fois mandé l'armée de France, je l'ai conduite tant de fois à la peine et au danger ! Ils ne croiront, ils n'écouteront aucun messager. Guibourg, sœur, douce amie, moi seul pourrais faire la chose. Mais je n'irais pour rien au monde : par saint Pierre, je serais sans cœur et sans honneur si je vous laissais seule dans Orange. Qui donc en défendrait les remparts ?

— Sire, dit Guibourg, Jésus et ses vertus ! Et

toutes les femmes qui restent ici avec moi ! Elles sont nombreuses. Chacune de nous revêtira le haubert et le heaume, prendra l'écu, l'épée et la pique. Nous veillerons sur les remparts, et si les païens donnent l'assaut, nous saurons bien nous défendre. Puis nous avons avec nous les quelques chevaliers que tu as délivrés tout à l'heure. Oui, je m'armerai comme un soldat, et par saint Denis, le païen que j'atteindrai d'une pierre ne restera pas sur son cheval ! »

Guillaume l'entend ; il la prend dans ses bras, ils échangent des baisers par grand amour, chacun d'eux s'attendrit sur l'autre et pleure. Guibourg fait tellement par ses prières qu'elle décide Guillaume à partir en France pour demander secours : il le lui promet.

« Sire Guillaume, dit la sage Guibourg, tu vas donc partir vers la douce terre de France ; tu vas me laisser seule et dolente au milieu de gens dont je ne suis pas aimée. Quand tu seras dans la contrée où tous les biens abondent, tu y verras mainte fraîche jeune fille, mainte noble dame richement parée. Je le sais, tu m'oublieras vite, et ton amour ira vers une autre. Et qu'est-ce qui pourrait te ramener dans ce triste pays où tu as enduré tant de peines, et la faim, et la soif, et toutes les privations ? »

Guillaume la regarde; l'eau du cœur lui monte aux yeux et coule le long de son visage jusque sur le bliaut de soie. Il la prend dans ses bras, la baise, la réconforte doucement : « Dame, ne craignez rien. Recevez ma foi, et écoutez mon serment. Je ne changerai point ma chemise, mes braies et mes chausses ; je ne ferai point laver ma tête ; je ne mangerai ni viande, ni pain blanc, ni gâteau de farine ; je ne boirai ni vin ni aromates ; je me contenterai d'eau claire et de pain grossier mélangé de paille ; je ne me coucherai pas entre des draps sur une couette de plume, mais je dormirai tout habillé sur la couverture de mon cheval, — et ma bouche n'en touchera pas une autre, jusqu'au jour où elle aura de nouveau savouré dans ce palais le baiser et la douceur de la vôtre. » Elle pleure tendrement et l'accole.

Puis ils montent dans la grande chambre. C'est déjà l'heure de complies. Guibourg lave les blessures du comte, les panse avec du baume et les bande de toiles blanches. Il s'étend sur le lit et se repose. Vers la deuxième partie de la nuit, quand la lune est couchée, on le réveille. A la lueur des torches, il s'arme sans plus attendre ; il revêt le grand haubert brodé d'or qu'il a conquis sur l'émir ; il lace le heaume ; Guibourg lui ceint l'épée

Joyeuse; le clerc Étienne lui apporte à deux mains la grande targe ciselée ; le comte la prend, passe son bras dans les courroies et descend de la salle pavée dans la cour. Tous les siens le suivent. On dirait bien un Sarrasin.

Au perron, Folatise attend, déjà sanglée, sellée, la tétière nouée. Il monte en selle, prend sa lance. Et Guibourg, à l'étrier, se lamente et pleure : « Sire, dit-elle, tu m'as épousée; tu sais combien je t'ai loyalement aimé ; souviens-toi de cette malheureuse. » Elle défaille presque. Le comte l'enlève sur son cheval, il la baise, la rassure, la réconforte doucement; il la conjure de bien garder Orange, et recommande tous les siens à Dieu. On ouvre la porte, on baisse le pont sans bruit. La campagne apparaît, ténébreuse. Il n'a devant lui qu'embûches et trahisons. Il s'y enfonce au pas, le cœur plein de Guibourg au clair visage, — pendant que derrière lui les chaînes remontent. Que Dieu le protège, ainsi que la Vierge Marie !

VI

L'ACCUEIL DU ROI

Seigneurs, le comte d'Orange chevauche tant et tant qu'il entre un dimanche dans Laon où le roi tient sa cour plénière. Le peuple sort de vêpres et remplit les rues, en habits de fête; tous s'émerveillent en voyant arriver sur ce cheval poudreux, cet étranger en grand arroi de guerre. Il est tête nue; son heaume rouillé pend à son arçon, mais sa barbe longue et ses cheveux emmêlés lui font le visage si farouche que personne ne le reconnaît.

« Hé! bonnes gens, vîtes-vous jamais un destrier plus haut, un païen plus fier? — Faites-lui place! — Ses éperons ont bien dix empans. — Comme il est sale et déchiré! — Parle plus bas, il a les poings solides et la chevelure abondante. — Tiens donc, c'est quelque soudard. — Non, le frein est d'or, et le pommeau de l'épée. » Et beaucoup d'autres propos qu'il ne daigne entendre. Il a tra-

versé la France tout d'une traite, dormant à peine, buvant aux sources, mangeant en selle ; il n'a qu'une pensée dans le cœur : tous pleureront amèrement quand ils connaîtront le désastre, et le Roi lui donnera sur-le-champ sa grande armée.

Dans son palais, Louis entend venir la rumeur ; il s'étonne, se signe et baisse la tête pour réfléchir. Les courtisans s'approchent des fenêtres.

Le comte Guillaume descend au perron ; mais nul écuyer ne s'avance pour tenir son cheval ; il l'attache lui-même à l'olivier. Et là-haut les seigneurs s'effrayent et disent : « Sire, c'est un écuyer armé comme un baron ; il met pied à terre à votre porte. Nous ne savons s'il est chevalier ; certes, en France, il n'y a point d'homme de sa manière. Il est grand, son visage est rude, ses regards farouches. Sire, son cheval est presque aussi haut que l'olivier. Le frein et les étriers sont d'or, la selle est cloutée d'or. Pourtant l'homme n'a sous son manteau qu'un haubert noirci. N'importe, il a la mine d'un dangereux compagnon. Dieu nous en garde ! »

Le Roi réfléchit sur son trône : « Samson, dit-il, allez-y. Sachez quel est son nom, d'où il vient, ce qu'il veut. Mais surtout qu'on ne le laisse entrer ! Quel qu'il soit, voilà un fâcheux hôte. Je pressens

quelque malheur qui nous gâtera ces jours de fête. Allez, ami, ne tardez pas. — Sire, dit Samson, à vos ordres. »

Il sort de la salle, descend les degrés, et vient vers Guillaume. Il ne le connaît pas et le salue : « Sire, de qui êtes-vous fils ? Quel est votre nom ? Que demandez-vous ? — Bon, je vais vous le dire. En terre de France, mon nom n'est pas de ceux dont on fait mystère. Je suis Guillaume, le comte au court nez. J'arrive d'Orange. Je suis rompu de fatigue. Je vous prie, tenez mon cheval, que j'aille parler à Louis. — Sire, patientez un instant. Je dois rapporter tout ceci au Roi, qui m'a envoyé. Ne vous offensez pas de ce délai. — Alors, ami, hâtez-vous. Dites-lui que je suis ruiné et malheureux. Il va sortir avec tous ses barons. Je verrai s'il m'aime vraiment ; car c'est dans le besoin qu'on éprouve ses amis et, s'il me manquait, il n'y aurait plus de foi sur la terre. — Seigneur, je le lui dirai. Mon vœu est qu'il vous accueille. »

Et Samson remonte dans le palais. Il dit au Roi : « Sire, savez-vous ? C'est Guillaume, le comte redouté. Il apporte de tristes nouvelles. » Mais le Roi se dresse, plein de violence : « Encore Guillaume ! Encore des guerres, des fatigues et du sang ! S'il m'a obligé, nous sommes depuis longtemps quittes.

D'ailleurs, suis-je ou non le Roi, qu'il me faille obéir toujours à ce vassal ? Il doit s'être vendu au diable, pour traîner sans cesse après lui la misère. Qu'il retourne à son patron ! » Et le Roi se rassied, assombri et courroucé.

Alors les damoiseaux, les chevaliers descendent les degrés en foule. Le comte leur a jadis prodigué les peaux de martre et d'hermine, les armures, l'or et l'argent, les bons destriers : pas un pourtant ne le baise ni ne l'accole. Mais ils passent en le saluant dédaigneusement, et les plus jeunes le raillent entre eux. Ainsi va de l'homme qui tombe en pauvreté.

« C'est qu'ils ne savent pas », pense Guillaume. Et il leur dit : « Seigneurs, je vous ai nourris et enrichis, je vous ai maintes fois donné de mes biens, deniers, costumes, chevaux. Si je ne vous donne rien maintenant, il ne faut pas me blâmer ; car en Aliscans j'ai perdu ma comté. Oui, morts sont mes hommes, très peu sont saufs. Ils ont tué Vivien, ils ont pris Bertrand et Gérard et Gui et tant d'autres qui vous étaient chers. Moi, j'ai reçu quinze blessures dans le corps. Je ne mentirai pas, j'ai fui pour me sauver. Toutes ces pensées m'accablent. Et maintenant ils sont cent mille autour d'Orange ; Desramé l'assiège

avec quarante peuples. La comtesse Guibourg, qui vous a tant aimés, vous demande secours par moi. Pour Dieu, seigneurs, venez à notre aide ! » Ils l'écoutent, ne répondent pas, remontent en chuchotant les degrés du palais.

« Dieu ! dit Guillaume, si j'avais les mains pleines d'or, ils m'auraient honoré et fêté. Mais parce qu'ils connaissent ma détresse, ils me tiennent à l'écart comme un mendiant. Ils ne veulent même pas de mon cheval dans leurs écuries ! » Le comte s'assied, plein de tumulte ; il met son épée d'acier sur ses genoux.

Le roi Louis demande à ses chevaliers : « Eh bien, que fait ce maudit trouble-fête ? — Il est resté, sire, tout seul sous l'olivier. » Louis se lève, s'appuie à la fenêtre et regarde. Il voit Guillaume assis, la tête entre les poings. « Sire Guillaume, crie-t-il, allez donc vous faire héberger ailleurs ! Emmenez votre cheval, il a faim. Vous pourrez revenir, quand vous serez mieux ajusté. Beau doux ami, vous n'avez donc pas d'écuyer ni de valet, qui vous aide un peu à la fin des voyages ? »

Guillaume l'écoute sans relever la tête. Il pense : « Je deviens fou. Voilà qu'ils m'insultent, ceux qui devraient me garder leur reconnaissance et leur amour ! » Sa colère crève ; il se lève d'un

bond, ses yeux flambent; il montre le poing au Roi : « Par le Dieu qui nous jugera, si je puis rentrer dans ce palais avant que ne tombe la nuit de demain, je vous ferai sauter la tête avec cette épée, à toi le Roi, et à la canaille qui t'entoure ! »

Le Roi rit, car les portes sont bien gardées. Guillaume ne peut supporter ce rire; il détache Folatise, monte en selle et s'éloigne, rempli de fureur.

VII

LE FRANC-BOURGEOIS GUIMARD

Un franc-bourgeois, Guimard, lui offre courtoisement l'hospitalité. Il ordonne de conduire le bon destrier dans son écurie et de le fournir abondamment d'avoine et de foin des prés ; puis il fait apprêter un repas magnifique en l'honneur du comte. Mais le comte ne touche ni aux viandes rôties ni au pain de fine farine blutée; il demande du gros pain de seigle et boit l'eau claire de la cruche. Le franc-bourgeois et sa jeune femme s'étonnent, s'inquiètent; Guimard finit par lui dire : « Sire Guillaume, noble comte honoré, cette nourriture ne vous agrée pas ! Pourquoi ? Ne me le cachez pas, je vous prie. Si c'est chose qui se puisse amender, j'y mettrai ordre. — N'en faites rien, sire, tout est parfait. Mais en partant d'Orange, j'ai promis à ma comtesse de ne goûter ni chair ni poisson ni pain de fine farine, jusqu'au jour où

je reverrai son clair visage. — Sire, dit l'hôte, mangez à votre guise et pardonnez-moi. »

Le repas fini, on mène le comte dans sa chambre où est dressé un lit ; la couette en est très molle, et il est richement recouvert d'un drap d'outre-mer. Mais Guillaume se détourne ; il fait apporter de l'herbe fraîche et des roseaux, se roule dans la couverture de son cheval, et s'étend sur cette couche rude. Ainsi il ne faussera pas son serment. Toute la nuit il pense amèrement à la félonie du Roi. Et son cœur retourne aussi vers Guibourg au clair visage, la seule amie dont l'amour soit sûr.

Dès que le soleil se lève et qu'il entre par le vitrail, les cloches commencent à carillonner dans tous les clochers, comme aux matins des grandes fêtes. Il revêt son bliaut froissé par-dessus son haubert, et jette son manteau sur ses épaules. Il n'a garde d'oublier son épée.

« Sire, dit l'hôte, où voulez-vous aller ? — Je vais vous le dire, dit Guillaume. Je vais demander secours à Louis. Mais par le Christ, si quelqu'un s'avise de me blâmer ou de me desservir près du Roi, il le paiera cher. — Sire, dit l'hôte, Dieu vous soit en aide ! Vous ne sauriez voir une plus glorieuse assemblée : le Roi doit attribuer aujourd'hui le Vermandois à un comte. Ah ! c'est bien le plus

riche et le plus beau pays qu'on puisse rêver ! Celui qui l'aura se vantera justement de n'avoir pas son pair au monde. Seulement, pour le conserver, il lui faudra sans cesse être en guerre avec l'un, avec l'autre. — Bon, dit Guillaume, je serai là et dirai mon mot. Car je dois veiller sur la France, puisque c'est moi qui porte son oriflamme dans la bataille. Et s'ils ont le malheur de me contredire ou de m'irriter tant soit peu, je dépose le Roi et je lui arrache la couronne de la tête ! » Le bourgeois, en entendant cela, se signe et tremble. Et le comte se dirige vers le palais, farouche comme un loup. En vérité la journée commence mal pour le Roi de France !

VIII

LA COLÈRE DU COMTE GUILLAUME

Le comte Guillaume entre, armé sous son manteau et le cœur irrité. Sans que nul l'arrête, il pénètre jusque dans la grande salle voûtée. Il y trouve une nombreuse assistance, répandue autour des deux trônes : comtes, princes, chevaliers en costumes bordés de fourrures, et nobles dames en longues robes de brocard. Tous le reconnaissent, mais aucun ne le salue, parce qu'il est vaincu, disgracié, pauvrement vêtu. Blanchefleur même, sa sœur, qui lui doit d'être reine, le regarde avec irritation. Le Roi feint de ne pas le voir. Guillaume ressent violemment l'insulte, et peu s'en faut qu'il ne se jette sur eux. Mais il dévore sa colère et va s'asseoir sur un banc, dans le coin le plus obscur, où il reste silencieux.

Une clameur s'élève devant le palais. Les seigneurs s'empressent en foule, le Roi et la Reine eux-mêmes se lèvent et s'avancent : c'est le vieil

Aimeri, le père de Guillaume et de Blanchefleur, et la noble comtesse Hermengard, qui arrivent, suivis de cent cinquante chevaliers d'escorte. Guillaume se reprend à espérer : « Béni soit Dieu, dit-il, voici ma mère ! Si elle le peut, elle me secourra. »

Ils ont mis pied à terre au perron. Quatre de leurs fils les entourent : Hernaut, Bernard, Guibert, Beuve de Commarcis ; mais Hermengard, la franche dame qui a tant souffert, pense sans cesse aux deux absents : Aïmer le Chétif, qui combat nuit et jour au milieu des Sarrasins d'Espagne, et Guillaume au court nez, le comte d'Orange. Ils montent les degrés du palais. En haut, leur gendre Louis et leur fille au clair visage les accueillent gracieusement, les baisent et les fêtent, puis les mènent à grand honneur dans la salle voûtée, embaumée de fleurs et richement tendue d'étoffes de soie. On a préparé deux fauteuils ; Aimeri s'assoit près de Louis, et la comtesse près de l'Impératrice sa fille. Et la fête reprend, de plus en plus éclatante : l'encens fume dans les cassolettes, les jongleurs accordent leurs violes au milieu des gais propos et des rires ; la joie remplit le palais impérial. Mais avant le soir, les plus hardis auront tremblé.

Car Guillaume, auquel nul ne songe, frémit de colère. « Vais-je donc rester coi, se dit-il, quand j'ai ici mon père, mes amis, la franche mère qui m'a porté et que je n'ai pas vue depuis six ans ? J'ai trop enduré d'affronts et d'insultes. Je n'y tiens plus. Il faut que je me venge ! »

Il bondit de son coin, l'épée dans le poing droit, au milieu de la salle, en face de Louis. A pleine voix il crie, et tous l'écoutent : « Jésus de gloire, Roi de Paradis, sauve celle dont je suis né, et mon cher père qui m'engendra, et mes frères, et mes amis. Mais pour ce mauvais Roi et pour ma sœur, la chienne, la drôlesse, qui m'ont repoussé, dédaigné et bafoué au milieu de sa cour, qu'il les confonde ! Quand je suis descendu au perron, pas un de leurs hommes n'est venu tenir mon cheval. Par tous les saints, si ce n'était de mon père qui est assis près de lui, je lui fendrais la tête avec cette épée ! » Le Roi l'entend, son sang se glace, et la Reine voudrait s'enfuir. Les courtisans chuchotent : « Guillaume est fou ! Il va faire quelque malheur ! »

Hermengard reconnaît son fils. Elle se lève toute joyeuse, ainsi qu'Aimeri. Tous deux accolent Guillaume. Ses quatre frères le baisent aussi, mais il détourne sa bouche de la leur. Un grand

murmure court dans le palais. Guillaume raconte rapidement la défaite d'Aliscans, où il a perdu ses hommes, où Vivien est mort, d'où il s'est enfui. « J'ai laissé Guibourg dans Orange; les mécréants l'assiègent, quarante rois et quatorze émirs. Elle n'a plus de vivres. Je venais demander secours à Louis, ce traître et ce lâche : il ne m'a même pas donné un quartier de son pain ! Mais par saint Pierre, avant que je ne parte, ils pleureront, lui et ma sœur, la chienne ! » Louis a baissé la tête. Autour d'eux, les Français se tiennent immobiles. Ils se chuchotent l'un à l'autre : « Encore une guerre ! Les plus vaillants l'ont déjà suivi et n'en sont pas revenus. L'orgueil de Guillaume nous porte malheur. Qu'il abandonne Orange aux mécréants, et qu'il prenne le Vermandois jusqu'au port de Wissant ! » Mais nul ne se sent le cœur assez vaillant pour élever la voix. Tous se taisent, hormis ceux qui regrettent tout haut leurs fils, leurs parents, et qui se lamentent.

Alors la comtesse Hermengard se lève et dit d'une voix ferme : « Par Dieu, Français, vous êtes tous des lâches ! Sire Aimeri, le cœur te manque ! Va, beau fils Guillaume, ne désespère pas : car, par saint Pierre, j'ai encore plus d'or que n'en peuvent traîner vingt bœufs ! Tout est

pour toi et pour les hommes que je vais mander à ton aide. Et s'il le faut, je vêtirai le haubert, je lacerai le heaume, je prendrai la lance et je les conduirai. Oui, mes cheveux sont blancs, mais mon cœur est ardent et jeune, et s'il plaît à Dieu, je secourrai mon enfant ! » Aimeri sourit et soupire. Guillaume remercie sa mère, mais il ne peut plus refréner la fureur qui lui gonfle le cœur et l'emporte contre le Roi.

Debout dans la salle pavée, il a rejeté son manteau en arrière et tient son épée nue dans son poing droit. Il est pauvrement habillé, son bliaut a des accrocs. Mais tel qu'il est, avec sa tête échevelée, son visage hardi, ses bras puissants, sa large poitrine, il n'y a pas si fier homme jusqu'à la mer Bétée ! Il parle tout haut dans la salle. « Roi, faut-il te le rappeler une fois encore ? Quand Charlemagne mourut, tous ceux-ci te tenaient pour imbécile et pour vil. Mais j'ai posé sur ta tête la grande couronne d'or, et aucun n'osa te l'ôter. Ah, tu me juras alors, et tous mes pairs l'entendirent, que tu ne me manquerais de ta vie, si les Esclavons m'assiégeaient dans ma ville. Que fais-tu de ton serment, roi parjure ? — C'est entièrement vrai, dit le roi. Je te dois tout, la France entière est à toi. » Mais Blanchefleur

s'écrie vivement : « Oui, si c'était un royaume à vendre ! Vous perdez le sens, monseigneur. »

Guillaume regarde sa sœur, couronnée d'or, assise près du Roi son mari. Le sang lui monte au visage et aux yeux, il grince des dents : « Tais-toi, chienne fieffée ! Tu as couché avec Thiébaut l'Arabe. Tu n'as pas droit de parler ! Quand tu es assise dans tes chaudes cheminées, que tu manges tes viandes et tes poivrades, que tu bois ton vin dans ta coupe, qu'à ton coucher Louis t'allume le sang, te tourne et t'affole dans ses bras, quand tu es saoulée de boire et de manger, et gorgée de luxure, penses-tu jamais que pour cela nous endurons les males matinées, les batailles, les gelées, et que l'Archant est jonché de sanglantes têtes ? Peu te chaut comment pousse le blé que tu manges ! Mauvaise femme, tu m'as trop contredit aujourd'hui ; tu empêches le Roi de m'aider. Ce sont les vifs diables qui t'ont couronnée ! » Il se jette sur elle, fait sauter sa couronne, l'abat à genoux devant tous les Français, et la saisit de la main gauche par ses tresses. Il va lui couper la tête, et nul homme ne pourrait la sauver, quand Hermengard se suspend à son épée brandie. La Reine s'arrache au poing de son frère et s'enfuit en hurlant comme une folle,

toute échevelée. Elle court jusqu'à sa chambre, elle y tombe à terre, évanouie d'épouvante.

Sa fille la relève ; c'est la sage Aëlis au visage merveilleux.

« Ferme la chambre, mets la grande barre ! S'il entre, il me tuera ! Ton oncle Guillaume veut m'égorger. Il est ici, il est venu demander secours au Roi ; et comme je le lui refusais, il a voulu me trancher la tête. Il l'aurait fait, sans ma mère Hermengard ! » Aëlis dit : « Vous avez eu trop d'audace de faire affront à mon oncle, le meilleur homme qui ceignit jamais l'épée. Vous lui devez vos honneurs, votre rang, votre titre de Reine de France. C'est quelque démon qui vous a poussée. — Aëlis, tu parles sagement. Je lui dois tout. Que Dieu m'octroie de gagner son pardon par mon repentir ! » Elle s'assied et pleure, en se traitant de malheureuse.

Aëlis sort de la chambre. Il n'y a pas en France pucelle plus fine et plus nette. Elle est fraîche comme une rose éclose un matin de mai ; ses cheveux sont blonds et partagés en deux longues tresses, son bliaut est fait de soie pourpre. Le visage baissé, elle va vers la grande salle, à pas rapides.

Elle entend la voix de Guillaume éclater sous

les voûtes. Il se déchaîne comme un orage de mer. Il a repoussé dame Hermengard. Personne n'ose plus lui parler, pas même ses frères. Toute la cour est attentive et silencieuse comme pendant la messe. Il est toujours debout au pied du trône, le visage enflammé de colère, le poing crispé sur la poignée de l'épée nue. Un mauvais esprit le possède ; il dit tous ses griefs en paroles emportées et jure d'abattre avant le soir l'arrogance du Roi.

Voici venir la fillette blonde, aux yeux couleur d'été. Les âmes se détendent, les Français la regardent et la saluent, ses oncles l'appellent. Mais elle vient droit à Guillaume, s'agenouille, entoure avec ses bras la jambe du comte : « Grâce, bel oncle, pour Dieu fils de Marie ! Voici mon corps. Faites-en votre volonté. S'il vous plaît, tranchez-moi la tête, brûlez-moi vive, exilez-moi de France. J'y consens, j'irai mendier sur les routes. Mais pardonnez à mon père et à ma mère, que le repentir affole. Elle implore votre miséricorde. Si jamais plus elle vous contrarie, faites-moi mourir ! »

Guillaume l'écoute, et son cœur s'attendrit ; il lui dit doucement : « Ma belle nièce, que Jésus vous bénisse ! Levez-vous, la douleur vous égare. — Non certes, oncle, je ne me lèverai

point que je n'aie obtenu leur pardon et calmé votre colère. » Dame Hermengard très doucement le conseille : « Beau fils Guillaume, ne fais au Roi aucune violence, pour cela seul que ta nièce t'en prie. C'est la plus belle de toute notre lignée. » Et Aimeri son père lui dit : « Beau fils Guillaume, renonce à tes projets. Ta volonté sera faite. Vois, le Roi s'humilie devant toi, il te promet son aide et son armée. » Louis redresse la tête : « Oui, oui, je ferai tout ce qu'il voudra. » Guillaume l'entend, le regarde un instant, puis il se baisse et relève la fillette : « Aëlis, belle nièce honorée, je pardonne pour l'amour de vous ! » Elle l'accole tendrement et le remercie. Hernaut son frère lui tend le fourreau de son épée, il la rengaine. Sa colère se refroidit, sa voix s'apaise.

Hermengard s'en réjouit. Elle envoie deux chevaliers chercher la Reine. Ils la ramènent, apeurée, dans la grande salle. Guillaume lui prend la main et lui dit : « Belle sœur, douce amie, je regrette de vous avoir outragée. Ainsi va de l'homme qu'emporte sa colère. Devant toute la cour, je vous demande pardon. — Sire, dit-elle, l'offense ne vient pas de vous. Je me repens si j'ai dit chose qui ait mérité votre haine. Et je fais vœu de l'expier. Si vous l'exigez, j'irai toute

nue du palais à l'abbaye Saint-Vincent. » Elle s'agenouille, tient embrassée la jambe de Guillaume et s'humilie à ses pieds. Le comte la relève. Il la baise au visage. Dieu ! comme Aëlis est heureuse !

Le Roi ordonne de dresser sa table d'or, pour fêter Guillaume. Et les jongleurs se remettent à vieller, les barons se mêlent aux nobles dames. La joie remplit de nouveau le palais impérial.

IX

LE BANQUET

On corne l'eau. Quand les barons ont lavé leurs mains, ils entrent dans la salle que le soleil éclaire à travers les vitraux ; les nappes en sont colorées et la vaisselle précieuse étincelle. Aimeri et sa femme s'assoient les premiers à la maîtresse table ; l'Empereur, en marque de déférence, s'assoit après eux, avec la jeune Reine à sa gauche ; puis Guillaume au milieu de ses frères qu'il aime ; puis sa nièce Aëlis. Aux tables inférieures prennent place les meilleurs des barons français. Le comte se souvient du franc-bourgeois Guimard et de sa femme au gentil corps honoré ; il les mande ; il les fait seoir près de lui, au banc même de l'Empereur, d'où l'on est vu de toute la salle. Il leur donne deux cents marcs d'argent, deux chevaux, deux mulets, des bliauts, des manteaux. « Merci, dit le bourgeois, qui n'ose manger.

Dieu me fasse vivre pour vous servir longtemps ! »

Autour d'eux, cent damoiseaux, vêtus de soie brochée, remplissent les coupes ; cent autres apportent sur des plats d'or les riches mets, quartiers de venaison, paons et cygnes rôtis et revêtus de leur plumage. Les convives boivent, chantent, se divertissent. Guillaume seul, à l'émerveillement de tous, mange du pain noir et boit de l'eau claire.

Il remarque tout à coup dans le fond de la salle un spectateur étrange et s'étonne : « Quel est cet homme qui se tient là-bas adossé contre un pilier, les bras croisés, et qui nous regarde ? Sa tête touche presque aux peintures du chapiteau. Par saint Michel ! je n'ai jamais rien vu d'aussi fort que ce bachelier. Serait-ce le diable qui en veut à notre vie ? Ou un enchantement que l'on nous donne pour nous récréer ? — En vérité, seigneur, dit Louis, je ne sais trop ce qu'il est. Je l'ai acheté sur mer, pour cent marcs, à des marchands. Ils m'ont dit qu'il était Sarrasin et s'appelait Rainouart. Je lui ai souvent demandé quel était son père ; il n'a jamais voulu répondre. Il m'a suivi quelque temps, puis je m'en suis lassé ; il se plaisait trop aux cuisines : je l'y ai relégué. Oui, il n'a pas son pareil pour la force : je l'ai vu sou-

lever ensemble quatre seilles d'eau. Mais il est trop glouton, et les cuisiniers, en se moquant de lui, l'ont assoté comme un petit enfant. — Par Dieu ! dit Guillaume, si vous voulez vous en défaire, je le prends avec moi. J'aime les compagnons bien membrés et de mine hardie. — Volontiers, dit le roi avec empressement, je vous le donne, et avec lui, tout ce qui vous plaira dans mes richesses. — Sire, dit Guillaume, merci pour ce garçon ; mais vous savez que je n'attends de vous qu'une chose. » Le Roi baisse la tête et ne répond pas ; et Guillaume s'irrite.

Les nappes ôtées, le comte n'y tient plus ; il dit au Roi : « Qu'a décidé le fils de Charlemagne ? Je l'ai laissé réfléchir à sa guise. Mais il tarde un peu trop. Pendant que nous festoyons, Guibourg se bat avec les infidèles. L'armée devrait déjà être à Châlons ! » Hernaut le Roux se lève et dit : « Avant que le Roi ne parle, nous tes frères, nous jurons de conduire chacun quatre mille hommes dans l'Archant. » Aimeri se lève et dit : « Et moi j'y conduirai quatre mille Narbonnais. Et je vais mander ton frère, Aïmer le Chétif, dont ils ont si grand peur. Il viendra. Nous ne laisserons pas la chrétienté en péril, nos morts sans vengeance, Guibourg et toi dans l'angoisse. Seigneurs, aidons-

le de tout notre pouvoir. C'est le sénéchal de France, c'est lui qui porte l'oriflamme ! » Alors dans la grande salle, tous les barons se lèvent, en acclamant le comte : « Nous y serons, comte Guillaume ! — Je t'amènerai huit mille hommes, crie le roi d'Andrenas. Maudit soit le lâche qui t'abandonne ! — Merci à tous, répond Guillaume en regardant toujours Louis. Et que me donne le roi de France ? — Sire Guillaume, répond Louis, je lèverai mon armée pour l'amour de vous. Vous aurez de moi deux cent mille hommes. Mais cette fois, je n'y puis aller moi-même. J'ai trop à faire pour garder mes terres. Pardonnez-moi, je vous prie. » Et Guillaume dit, en éclatant de rire : « En vérité, sire, je ne vous demande que vos hommes. Je saurai peut-être, sans que vous me conseilliez, conduire l'armée et même gagner la bataille ! »

X

RAINOUART AU TINEL

Seigneurs, les courriers du Roi font telle diligence que dès le surlendemain, les premières troupes viennent camper sous les murailles de la ville. Il fait beau voir dans les prés les tentes rouges, vertes, bleues, déployées autour des pommeaux dorés, le va-et-vient des sergents, la fumée des cuisines. Et certes, on découvre très aisément tout cela depuis le palais impérial. Car vous saurez qu'il s'élève au sommet de la ville haute. Aussi le comte Guillaume aime à s'accouder au bord d'une fenêtre pour regarder son camp immense qui s'agrandit chaque jour.

Un soir, comme Aëlis regarde avec lui, le jouvenceau que le Roi lui a donné sort des cuisines et vient vers eux au bas du mur. Il porte sur l'épaule une massue longue comme un arbre. Rainouart s'arrête sous la fenêtre, salue et dit : « Sire Guillaume, noble baron, pour l'amour de Dieu, ne

m'oubliez pas ici. Je sais soigner les chevaux et préparer les repas : pour faire une poivrade ou trousser une volaille, je ne crains personne. J'ai entendu dire que vous alliez livrer un grand combat. Je veux me battre à votre service. Voyez, j'ai fait ferrer ce bon tinel. — Ami, dit Guillaume, avec quoi le fîtes-vous ? Il est énorme. Il a quinze pieds de long. — Sire, dit Rainouart, avec le fût bien équarri d'un sapin. — Et vous le portez aisément ? — Comme vous pouvez voir, sire. » Il le lance en l'air d'une main, le rattrape de l'autre, et le relance en le faisant tourner. « Dieu, dit Aëlis en joignant les mains, quelle force terrible a ce jeune bachelier ! Il joue avec ce tronc d'arbre comme l'épervier avec l'alouette. »

— Tu es un merveilleux jongleur, dit Guillaume. Mais il ne faut pas songer à combattre. Saurais-tu supporter les fatigues de la guerre, les veilles, les jeûnes ? Tu es habitué à manger souvent, à te rôtir les jambes au feu de la cuisine, à humer le brouet dans la poële, à lamper le vin, à dormir la pleine journée. Si tu renonçais pendant un mois à tes habitudes, tu périrais. Quand un homme s'est encanaillé, il ne peut plus s'amender. »

Rainouart répond vivement : « Sire, je vois bien qu'on m'a desservi près de vous. Avec la

grâce de Dieu, j'espère me relever de cet abaissement. Maudit soit le fruit qui se refuse à mûrir ! Je ne puis plus vivre dans les cuisines, quoiqu'on y mange bien. Je ne suis pas né cuisinier, comte Guillaume ! — Ce ne sont point là paroles de vilain, dit Aëlis. — Comte Guillaume, dit Rainouart, si vous ne m'accordez ma requête, je partirai quand même et j'irai me battre seul pour vous en Aliscans. — Ce garçon, dit Aëlis, a la mine d'être aussi endurant et brave qu'il est fort. S'il en est ainsi, il n'a pas son pair ! — Nous verrons donc, dit Guillaume en souriant. Ami, je te permets de nous suivre, pour l'amour de ma nièce Aëlis. »

Rainouart le remercie, et salue la fillette aux longues tresses. Puis il lui fait une grande courtoisie : il lance de toutes ses forces son tinel en l'air, mais Aëlis a grand peur et s'enfuit de la fenêtre en criant. Pourtant elle regrette que Rainouart quitte le palais de son père ; elle est toute troublée ; elle ne sait que penser.

Seigneurs, Rainouart est fils de l'émir Desramé ; dame Guibourg est sa sœur. De lui devrait dépendre le royaume d'Espagne. Mais ses frères lui ont fait boire un philtre qui l'a tout assoté et l'ont vendu à des marchands. Il va le leur faire payer cher, comme vous l'allez ouïr.

XI

LES ÉTAPES

Lorsque Guillaume eut là deux cent mille hommes, il ordonna que l'on se tînt prêt pour la prochaine aurore. Tous fourbissent leurs armes, étrillent leurs chevaux, les baignent, les rassasient de foin et d'avoine.

Dès le petit jour, ils plient les tentes et troussent les bagages. Nul ne pourrait compter les hauberts, les écus, les heaumes qui s'agitent dans les prairies. Les bons écuyers tiennent par le frein les chevaux des barons. Quand le soleil éclaire la ville haute, les barons montent en selle. Quand il touche le fer des lances, chacun embouche son graîle et laisse avancer son destrier. En tête, côte à côte, chevauchent en riant Louis, Blanchefleur, Guillaume, Aëlis la blonde. La matinée est claire, le jour sera beau.

D'étape en étape, le roi Louis accompagne

Guillaume jusqu'à Orléans ; là, il le recommande à Dieu et le quitte. La reine pleure très tendrement, et Aëlis, en embrassant son oncle, se pâme de chagrin. Guillaume baise leurs visages, mais n'effleure point leurs lèvres. Puis il s'éloigne seul, pressant la marche.

C'est seulement entre Orléans et Bourges que Rainouart rejoint l'armée. Il l'avait laissée partir, car il dormait si profondément ce matin-là qu'il n'avait pas entendu sonner les cors. Quand il s'éveilla, il courut après elle, à demi vêtu, en grande hâte et désolation ; et il était déjà très loin de Laon, lorsqu'il se souvint de son bon tinel qu'il avait oublié. Il fallut retourner le prendre. Il vient à Guillaume, il lui conte tout cela, car Guillaume est le premier homme qui ne le raille point et l'accueille avec bonté ; et Rainouart chemine désormais à ses côtés, avec sa cotte de biset et son tinel sur l'épaule.

« Sire, j'ai retrouvé mon bon tinel dans une écurie, sous du fumier. Quatre ribauds d'écuyers y avaient attelé leurs chevaux de bât et l'avaient traîné là. Mais je les ai si rudement confessés avec qu'ils ne mangeront plus de pain blanc.

— Ami, dit Guillaume, il ne faut pas frapper si fort.

— Je voudrais bien, sire, mais je ne puis. Je laisse les gens en repos, mais ils viennent me railler et me tourmenter jusqu'à ce que ma colère éclate. J'ai honte de m'être laissé avilir si longtemps ; car mon âme n'est pas vile. Je pense parfois quel je devrais être, si j'étais moins simple d'esprit et surtout moins glouton ; alors je ne puis plus supporter qu'on me honnisse.

— Ami, dit Guillaume, tu ne peux donc te guérir de ce vilain péché ?

— Hélas, sire, je le voudrais aussi. Hier encore, il m'a causé de gros ennuis ; j'ai dû tuer deux moines, deux saints hommes. J'en suis très affligé.

— Par saint Thomas, dit le comte, tu fis là mauvaise action. Tuer des moines ! C'est un péché mortel pour lequel Dieu n'accorde pas de rémission.

— Sire, c'est qu'ils m'avaient attaqué. Vous êtes passé près du moutier Saint-Vincent, dans la forêt d'Orléans ? Il était midi quand j'y parvins ; j'avais très soif et très faim ; il sortait des cuisines de l'abbaye une odeur délectable ; cela sentait les viandes cuites, les pâtés, les roussoles, les poissons à la poivrade ; je résolus d'entrer. Le portier était dehors quand je lui apparus. C'était un petit bossu, courbé en deux, avec une barbe blanche

qui descendait jusqu'à sa ceinture. Il aurait bien voulu rentrer, et me fermer la porte au nez ; mais je le priai de n'en rien faire, et il se laissa persuader.

— Ami, dit Guillaume, ton tinel dut y être pour quelque chose.

— Je ne sais. Il est vrai qu'il avait peur. Il me conduisit aux cuisines. Le cuisinier faisait griller des morceaux de grasses anguilles. Ils étaient déjà si bien rôtis que la peau se détachait. Je lui en demandai poliment. Il m'injuria, et frappa même sur la nuque, avec une cuiller, le vieux portier qui m'avait introduit, tant que le sang lui coula jusqu'aux talons.

— Et tu ne l'as pas châtié ? dit le comte.

— Dans le feu, dit Rainouart. Il a brûlé très vite. Puis j'ai mangé comme je n'ai jamais mangé de ma vie. Il y avait abondance de choses succulentes : outre les anguilles, deux oies à la broche, une sauce à l'ail et au poivre, deux brochets, un millier de roussoles qu'on avait apprêtées pour le seigneur abbé. Que Dieu les lui rende ! J'avais bien faim. J'ai pilé tout ensemble dans un mortier.

— Cela ne fait qu'un homme mort, dit Guillaume. Pourquoi en avoir tué un autre, puisque tu n'avais plus faim ?

— C'est qu'il fallait boire, sire. Je dis au portier : « Où sont les moines? Ont-ils fini leur office? » Il me répondit : « Ils sont à table. Mais vous avez mal fait de tuer le cuisinier et de manger les roussoles ! » J'étais prêt à faire mes excuses au seigneur abbé. Je dis tout de suite, en entrant dans le réfectoire : « Que Dieu qui nous donna la lumière accorde le salut à tous les moines ici présents ! » Ils ne répondirent pas un mot. J'avais soif, il y avait là un cuveau plein de vin, car on fêtait saint Vincent. J'y plongeai un grand pot, et je bus. Pendant que j'avais le visage enfoncé dans le pot, le sommelier par traîtrise me brisa un pain sur la tête. Je le pris et le lançai avec colère contre un pilier. Il y laissa sa cervelle.

— Et que firent les autres moines ?

— Ils se sont sauvés, dit Rainouart. C'est pourquoi je n'en ai tué que deux. J'achevais de boire ; ce vin coulait très bien dans le corps. Puis je cherchai le seigneur abbé pour lui faire des excuses au sujet des roussoles. Mais je ne pus découvrir personne dans l'abbaye. Alors je sortis. A la porte, il y avait une foule de pauvres gens qui attendaient : « Sire, me dirent-ils, les moines auront-ils bientôt dîné ? Faites-nous l'aumône ! » J'eus grande pitié d'eux, je courus vite au réfectoire,

j'y remplis de pains et de vivres une grande corbeille et je la leur portai. La faim est une chose si cruelle ! »

Ainsi Guillaume se fait conter les aventures de Rainouart pour tromper la longueur du chemin. A chaque forêt, à chaque fleuve, à chaque montagne, il trouve des hommes à cheval qui se joignent à la grande armée : ceux de Bernard l'attendent à Saint-Rémy, ceux de Beuve à Clermont, ceux de Guibert aux puys de Ricordane, ceux d'Hernaut le Roux à Largentière, ceux d'Aimeri au gué de Pierrelatte.

XII

LA TOUR GLORIÈTE

Qu'il gèle, qu'il pleuve, qu'il vente, l'armée de France chevauche chaque jour la pleine journée ; tant qu'un soir, l'avant-garde arrive au bord des vallons d'Orange ; et Guillaume aperçoit au loin une grande fumée. Tout son sang lui reflue au cœur. Il dit à ses hommes : « Sainte Marie, Orange est en flammes ! Les mécréants entraînent Guibourg ! Armez-vous, seigneurs. Nous arrivons trop tard ! » Tous descendent en hâte de leurs chevaux pour s'armer ; Guillaume est déjà remonté sur le sien, l'écu au cou, l'oriflamme au poing ; il le broche des deux éperons. Ses chevaliers le suivent, rênes abandonnées, en sonnant leurs graîles.

La tour Gloriète est toujours debout au milieu de la fumée. Les Sarrasins l'ont assaillie ce matin même. Ils savaient qu'une armée chrétienne approchait. Toutes les femmes ont combattu sous le

heaume et le haubert aux ouvertures de la tour carrée; les chevaliers gardaient la porte. L'assaut a été rude. Maint Sarrasin gît en bas sur le dos, tête fendue et bouche ouverte. Mais tout l'effort des païens a été vain. Alors ils ont incendié la ville et se sont repliés vers Aliscans.

Guibourg s'est accoudée à un créneau, du côté du vent. Elle est lasse et triste. Elle sait que si les Sarrasins recommencent un si furieux assaut, ils emporteront Gloriète. Elle songe à Guillaume qui viendra trop tard, quand il ne restera plus de la tour pierre sur pierre. Sans doute il aura grande pitié.

Tout à coup elle entend les cors, et regarde à sa gauche; elle voit apparaître sur les collines une armée chevauchant en ligne de bataille : tant de heaumes, tant de hauberts, tant d'écus étincellent, tant de gonfanons flottent en haut des lances, qu'elle invoque de tout son cœur sainte Marie : « Les voilà de retour ! » se dit-elle avec épouvante, car elle croit voir les Sarrasins revenus de l'Archant. « Hélas, Guillaume, vous tardez trop ! Noble comte, mon seigneur, vous m'avez oubliée ! C'est un grand péché de m'abandonner ainsi. Vous ne verrez plus la chétive qui fut votre femme. Pour l'amour que je vous ai porté, ils vont me brûler

vive et jeter ma poussière au vent, ou me noyer dans la mer, avec une meule au cou. Je ne peux plus échapper à la torture ! » Elle tombe à terre et se pâme. Le clerc Étienne la relève. Toutes pleurent, déchirent leurs vêtements, tordent leurs poings.

La comtesse Guibourg essuie ses yeux à son bliaut et regarde dans la plaine ; Guillaume arrive, tenant l'oriflamme. Il s'arrête devant la porte, il lève la tête, il reconnaît Guibourg. Alors il laisse tomber son heaume en arrière et l'appelle à pleine voix : « Franche comtesse, ne craignez pas ; je suis Guillaume dont vous êtes en si grand désir. Tous ces chevaliers qui me suivent, c'est l'armée de France ; ouvrez la porte, recevez votre gent ! »

Guibourg le considère avec attention ; elle reconnaît sa voix, son visage, la bosse qu'un coup d'épée lui fit sur le nez. « Dieu, s'écrie-t-elle, je diffère trop ! » Elle descend rapidement, fait ouvrir la porte, baisser le pont. Le comte saute de cheval et la prend dans ses bras ; elle est vêtue de son haubert, mais sa tête est découverte : « Sire, dit-elle, toute émue, vous voilà ! — Gente comtesse, dit-il, dégagez-moi de mon serment. » Et il la baise vingt fois sur les lèvres, et elle lui, en pleurant

très tendrement. Car ils ne se sont point vus depuis cinq mois, ils ont vécu séparés dans l'angoisse, et chacun garde à l'autre tout l'amour de son cœur.

Autour d'eux, les barons ont mis pied à terre et tiennent leurs chevaux par le frein. Ils regardent avec admiration la comtesse Guibourg. Elle pleure contre le haubert de Guillaume. Il n'y a pas de femme plus courageuse sous le ciel, mais ses épreuves sont finies : l'eau du cœur lui monte aux yeux, et ce n'est pas grande merveille.

« Dieu, dit-elle, que de lances, de heaumes, de chevaux ! Quelle puissante armée ! — Sœur, il n'y a là que vingt mille hommes, c'est l'avant-garde. Mais s'il vous plaît monter avec moi sur la tour, nous apercevrons bientôt ceux qui nous suivent. — Vierge Marie, dit Guibourg, Vivien sera vengé ! »

Le comte ordonne d'établir le camp hors des ruines et de faire avancer trois chariots de vivres jusqu'à Gloriète. Puis ils montent dans la haute tour. A chaque étage, il y a des femmes vêtues de fer, assises sur des bancs ou debout contre les murs ; toutes saluent Guillaume avec allégresse. « Dames, dit joyeusement Guibourg, mon seigneur ramène avec lui l'armée de France. Venez la voir arriver ! »

XIII

L'ARMÉE DE FRANCE

Quand ils parviennent sur le haut de la tour, on entend déjà sonner les cors. Le soir est beau, c'est le plein été, et sur deux lieues d'étendue le soleil joue contre les hauberts et l'or des heaumes. La terre a disparu sous les chevaux. Tous descendent au petit trot vers Orange ; les premiers atteignent déjà le fond du vallon, mais on en voit toujours apparaître d'autres en haut des collines.

Guillaume et Guibourg se sont accoudés au même créneau et regardent. Les premiers qui viennent sont quatre mille chevaliers, rangés en belle ordonnance ; ils tiennent leurs lances droites et portent à leurs bras des boucliers bandés de fer. Ce sont les fervêtus d'Hernaut de Gérone. « Dame, dit le comte, voyez Hernaut avec son riche baronnage. Je le reconnais à ses bannières. Ces gens se battent bien. Desramé n'y tiendra

pas. Demain, nous le jetterons à la mer. — Quels sont, dit Guibourg, ces chevaliers montés sur des chevaux arabes qui s'avancent à leur droite ? Et ces autres qui les suivent, coiffés de heaumes brunis ? — Ce sont les Narbonnais de mon père Aimeri, et les hommes de Beuve de Commarcis, dont les deux fils sont prisonniers des mécréants. Vienne demain, et s'il plaît à Celui qui fut crucifié, ils seront libres ! — Dieu, dit Guibourg, je vous rends grâce ! » Guillaume tourne la tête vers elle, et ils se donnent un baiser par grand amour.

« Voici Bernard de Brabant, dit le comte en riant, qui arrive à la tête de quatre mille hommes. Je reconnais son cheval noir. Il pense sans cesse à son fils, le palatin Bertrand, que les Sarrasins lui ont pris. Et regardez du côté de Constantinople : voyez-vous le roi d'Andrenas qui conduit ici huit mille barons ? Malheur aux Sarrasins d'Espagne ! Je leur ferai payer cher la mort de Vivien. » Guibourg soupire et pleure : « Sire, dit-elle, Dieu vous soit en aide ! » Le comte parle ainsi, car il ne sait pas ; mais tant sont venus, de la lignée de Judas, qu'ils couvrent l'Archant, plages, plaines et collines.

La grande force de Guillaume va s'accroissant. Le vallon d'Orange se remplit d'hommes et de

chevaux. Les vavasseurs et les écuyers plantent les piquets, tendent les cordes, dressent les tentes; les sergents allument les feux.

« Sire, dit Guibourg, il était grand temps que vous arriviez; j'étais très lasse. Maintenant que vous êtes là, je n'ai plus à commander ni à me garder. Je m'en remets à vous. »

Guillaume entend une clameur du côté de l'Occident; il regarde. Sept cents chevaliers viennent vers Gloriète, poussant devant eux deux cents sommiers chargés de vivres et cent captifs. Tous les barons de l'armée les acclament : « Dieu, dit-il, c'est Aïmer le Chétif, mon frère, qui vient d'Espagne à notre aide. Il aura défait en chemin quelque bande païenne et nous arrive chargé de butin. Il n'y a pas d'homme vivant que les Sarrasins redoutent davantage ; il a conquis sur eux Venise et la terre de Saint-Marc ; il guerroie contre eux en Espagne et ne leur laisse jamais un moment de répit. Je vais aller à sa rencontre, car il convient que je l'honore par-dessus tous. »

Il descend de la tour, monte sur Folatise et va saluer Aïmer. Il veut le conduire vers Gloriète, mais Aïmer cherche d'abord un endroit où dresser son camp à l'écart des autres. Aimeri leur père s'approche, avec Hernaut, Bernard, Beuve, Gui-

bert. La joie est grande. « Faites-moi un plaisir, seigneurs, dit Guillaume, prenez avec moi ce premier souper. » Guibourg les voit venir, riant et chevauchant côte à côte. Elle se retire dans sa chambre, afin de se parer. Elle dépose ses vêtements de guerre, revêt une tunique de soie blanche brochée d'or ; puis elle tresse ses cheveux. Le comte revient près d'elle.

« Sire, dit-elle, quel est donc ce bachelier qui porte sur l'épaule une longue pièce de bois ? Un cheval en serait accablé. Je l'ai longtemps regardé. Il est bien fait de toute sa personne. Il a vingt ans à peine, ses moustaches commencent à pousser. Quel homme est-ce ? Où l'avez-vous trouvé ? — Sœur, il s'appelle Rainouart. C'est le roi de France qui me l'a donné. — Sire, dit-elle, il faut le traiter honorablement. Il pourrait bien être de grande naissance. A-t-il reçu le baptême ? — Non, dame, c'est un Sarrasin d'Espagne ; Louis l'a acheté tout enfant à des marchands. Il l'a tenu sept ans dans ses cuisines où les gens l'ont hébété à force de railleries. Je ne sais trop ce qu'il faut en faire. Il se conduit comme un vilain et pense comme un baron. A dater de ce jour, dame, je le remets en votre garde ; ayez-en soin, je vous prie. — Sire, bien volontiers. Vous ne l'emmènerez

donc pas à la bataille ? — Non certes, dit Guillaume. Il est très fier de son tinel et des grands coups qu'il en frappe. Mais il ne s'est jamais battu contre des gens d'armes. Il n'aurait pas le cœur de les attendre, ou se ferait tuer. Demain, quand nous partirons, je lui laisserai la garde du château. Il croit le poste encore périlleux. Mais c'est vous qui en avez eu tout le péril, noble comtesse ; maintenant un enfant y suffirait. » Guibourg lui sourit, et ils s'accolent tendrement. Puis ils descendent dans la grande salle où l'on a dressé le festin. Il est magnifique et se prolonge bien avant dans la nuit.

XIV

LA CHEVALERIE DE RAINOUART

Le soleil est déjà chaud quand Guillaume envoie quarante hommes proclamer à travers l'armée que l'on partira pour l'Archant à l'heure de vêpres. Tous s'éveillent bien reposés et joyeux. Guillaume et les hauts barons entendent la messe dans une salle de la tour Gloriète. L'autel est un grand coffre que dame Guibourg a recouvert d'une étoffe de soie. Le clerc Étienne les exhorte à bien frapper, promet le paradis à ceux qui mourront, et les bénit au nom du Christ.

Quand ils ont mangé, Guillaume sort du palais entouré de ses frères et de ses amis. Leurs écuyers les attendent, chacun tenant par le frein le cheval de son baron; Rainouart est là, avec le destrier du comte. Il a posé son tinel à terre. « Par ma foi, dit Hernaut le Roux, je lèverai bien ce morceau de bois. — J'essaierai aussi, » dit Guibert. Ce sont

les deux plus vigoureux barons de l'armée, après Aïmer et Guillaume ; ils ont beau tirer, pousser, s'efforcer en tout sens, le tinel ne bouge pas. « Je vais vous aider », dit Rainouart. Il le ramasse d'une main, le jette en l'air et le rattrape, et dit fièrement : « Sire Guillaume, partez sans crainte. Je garde Gloriète. Si les Sarrasins viennent l'attaquer, pas un ne s'en retournera vivant. — Ami, dit Bernard, ces gens-là ont la vie plus dure que les écuyers et les moines. » Tous le gabent et Rainouart en a grand dépit. Seul, Aïmer dit au comte : « Frère, ce garçon est fort comme un Satan. Vous avez tort de le laisser ici. Son tinel pourrait être utile. » Le comte secoue la tête, il rit sous son nasal ; il croit la victoire assurée, car il ne sait pas : mais tant de païens sont venus d'Afrique et d'Arabie que l'armée sarrasine couvre trois grandes lieues au bord de la mer.

Dame Guibourg se tient en haut de la tour Gloriète. Elle ne peut compter les compagnies déployées. De toutes parts les chevaux hennissent, et quand les cors sonnent la menée, peu s'en faut que les plus ardents ne s'emportent. Elle trace un signe de croix sur l'armée au nom du Dieu vivant et la regarde s'éloigner dans la poussière. Peu à peu, tous disparaissent en haut des collines. La

comtesse ne quitte pas les créneaux ; elle reste accoudée, les yeux tournés vers l'Archant. Elle songe à la vie d'ici-bas, peineuse, angoisseuse, sans cesse aventurée.

Soudain les cuisiniers du château montent vers elle en grand désordre. « Noble comtesse, disent-ils, un vif démon vient d'entrer dans la cuisine. Il s'appelle Rainouart. Il a assommé notre chef, qui était si prud'homme, avec un épouvantable tinel, et nous en menace tous. Nous n'osons plus nous approcher de nos marmites. Permettez-nous de le tuer. Nous pouvons très aisément le percer de flèches par les soupiraux, sans que nul s'expose. — J'y vais voir, dit Guibourg. — Prenez bien garde, dame, il est forcené. »

Quand Guibourg arrive dans la cuisine, elle voit les tables renversées, le corps du maître-queux étendu au milieu des poëles et des écuelles, et dans le fond Rainouart hérissé comme un chat sauvage, la figure noircie, qui tient des deux mains son tinel. Elle lui dit : « Venez-vous-en avec moi, frère. Je vois qu'on a dû vous faire quelque offense. Je la réparerai en vous donnant un pelisson d'hermine. Venez, vous me conterez l'affaire là-haut, et nous nous entretiendrons de vous. — Volontiers, noble comtesse, dit Rainouart. Ces vilains

sont de la pire race; ils m'ont raillé, ils m'ont charbonné le visage, ils ont osé toucher à mes moustaches. Par saint Denis, c'est trop de hardiesse! Les voilà qui regardent par les soupiraux. Mauvais garçons, pensez-vous que je ne vous châtierai point parce que vous appartenez à Guillaume? — Calmez-vous, frère, dit doucement Guibourg. Et vous tous, gardez-vous désormais de le gaber, ou vous le paierez cher. Sachez qu'il a l'amitié du comte et la mienne. »

Rainouart emporte son tinel et suit la comtesse dans sa chambre. Elle est pavée de marbre, tendue d'étoffes sarrasines; le soleil luit à travers la verrière. Guibourg s'assoit sous la courtine près de lui et l'interroge avec bonté : « Rainouart, avez-vous frère ou sœur? — Oui, répond-il, j'ai par delà la mer des frères qui sont rois et une sœur qui est belle comme une fée. » Il se tait et baisse la tête. Guibourg le regarde un instant, et dit : « Ami, qui êtes-vous? — Dame, je ne vous répondrai que le jour où j'aurai aidé Guillaume contre les Sarrasins. Plaise à Dieu que ce jour vienne! » Guibourg soupire, puis ôte son manteau pourpré et l'en revêt, car le cœur lui dit que c'est son frère.

« Dame, dit Rainouart, vous êtes bonne et franche. Est-il vrai que Guillaume ait voulu se

jouer de moi ? Il m'a laissé la tour Gloriète à garder. Or les gens d'ici me raillent et jurent qu'elle ne court plus aucun risque.

— Ami, soyez sûr que le comte n'a pas voulu vous offenser. Il rôde encore des Sarrasins dans le pays. Mais cinquante païens n'attaqueront pas ce que trente mille n'ont pu prendre.

— En ce cas, dame, je ne resterai pas un instant de plus ici. J'avais donné ma confiance à Guillaume, il s'est défié méchamment de moi. Il me trouve trop petit garçon pour combattre contre des hommes. Je veux partir là-bas pour lui montrer qui je suis, et lui donner honte et regret. »

Guibourg voit qu'il est résolu. Elle essaie pourtant de le retenir :

« Ami, vous ne connaissez pas les Sarrasins. Ils sont vêtus de fer, et votre tinel ne pourra leur nuire ; tandis qu'avec leurs lances, leurs épées, leurs flèches, ils vous perceront à travers votre mince cotte de biset. Puis ils ont avec eux des monstres, des géants.

— Tant mieux, dit Rainouart. Je m'attaquerai aux plus grands. Et quand je les aurai vaincus, on ne me montrera plus du doigt, en disant : Voilà Rainouart l'assoté, Rainouart le bête, mais :

Voilà le courageux Rainouart au tinel, qui frappe fort et n'a pas peur !

— Alors, ami, que Jésus vous aide ! Pourtant il ne faut qu'une blessure pour tuer un homme. Laissez-moi vous armer, je vous en aimerai davantage.

— Comme il vous plaira, dame. »

Guibourg déverrouille un coffre d'où elle tire un haubert brillant qui appartint à son oncle, l'émir Tournefier ; les mailles en furent si bien serrées à la forge que nulle arme ne peut l'entamer ; qui le revêt se rit des blessures ! Puis elle prend un chapeau d'acier, si dur qu'aucune lame n'y peut mordre, et une épée longue d'une toise, large d'une paume, qui tranche le fer comme la faux coupe l'herbe.

« Ami, dit-elle, voilà l'épée la mieux trempée qui soit ; elle vous servira, si vous savez vous en aider. »

Rainouart prend l'épée, la tire du fourreau, mais la trouve si légère qu'il la jette avec dédain sur les dalles.

« Dame, à quoi peut bien servir une arme pareille ? M'en offrirait-on quarante, je n'en donnerais pas un denier. Au moins quand je lève mon tinel, je le sens bien dans mes mains : et

par saint Michel, si je n'écrase du coup, homme et cheval, le premier païen que j'en frapperai sur le heaume, je consens que Guillaume ne me donne jamais plus à manger !

— Ami, dit Guibourg, laissez-moi la suspendre à votre côté gauche, avec ce lacs de soie. Si votre tinel se brisait, vous n'auriez qu'à tirer ainsi la lame.

— Faites donc », dit Rainouart.

Quand il se sent armé, il se redresse, plein d'orgueil ; et certes on dirait un vrai baron ! Il prend son tinel, et ne veut plus tarder : « Dame, dit-il, laissez-moi partir. Il est tard, le soleil n'éclaire déjà plus la verrière. — Ami, je ne vous retiens pas : que Dieu vous protège ! »

Elle le regarde, le voit beau et l'air décidé sous sa grande armure. La pitié la prend, elle se met à pleurer ; elle pense qu'il est son frère, mais elle n'ose le lui demander. « Dame, dit Rainouart, ayez confiance : par la foi que je vous porte, on ne touchera pas à Guillaume tant que mon tinel sera entier et moi vivant ! » Et il la quitte.

XV

LES LACHES

L'armée chemine jusqu'au soir tombé. Hernaut le Roux la garde pendant la nuit. Au petit jour, sonne la menée. Les compagnies chevauchent déjà en rangs serrés quand le soleil se lève.

Ils arrivent sur les dernières collines, d'où l'on découvre Aliscans et toute la contrée. Dieu ! quelle épouvante ! L'armée païenne est si grande que le rivage en est peuplé sur trois lieues ; au delà des tentes, les nefs, qu'on ne peut compter, sont mouillées sur la mer. Le comte Guillaume voit l'effroi des siens et s'en irrite ; il connaît le cœur et la pensée des lâches. Il prend l'oriflamme et dit à ses gens ces paroles fières : « Seigneurs, vous êtes tout près de la mêlée. Une bataille s'apprête comme il ne s'en livra jamais. Songeons à la bien soutenir. Frappons, pour nous venger et

pour exalter le Christ ! Mais s'il en est dont le cœur tremble, qu'ils s'en aillent ! Qu'ils s'en retournent chez leurs femmes ! Dieu et moi leur donnons congé. » Ce discours agrée aux couards. Telle est leur lâcheté qu'ils sortent des rangs sans honte. Guillaume ne daigne les blâmer. Ils sont dix mille hommes. Ils se rassemblent, brochent leurs chevaux et s'en vont vite. Maudite soit l'heure où pareilles gens naquirent !

Ils voudraient être déjà loin ; ils retraversent les landes, dévalent les collines, le frein abandonné. Or à leur rencontre vient Rainouart. Il s'est égaré, il n'a retrouvé qu'à l'aube les traces de l'armée et maintenant il se hâte. Il passe un pont jeté sur une grande eau quand il voit arriver cette chevauchée. Il s'arrête et prépare son tinel. Il pense que ce sont des païens, et ne céderait pas sa place pour un muid d'or. En voyant de plus près leurs armes, il connaît que ce sont des chrétiens qui lâchent pied. Mieux leur vaudrait rencontrer le diable !

« Où allez-vous ? dit Rainouart.

— Sire, disent-ils, nous retournons vers le gentil pays de France. Le comte nous a donné congé. Si nous pouvons rentrer dans nos villes, nous nous ferons baigner et ventouser. Nous y

avons de bons vins, de bons poissons de mer, de bons châteaux pour nous refaire. Avec Guillaume, il n'y a que peines à endurer, et tous ceux qui l'ont déjà suivi ont péri de la male mort. Tous ceux qui sont restés aujourd'hui mourront de même : car les Sarrasins sont si nombreux qu'un clerc ne pourrait les compter. Venez-vous-en avec nous, vous ferez sagement. On vous portera votre grand tinel.

— J'entends parler des chiens, dit Rainouart. Le comte Guillaume m'a donné la surveillance de l'armée, et je lui en dois compte. Pensez-vous m'échapper ? Par saint Denis, vous ne passerez pas ! » Il lève son tinel et l'abat sur eux comme un bûcheron. Cinq tombent du coup. Les autres s'épouvantent et crient à pleine voix en faisant reculer leurs chevaux : « Sire Rainouart, nous irons combattre avec vous en Aliscans ! Nous ne faillirons plus, dût-on nous couper les membres. Vous pouvez nous mener à votre plaisir ! — Voilà parler, dit Rainouart. Mais n'espérez pas me jouer : descendez de vos chevaux, dessanglez-les, prenez vos selles sur l'épaule, et que nul ne se retourne ! — Par ma foi, se disent entre eux les couards, il n'est pas si assoté qu'on le dit. » Ils obéissent, et Rainouart fait rebrousser chemin à cette maudite

engeance. Ils reviennent vers le combat, à pied, la tête basse, menant leurs chevaux par le frein. Le bachelier marche le dernier, et ne leur donne aucun répit qu'ils n'aient rejoint l'armée.

Guillaume a formé six échelons pour la bataille. Les Picards, les Champenois et les Narbonnais font la première ligne, sous les ordres du comte d'Orange et d'Aimeri ; les Bourguignons la seconde, avec Beuve de Commarcis ; Aïmer le Chétif commande la troisième, la moins nombreuse ; mais elle est faite de chevaliers éprouvés qui ont rudement travaillé de l'épée en Espagne et à Saint-Marc-de-Venise : leurs heaumes sont bosselés et leurs hauberts noircis ; derrière eux sont rangés Hernaut et ceux de Gascogne, puis Bernard et ceux de Brabant, enfin Guibert, roi d'Andrenas, et ceux de Provence. Il y a tant de bannières et de lances qu'on dirait une forêt en hiver. Les chevaux hennissent, on va partir.

Tous accueillent par des huées la troupe que Rainouart conduit. Il les fait taire en disant : « Laissez mes gens en repos ; car par la foi que je dois à Guibourg, la femme du monde la plus digne d'être aimée, si vous allumez ma colère, je vous ferai tâter mon tinel ; il n'est si haut d'entre vous à qui je n'enlève l'envie de chanter. J'ai souffert

trop longtemps qu'on m'avilisse. Je suis fils de roi et j'ai le droit de commander. L'heure est venue de me montrer : c'est à la bataille que s'éprouvent les hommes ! — Comme il parle orgueilleusement, ce diable ! » chuchotent les Français. « De qui donc est-il fils ? »

Rainouart vient à Guillaume et dit : « Sire, donnez-moi le commandement de ces gens-ci. Qu'ils le veuillent ou non, j'en ferai des braves. » Le comte répond : « Ami, tu agis et parles à merveille. Je t'avais mal jugé, pardonne-moi. Oui, je te le donne : quand un piéton fait reculer dix mille chevaliers, il a droit d'être leur chef. Qu'ils pensent à racheter leur félonie ! Va te joindre aux troupes de Guibert, et ne crains plus de ne point frapper. Nous allons avoir rude besogne. »

Desramé délibérait devant sa tente avec quinze rois couronnés sur le jour où l'on irait attaquer l'armée d'Orange, quand il aperçoit sur les coteaux des armes étincelantes et de grandes bannières déployées. Il ne sait que penser. Mais un messager arrive à toute bride. « Sire Desramé, crie-t-il, pour Mahomet, armez-vous vite ! Vous étiez trop confiant ! Voilà Guillaume, avec son père, toute sa puissante parenté et je ne sais combien de milliers de Français ! » Desramé devient rouge de colère ;

il fronce les sourcils, roule les yeux, grince des dents : on dirait Satan. Nul ne le voit qui ne s'épouvante.

« A moi, Haucebir, Borel, Agrapax, Flohart, Thiébaut ! Cette fois il faut en finir avec eux. A cheval tous, et en avant ! »

Les cors sonnent à l'étendard, et le bruit en bondit à cinq lieues. Les païens s'arment. Il y en a bientôt tant en selle que la terre disparaît sous eux. Ils se rangent en grand tumulte et désordre : le vent soulève et mêle les enseignes, les chevaux hennissent, les graîles cornent, les païens à cheval et les Bédouins des navires hurlent et glapissent. Desramé les partage en neuf échelons, et reste en soutien avec le dernier.

Il voit tout à coup l'armée chrétienne descendre les collines. Il lève la main, les cors sonnent la menée. L'armée sarrasine s'ébranle.

XVI

LA REVANCHE

Seigneurs, vous allez entendre une chanson fière et colorée, comme jamais n'en a chanté jongleur!

Quand on vient au baisser des lances, la terre se met à trembler et une grande clameur s'élève. Les chevaux des deux armées se heurtent comme deux vagues et se confondent. Vous auriez vu dans l'épaisse mêlée les lances se rompre, les épées tournoyer, les heaumes éclater, les chevaux hennir et se mordre, et d'autres s'enfuir en traînant leurs rênes; car maint Sarrasin est déjà tombé à terre, les entrailles hors du ventre. « Orange! » crie Guillaume à travers les huées. « Narbonne! Gérone! Brabant! Barbastre! » crient son père et ses frères, dispersés dans la grande presse des Arabes. Dès ce premier choc, l'herbe devient vermeille, et mainte âme est séparée de son corps.

Guillaume est loin en avant de tous, son cheval l'a emporté au plus fort des ennemis. Il tient l'oriflamme dans son poing gauche et travaille vaillamment de l'épée. Mais on le presse, on l'étouffe, on l'accable; Folatise tombe sous lui, il se relève, il embrasse son écu avec fureur, il se défend bien. Dieu veille sur le comte ! Il est en grande aventure.

Il crie « Narbonne ! » à pleins poumons, pour appeler son père. Aimeri l'entend, et perce vers lui à coups d'épée en criant : « Narbonne ! » Ses fils se rallient à son cri de guerre et dégagent Guillaume. Il est temps : la poussée des Arabes se resserrait tellement sur le comte qu'il ne voyait plus rien et frappait autour de lui des coups désordonnés.

Dieu ! Dieu ! Si vous étiez là, vous croiriez la bataille perdue : tant les Turcs, les Esclavons, les Persans, les Nubiens pullulent autour des barons ! Leurs bons chevaux, la chair crevée, tombent sous eux. Ils défendent l'oriflamme en frappant des coups merveilleux, ils appellent leurs hommes à la rescousse. Mais aucun ne vient, car chacun des nôtres a dix païens contre lui ; et sitôt qu'un échelon français rentre en ligne, il disparaît au milieu des mécréants comme de l'eau dans du sable.

Sur les dunes, Guibert retient encore les Provençaux et les gens de Rainouart. Il regarde, il hésite à donner, il craint de s'engager trop vite; il pense à demeurer pour protéger la retraite des Français. Rainouart vient à lui et dit : « Sire Guibert, vous rêvez? Voyez-vous pas que la bataille est perdue si vous ne faites sonner la menée? Il est encore temps d'en gagner une autre. Nos hommes combattent au pied des dunes sans pouvoir avancer. Allons les aider. Je le jure sur mon tinel, je repousserai tous ces maudits droit devant moi jusque dans la mer. Laissez-moi aller, je ne puis plus attendre. Je veux faire de grandes choses que chanteront les jongleurs ! » Guibert le regarde et consent.

Rainouart revient à ses hommes et leur dit : « Barons, écoutez-moi : vous allez charger, et moi qui vais à pied, je vous suivrai; le premier qui tourne, je l'assomme. Montjoie ! — Sire, disent-ils, nous avons grand deuil de notre couardise, et nous saurons bien frapper ! » Ils brochent leurs chevaux, lâchent les rênes, descendent à plein élan dans la bataille. Rainouart court derrière eux en criant : « Sainte Marie, chrétiens, tenez bon, ne faiblissez pas ! C'est moi, Rainouart ! J'arrive, avec mon bon tinel ! »

Au premier coup qu'il en frappe, il écrase dix Turcs ; au second, il en décervèle dix autres. Aucun heaume, aucun bouclier ne sert contre ce fût gros et carré que le bachelier manie sans effort. Il avance dans la bataille, jambes écartées, comme un faucheur, et renverse tout ceux qu'il atteint avec son tronc d'arbre. Les chevaux se dressent et tournent devant ses moulinets, les païens s'épouvantent et fuient comme des alouettes devant le faucon. Il parvient ainsi jusqu'aux enfants d'Aimeri qui combattent à pied, groupés autour de l'oriflamme.

Un païen à cheval la tient déjà d'une main par la hampe et cherche à l'arracher à Guillaume ; de l'autre, il lève sur le comte une masse d'acier. C'est le roi Valegrape ; il habite au delà de l'Ile Perdue, au bord des déserts où l'homme ne vit plus, mais seulement les Sagittaires. Le comte se couvre de son écu. Mais de quoi lui servirait-il ? Rainouart voit Valegrape : « A toi, crie-t-il, traître puant ! » Il écrase du coup l'homme et le cheval.

« Jésus te sauve ! dit Guillaume. Quel coup de roi ! Je n'ai pas le loisir de t'accoler. Les vifs diables ont conduit ici tous les païens de la terre ! Si Dieu n'y veille, nous ne pourrons longtemps tenir.

— Je vais vous remonter sur de bons destriers,

seigneurs, dit Rainouart. Vous aurez chacun le vôtre. »

Il s'approche, le tinel levé, des païens qui reculent. Il en frappe un sur le heaume ; l'échine du cheval même en est rompue. Rainouart redouble. Chaque fois, la bête s'écroule sous l'homme. « Hé, dit Bernard, si vous frappez de la sorte, nous n'aurons pas de cheval de notre vivant ! — Sire, un peu de patience ; le fût est long, le bout est lourd, je ne puis le retenir. — Frappez donc du bout, comme avec une lance. — Oui-dà, dit Rainouart, c'est une leçon ? Me voici à l'école à cette heure ! » Il continue d'écraser hommes et chevaux. « Boutez ! Boutez ! lui crient Hernaut et Beuve. — Ce n'est pas ma façon, répond Rainouart, mais je vais essayer. »

Il prend donc son tinel sous son bras. Le païen qu'il en boute va tomber au loin, jambes levées, au milieu des siens. Rainouart arrête le cheval et l'offre courtoisement à Bernard : « Celui-ci vous plaît-il ? — Oui bien, mieux qu'un empire. »

Rainouart boute cinq fois encore pour remonter les cinq comtes. Puis il suit Guillaume en frappant de nouveau à la façon des bûcherons dans un taillis. « Cette manière aussi, dit-il, a du bon. Ce n'est pas en boutant que je les abattrais par dizaines.

Et si mon tinel n'en assommait qu'un à la fois, je ne le priserais guère. — Entendez-vous ce qu'il dit? demande Beuve à Aïmer. — Par ma foi, répond Aïmer, on ne dirait jamais que ce garçon-là a torché les pots dans une cuisine. Il a un cœur de lion. Dieu nous le garde ! »

Cependant des païens sont allés trouver Desramé, qui tient en réserve vingt mille hommes. Il a autour de lui Borel, Haucebir, Thiébaut, Flohart la sorcière, le nain Agrapax. « Desramé, sire, nous sommes perdus ! Guillaume a avec lui un vassal qui n'a pas vingt-cinq ans, mais qui est l'homme le plus terrible de la chrétienté. Il combat avec une grande poutre bandée de fer que ne traîneraient pas deux chevaux. Il tue dix des nôtres à chaque coup. Par Mahomet, le cœur nous manque rien qu'à le voir ! — Taisez-vous, couards ! dit Desramé, et retournez ! Malheur à qui reculera ! » Puis il tire son épée recourbée, et dit : « Seigneurs, nous allons donner, car en vérité nos gens semblent n'y plus suffire. Il est honteux que notre victoire tarde encore. Cherchons Guillaume et son vassal. Il est temps qu'ils meurent. »

Guillaume avance toujours, portant haut l'oriflamme ; il rompt la presse avec son épée. Rainouart

le suit, veillant sur lui, ainsi qu'il a promis à Guibourg. « Voyez-vous quelque chose, sire ? crie-t-il. — Oui, ami, je commence à découvrir les tentes, la mer. Dieu est avec nous, nous vaincrons. Mais garde-toi de ceux qui viennent ! »

C'est Borel et ses quatorze fils ; chacun d'eux s'est glissé, tête et corps, dans une peau de lutin qui le rend invulnérable. Ils enveloppent Guillaume et Rainouart, se lèvent sur leurs étriers, et font tourner dans leurs deux mains leurs grands fléaux d'acier : « Mahomet ! » crient-ils. C'est là qu'il eût fallu voir Rainouart et les merveilleux coups qu'il assène ! Il les renverse hurlants des arçons et les aplatit contre le sol : bien l'on dirait, à les voir gisant dans leurs peaux magiques, grenouilles sur qui l'on a marché. Quand tous sont morts, il ramasse un des fléaux et le soupèse : « Petit bâton, dit-il ; c'est bon pour ôter les mouches. »

Il le jette vite, car le roi Agrapax a sauté sur le destrier du comte et le mord. Sachez qu'il est trapu, haut de deux pieds, avec une face velue, des yeux brillants et des ongles aigus comme en ont les griffons. « N'ayez crainte, sire, crie Rainouart, je vous délivre de cette engeance, mais tenez un peu votre cheval ! » Le roi Agrapax l'entend. Il lui saute au corps comme un chat sau-

vage, et s'agriffe à lui à travers les mailles de son haubert ; Rainouart lâche son tinel, le saisit à la gorge et l'arrache de lui. Le Sarrasin lui laboure le visage avec ses mains et ses pieds, tant que le sang lui coule dans les yeux. « Maudit sois-tu, chat puant ! » dit Rainouart. Il serre, et le roi Agrapax meurt en faisant une très laide grimace.

« Rainouart, crie Guillaume, ramasse vite ton tinel ! Quelle est cette étrange bête armée qui vient sur nous ? Sainte Vierge honorée, si celle-là vit longtemps, nous sommes perdus ! » Pourquoi le tairais-je ? Rainouart a peur. Mais il passe devant le comte pour le protéger. A travers les rangs des Sarrasins, la sorcière Flohart approche ; elle a quinze pieds de haut et tient une faux ; une fumée sort de sa bouche et infecte toute l'armée. « Sainte Marie, dit Rainouart, je vous recommande mon corps et mon âme, car je crains bien que celle-ci ne me tue. » Flohart lève sa faux, Rainouart pare avec son tinel. La lame tranche la bande de fer, pénètre d'un grand demi-pied dans le bois, et se brise. Alors la vieille entre en fureur, saute sur Rainouart, et l'étreint si vigoureusement qu'elle fait craquer ses reins. Elle pue autant qu'une charogne pourrie. Rainouart la repousse des mains et des genoux. Flohart lui arrache à pleines dents

la ventaille de son heaume et l'englote comme du fromage. « Saint Lieven, crie Rainouart, qui délivrez les prisonniers, saint Julien, je vous dévouerai mon tinel si je sors de là ! » Heureusement Guillaume ne s'oublie point : il enfonce son épée entre les deux épaules de la sorcière. Elle brait comme un loup et tombe. « Sire Guillaume, dit Rainouart, merci. Et toi, meurs sans geindre, vieille punaise ! »

Seigneurs, la mêlée est acharnée autour d'eux. A travers les huées et le son des cors, ils entendent de toutes parts les barons chrétiens pousser leurs cris de guerre : « Picardie ! Champagne ! Bourgogne ! » — « Montjoie ! crie Guillaume en agitant bien haut l'oriflamme. Encore un effort, et nous les jetons à la mer ! Ami Rainouart, entends-tu nos hommes ? Ils nous suivent. Je vois derrière nous les bannières des Lorrains et des Narbonnais. Nous voici aux tentes sarrasines. Où se cache donc Desramé ? »

Desramé de son côté cherche Guillaume dans la mêlée. Thiébaut l'accompagne. Ils massacrent les nôtres à plaisir ; rien ne sert contre leurs lames tranchantes. Ils aperçoivent enfin le comte. « Ah, Guillaume ! s'écrie Desramé. Pourquoi me fuis-tu ? Ton cœur tremble, glouton ! Ici est mort Vivien, que tu aimais tant. Tu vas mourir ici à ton tour,

et j'abattrai ton orgueil avec mon épée ! » Le comte l'entend, éperonne son destrier, et lui répond à pleine voix : « Oui, tu m'as fait souffrir. Mais si Jésus m'aide, tu vas le payer cher ! » Ils se jettent l'un sur l'autre, ils se frappent furieusement de leurs épées flamboyantes, et leurs bons écus, et leurs bons heaumes lancent des étincelles à chaque coup. Thiébaut se tient derrière Desramé, prêt à le secourir s'il tombe. Cela n'agrée point à Rainouart.

Il lui dit : « S'il vous plaît, sire, vous allez vous battre avec moi. — Ote-toi, fou, répond Thiébaut en regardant orgueilleusement ses étriers. Penses-tu que je vais me commettre avec un ribaud à pied, armé d'un bâton ? — Et qu'importe mon arme ? dit Rainouart. Le cœur n'est pas dans l'hermine : il est au ventre, où Dieu l'a mis. Je te défie, garde-toi. » Il frappe ; le tinel se fend et perd une de ses viroles. Il redouble, le fût éclate, les deux yeux du Sarrasin volent hors de son chef. « Qu'y ai-je gagné ? dit Rainouart. Me voilà sans arme. »

Les mécréants poussent des cris de joie et se jettent sur lui comme des chiens affamés. Il ne se souvient plus de l'épée que Guibourg lui a ceinte. Il se défend avec ses poings. Mais on lui porte des coups par devant, par derrière : n'était Dieu qui

le protège, et sa bonne armure, il périrait. Il tourne sur lui-même, se prend les jambes dans le fourreau de l'épée, trébuche; il la tire, et la lame jette un éclair. Il frappe : « Jésus, dit-il, comme cela entre doucement ! C'est merveille qu'une si petite arme ait un si grand pouvoir ! Bénie soit la dame qui me la ceignit ! Si j'avais su que les couteaux fussent tels, j'en aurais dégarni la cuisine. Sire Guillaume, je viens à votre aide ! » Autour de lui les têtes volent dans les heaumes. Les païens hurlent d'effroi : « Nous sommes fous de nous faire tuer par ce diable ! Tout est perdu ! Enlevons Desramé à Guillaume et sauvons-nous ! » L'émir est déjà renversé de cheval ; ils l'entourent, le protègent et quatre d'entre eux l'emportent tout sanglant, la peau du crâne rabattue sur une oreille ; ils le déposent dans une barque, et poussent au large avec les rames.

Alors, tout le long de la plage, les Sarrasins rompent le combat, se débandent, se jettent dans l'eau vers leurs nefs. Les barons chrétiens y entrent à leur suite. Et les Bédouins des navires, voyant cela, n'attendent pas les leurs et déploient rapidement les voiles. Il y a là aussi un grand carnage; ceux qui ne périssent point par l'épée s'avancent si loin dans la mer qu'ils y perdent pied et se noient.

Cependant Rainouart a saisi au frein le cheval de l'émir ; c'est une bête noire comme une mûre, couverte d'un filet de soie blanche. « Pardieu, dit-il, il ne m'eût pas porté avec mon tinel, mais il me portera bien sans lui. » Il monte sur le destrier royal. Nul ne s'étonne, car il s'y tient de fière manière et y fait figure de roi. Il agite joyeusement son épée toute envermeillée et crie aux Sarrasins : « Sires couards, vous oubliez vos tentes et vos trésors. Revenez donc les prendre ! — Ami, dit le comte en riant, ils n'en auront garde tant que tu seras là ! » Lors, il accole le bachelier, et tous les acclament.

Au loin, les nefs sarrasines s'enfuient à pleines voiles derrière celle de Desramé, que le diable conduit.

XVII

LA TOMBE DE VIVIEN

La bannière de l'émir, où est figuré un dragon doré, flotte encore au sommet du donjon ; mille Arabes s'y sont enfermés. Quand ils voient les nefs s'enfuir, ils amènent l'enseigne sarrasine et se rendent à merci. Beuve et Bernard se précipitent dans le château, car le cœur leur dit que là sont leurs fils. Dans une prison obscure, ils trouvent les sept cousins. Les Sarrasins — que Dieu les confonde ! — leur ont rivé des chaînes aux chevilles et aux poignets, un anneau au cou. Tout le jour, ils ont entendu à travers les murs le bruit de la bataille, et ont vécu dans l'angoisse. Dès qu'ils sont libres, ils sautent sur leurs pieds et demandent des épées. Mais on leur assure que les Sarrasins sont défaits ; alors ils remercient Dieu, et accolent tendrement leurs pères et leurs amis. Tous versent de douces larmes.

L'après-midi est avancée, le soleil se couche dans la mer. Dieu, comme la bataille a été furieuse !

Jusqu'aux dunes, on ne voit que corps de chevaux et d'hommes, armes brisées, taches vermeilles sur le sablon. Chacun est las. Le camp sarrasin est plein d'un butin merveilleux, comme n'en conquit jamais armée chrétienne. Mais les Français ne daignent pas le regarder : ils font dresser leurs tentes et se désarment. On apprête le repas au bord de la mer. Il y a du vin, du claré, des victuailles à discrétion, car les Sarrasins étaient abondamment pourvus. Quand ils ont mangé, ils se couchent, tant ils sont fatigués, peinés, douloureux de la bataille ; le comte Beuve les garde. Beaucoup ne peuvent dormir, à cause des grands coups donnés et reçus, et se réunissent par groupes pour deviser ; le ciel est plein d'étoiles. Car c'est le milieu de l'été, où les nuits sont belles et chaudes.

Au matin, le comte décide que vingt mille hommes resteront en Aliscans pour garder le butin et les chevaliers blessés ou morts. Puis il ordonne à tous de s'armer et de monter en selle ; et il les conduit vers le vallon où Vivien est tombé. Rainouart chevauche fièrement près de lui. Le jour est ensoleillé. Le comte reconnaît les bois, la fontaine ; il retrouve le gros tas de pierres dont il a chargé les deux écus ; rien n'est changé ; à l'entour Notre-Seigneur a fait pousser

des aubépines qui sont blanches toute l'année.

Guillaume fait sonner son maître cor pour commander le silence ; il ordonne aux barons de se ranger autour du tas de pierres, que l'on voit à travers les fleurs. Puis il dit, et tous l'écoutent : « Neveu Vivien, tu es vengé ! Les Sarrasins sont en fuite, et j'ai reconquis sur eux ton corps que j'avais dû leur laisser. Je le ferai porter en grand honneur au cimetière de Saint-Trophime, dont le nom s'étend à toute cette contrée. On t'y ensevelira avec ton épée, car nul n'est digne de la posséder après toi. Tes compagnons, et ceux qui sont morts hier pour te venger, reposeront aussi dans cette terre que le Christ a bénie ; les démons des tombeaux ne les tourmenteront point. Tu es maintenant une âme glorieuse dans le Saint Paradis ! Mais nous, tant que nous resterons sur la terre, il nous faudra regretter ta jeunesse et ta vaillance. Ami Vivien, je te salue au nom de l'affection que nous t'avons gardée, la comtesse Guibourg et moi ; au nom de tous ces hommes qui pleurent ; au nom des vivants et des morts. » Il incline l'oriflamme, et l'eau du cœur lui coule des yeux sur le visage. Puis il désigne cent hommes qui resteront là jour et nuit, et veilleront sur le corps. L'armée sort du val et s'achemine vers Orange.

XVIII

LA COLÈRE DE RAINOUART

Guillaume envoie un messager à Guibourg, pour annoncer qu'il revient vainqueur avec tous ceux qu'elle aime. Ce jour-là et partie du lendemain, il chevauche en tête de l'armée avec son père et ses frères ; ils ont pris avec eux Rainouart et le fêtent par belle amitié.

« Ami, dit Guillaume, nous direz-vous enfin qui vous êtes ?

— Sire, volontiers. Je suis Rainouart, né à Cordoue en Espagne. Mon père est Desramé, le puissant émir. La comtesse Guibourg, que je révère, est ma sœur bien-aimée. »

Il fait beau voir la surprise des barons : « Sire Rainouart, vous dites merveilles ! » Tous le questionnent à la fois ; il ne sait auquel entendre ; il répond du mieux qu'il peut. Mais le bachelier n'a pas accoutumé de parler devant tant de monde ;

les barons le voient bien et rient entre eux : « Rainouart n'est pas orateur », se disent-ils. Les Français, l'écu rejeté dans le dos, les suivent en grande allégresse.

A l'heure de vêpres, ils arrivent en vue d'Orange ; ils sonnent leurs cors à plein poumons, et Guibourg se dit joyeusement : « Voici mon seigneur ! » Elle descend au pont-levis. Guillaume saute de cheval devant elle. Elle vient à lui, pose ses mains sur ses deux épaules, et lui dit en pleurant de joie : « Sire Guillaume, vous vivez, vous êtes vainqueur, Vivien est vengé ! — Desramé ne reviendra pas de longtemps, dit le comte. Nous lui avons tué tous ses hommes. Rainouart frappa des coups merveilleux avec son tinel. Et savez-vous ? Vous êtes sa sœur, c'est un fils de Desramé ! — Le cœur me l'a déjà dit, répond Guibourg en baisant le bachelier. Mais pourquoi m'avez-vous caché que vous étiez mon frère ? — Parce que je voulais me racheter d'abord, » répond-il fièrement.

Le tumulte est grand autour de Gloriète. « Ami Rainouart, dit Guillaume, ayez donc soin que nos gens campent en ordre. — Volontiers, sire, » répond Rainouart. Et il y va.

« Seigneurs, dit Guillaume à ses barons et à ses frères, dame Guibourg nous a fait préparer un

grand festin. Je vous retiens tous à dîner. Remettez vos chevaux à vos écuyers. » Les barons montent dans la tour, lavent leurs mains, entrent dans la salle voûtée. Les murs sont tendus d'étoffes brillantes ; des candélabres d'or éclairent les tables. Ils rient de plaisir, car ils ont grand faim. « Où donc est Rainouart? dit Aïmer en s'asseyant. Frère Guillaume, vous ne l'avez point invité. Il siérait pourtant de lui offrir une place. — C'est vrai, dit Guillaume. Mais n'ayez point ce souci. Rainouart hume de loin l'odeur des viandes et des sauces : dès qu'il sentira celles-ci, vous le verrez accourir. Il n'est pas à craindre qu'il manque au repas. — Vous pourriez vous tromper, » dit Aïmer.

Rainouart parcourt tout le camp, selon l'ordre du comte ; il fixe à chaque compagnie l'endroit où elle devra camper. Quand le soleil se couche, il revient fièrement vers Gloriète. Il voit en entrant des cuisiniers qui montent des bars et des saumons sur de grands plats. « A-t-on déjà corné l'eau ? demande-t-il. — Il y a beau temps, sire, répond le plus hardi, et le dîner est commencé. Entendez-vous là-haut le bruit de la fête ? » Rainouart le regarde, le culbute jambes en l'air au milieu de ses poissons, et sort de la tour, plein de dépit.

« Ainsi, dit-il, le comte Guillaume ne daigne pas me mander à sa table ; il commence à festoyer sans moi ! Sa reconnaissance ne dure guère, puisqu'il m'oublie ; ou bien il pense que je viendrai sans qu'il m'invite, et c'est qu'alors il me tient pour vil ! »

Rainouart s'assied au bord du fossé, et regarde avec colère la tour Gloriète ; il n'a plus que deuil et courroux dans le cœur ; il ne sait que faire. Il se relève et part vers Aliscans.

Ceux qui le voient passer s'étonnent ; ils lui disent : « Sire Rainouart, où allez-vous ? Vous semblez irrité. — Seigneurs, répond-il, il y a de quoi devenir fou : le comte Guillaume me traite comme un ribaud. Pourtant je suis né de plus haut parage que lui : mon père est le puissant émir Desramé, qui commande à quarante peuples. Et c'est moi seul qui ai gagné la bataille ; si je n'avais été là, il aurait fui. Savez-vous comment il me paie ? Il me renie de laide façon ! En vérité, je ne veux plus croire au Roi de Majesté, mais à Mahomet ; et je ne parle pas ainsi par colère. Je retourne au pays où je suis né. J'y manderai cent mille Sarrasins. Je les conduirai ici. Mon tinel est brisé, mais je m'en ferai un autre qui le vaudra. Et je prendrai Orange, je raserai Gloriète, je jetterai

Guillaume en prison et trancherai la tête à ses frères, les orgueilleux ! Je ferai mes volontés en France, je prendrai les terres de Louis, je pillerai ses châteaux, je le chasserai. Je n'épargnerai personne, hors sa fille, la blonde Aëlis, parce qu'elle m'a été gracieuse : je l'épouserai, et lui donnerai l'Espagne en douaire. Ainsi je me vengerai. Quand vous verrez le comte, seigneurs, dites-lui que je ne suis plus son vassal, et que je le défie ! »

Quand il est parti, ils courent jusqu'à Gloriète, saluent Guillaume, et lui rapportent tout sans lui rien céler : Rainouart les a menacés, presque frappés. « Vous aussi, noble comte, il vous menace. Il part dans son pays lever cent mille païens contre vous. — Je vous avais prévenu, frère, dit Aïmer. Vous le traitez trop comme un glouton qu'il n'est plus. Il s'est révélé fils de roi, et en a le cœur. » Guillaume hoche la tête : « Aïmer a raison, j'ai fait une sottise. » Il mande vingt de ses meilleurs barons : « Seigneurs, allez dire à Rainouart que je n'ai point voulu l'offenser ; je suis prêt à lui faire des excuses. Ramenez-le-nous doucement, avec de bonnes paroles. Allez ! »

Les barons montent à cheval. Ils rejoignent rapidement Rainouart. Le bachelier a remis son

épée au fourreau et chemine vite ; il a résolu de ne s'arrêter qu'en Espagne. « Puisqu'il n'y a plus de navires en Aliscans, se dit-il, j'irai à pied. » Les barons s'arrêtent à distance et lui crient : « Sire Rainouart, nous venons vous annoncer, de par le comte au farouche visage, qu'il vous sera fait droit de tous vos griefs dans son palais. » Rainouart répond : « Par Mahomet, son repentir est trop tardif ! Quand je lui reviendrai, ce sera pour lui rogner la tête. Allons, retournez ! » Il tire son épée, et ils s'enfuient à toute vitesse, croyant Rainouart sur leurs talons. Mais il a d'autres affaires en tête.

Ils rentrent dans la grande salle, épouvantés, et racontent tout à Guillaume. Le comte devient soucieux ; il se lève de table, il demande son cheval. Son père et ses frères veulent l'accompagner. « J'irai aussi, dit la comtesse Guibourg, car il m'écoutera. Qu'on selle un cheval pour moi ! » Ils partent à la nuit tombée. Ils rejoignent Rainouart déjà très loin dans la campagne. Guillaume le hèle : « Rainouart, frère, écoutez-moi. Si j'ai rien fait qui vous ait fâché, je le réparerai à votre guise et selon vos ordres. » Rainouart répond : « Assez de discours ! Par Mahomet, tu ne me gaberas plus. » Il agite son épée, et le comte n'ose

s'approcher, car il voit bien que Rainouart est enflammé de colère.

Alors dame Guibourg descend de cheval ; elle s'avance, s'incline devant le bachelier et lui dit : « Rainouart, mon frère, je te demande de pardonner au comte, en souvenir du jour où je t'ai donné ce heaume, ce haubert et cette épée. » Rainouart répond : « Douce sœur, je vous aime ; vous m'avez été bonne et secourable. Bien avisé a été Guillaume en vous emmenant avec lui. Je ne peux rien vous refuser. Je lui pardonne ses méfaits par égard pour vous. De ma vie, je n'en reparlerai. » Elle l'accole et le remercie. Le comte Guillaume assure à Rainouart qu'il l'estime. On lui donne un cheval, et tous retournent joyeusement à Orange reprendre le repas.

On fait asseoir Rainouart entre Guillaume et Guibourg. On le sert le premier par courtoisie. Guibourg lui dit : « Mangez, beau doux frère. Je suis heureuse de vous avoir là. Il y a longtemps que je n'ai vu personne de mon lignage. » Rainouart n'a jamais dîné en si parfaite compagnie : il regrette un peu la cuisine, où l'on mange à l'aise, près du feu, les gras morceaux, en humant le fumet des sauces ; mais il n'en conviendrait pas pour tout l'or d'Arabie, car il veut s'amender.

Quand tous ont fini, Guillaume se lève et dit en riant à Hernaut et à Bernard : « Frères, écoutez ce que je médite. Vous partirez demain, dès l'aube, pour France la vaillante. Vous prierez le roi Louis de m'envoyer sa fille, ma nièce Aëlis au corps gentil et avenant. Je veux la donner au fils d'un roi, à l'homme le plus preux de la chrétienté : à Rainouart. Elle sera reine d'une grande terre, l'Espagne, qu'il saura bien lui conquérir avec l'aide d'Aïmer. Quand Louis apprendra tout cela, j'en suis sûr, il se réjouira. — Ainsi fais-je pour ma part, sire, s'écrie Rainouart avec feu. Il n'y a pas pucelle plus fine et plus sage qu'Aëlis dans le gentil pays de France. Faites-moi son mari, sire Guillaume, et je serai toujours votre ami.

— Il faut d'abord être baptisé, puis adoubé, dit Guillaume : croyez-vous de tout votre cœur en Dieu qui naquit de la Vierge, ressuscita Lazare, se laissa crucifier entre deux larrons pour racheter nos âmes, et monta au ciel le troisième jour ? Si vous le croyez, nous vous ferons chétien et chevalier demain, en présence de toute l'armée. — Je crois tout cela, dit Rainouart. Sire Guillaume, vous vous entendez aux sermons ! Vous devriez avoir la tête rase et tonsurée, porter une grande robe traînant jusqu'à terre, le froc et le chaperon ;

vous prêcheriez dans les moutiers, où vous auriez en abondance œufs et poissons, tartes, flans, pois au lard, et quand c'est la saison, de gras fromages. — Et vous, ami Rainouart, répond Guillaume, vous feriez un parfait jongleur ! » La nuit se passe ainsi, au milieu des gabs et des rires.

XIX

LES DÉPARTS

Seigneurs, le roi et la reine ont remis leur fille aux frères du comte. Ils ramènent Aëlis sur un palefroi couvert d'un drap d'or. Quand elle arrive, le comte Guillaume l'aide à descendre de sa selle, la comtesse Guibourg l'accole tendrement, et Rainouart, qui est en grand désir d'elle, l'accueille avec courtoisie. Elle lui fait un sourire gracieux et lui dit : « J'obéirai très volontiers à mon oncle, beau doux ami. » Le lendemain, l'évêque de Nîmes les bénit dans une église que Guillaume a fait relever. Magnifiques sont les noces dans le palais princier, et la joie est grande. Les jongleurs sont venus de tout le royaume ; ils chantent et viellent merveilleusement. Le comte les rassasie, leur donne en or et en argent ce qu'ils demandent ; car il aime ceux qui savent les vieilles histoires et les belles chansons.

Jamais on n'a vu, jamais on ne verra prince plus vigoureux et plus beau que Rainouart. Il est vêtu d'un bliaut richement brodé et tous l'admirent. Au milieu de la fête, Guillaume lui dit : « Ami, je vous donne, outre l'Espagne que vous allez conquérir, Tortelose et Porpaillart-sur-Mer pour en faire dès maintenant vos cités. — Sire Guillaume, répond Rainouart, je vous remercie. C'est un noble fief que vous me donnez là. Je saurai le maintenir avec mon épée et l'accroître. Car je veux me peiner et travailler pour le service de Dieu. Je jure de n'accorder jamais aux Sarrasins paix ni trêve, et de détruire selon mon pouvoir tout ce qui adore Mahomet ! Pourtant, dès votre premier appel, je romps la guerre et j'accours à votre aide. — Entendez-vous ce qu'il dit ? » se demandent les Français. Nul n'a plus envie de le railler. « Beau doux frère, dit la comtesse Guibourg en riant, voilà fièrement parler : qui vous a donc appris à si bien dire ? — C'est l'amour d'Aëlis », répond Rainouart. Et jamais plus le bachelier ne fut assoté, ni dans ses gestes, ni dans ses propos.

Le lendemain, Aimeri rassemble ses enfants et le riche baronnage de France : « Seigneurs, dit-il, écoutez-moi : par la grâce de Dieu, nous avons

vaincu les Sarrasins. Desramé s'est enfui. Presque tous ses hommes sont morts. Guillaume n'a plus à redouter roi ni émir ; il est en sûreté. Allons, retournons dans nos domaines. — Vous dites vrai, » répondent les Français. Ils vont demander leur congé au comte. Il le leur donne, il les accole et les remercie ; dame Guibourg les baise à son tour ; ils sont tristes et pleurent. En bas, dans l'armée, les cors sonnent ; on plie les tentes, on selle les chevaux, on trousse les harnais. Les Français sont prêts. Dieu, quelle douleur quand il faut se séparer ! Car ils ne savent s'ils se reverront dans cette vie mortelle.

Le comte Guillaume monte sur la tour Gloriète et les regarde partir. Beaucoup vont vers Paris, ce sont les gens du Roi de France et ceux de Bernard qui retournent en Brabant. Aimeri se dirige vers Narbonne, Guibert vers Andrenas, Beuve vers Barbastre. Hernaut et Aïmer s'éloignent ensemble, car tous deux vont vers l'Espagne. Le comte Guillaume a le cœur triste et dolent. Avec lui sont demeurés Bertrand et Gui, Gautier de Termes et Guichard, Gaudin le Brun, qui n'est pas encore guéri de la grande plaie qu'il a sous la poitrine, et Rainouart : mais Rainouart partira demain. Il ne lui restera pas dans Orange cent

hommes de prix. Il se sent seul ; il pense à Vivien ; l'eau du cœur lui coule à travers le visage.

Guibourg le voit et le réconforte : « Noble comte, sire, ne te laisse pas aller à pleurer. Nous mourrons tous, pas un n'y échappera. Mais si nous servons courageusement Dieu pendant notre vie humaine, nous mourrons bien. Qui a femme courageuse doit donc être en joie, et s'il est bon, l'aimer du meilleur de son cœur, et croire ses sages conseils. Et je vais tout de suite t'en donner un sage : refais Orange ! Relève les murs, les églises, les maisons ! Les habitants n'y manqueront point, qui viendront des villes voisines se mettre sous ta protection. Mande des maçons et des charpentiers. Cela coûtera cher, mais n'as-tu pas les trésors conquis en Aliscans ? Nous ne devons pas nous oublier. Nous avons choisi de vivre au milieu des infidèles et de défendre contre eux la loi du vrai Dieu ; nous sommes voués aux fatigues et aux dangers tant que nous serons sur la terre. — Dieu ! dit Guillaume en l'accolant, quelle sage comtesse ! Elle n'aura jamais sa pareille ! »

Il ne tarde plus. Il mande rapidement de tous côtés les bons ouvriers. Il relève Orange, la ferme de fossés profonds et de solides remparts.

Il est temps : car Desramé rassemble déjà outre

la mer, une grande armée où se parlent vingt langues. Il débarquera dans l'Archant avant l'époque où l'on fane l'herbe. Il a juré par sa barbe de n'avoir plus de répit qu'il n'ait vaincu Guillaume, arraché l'âme de son corps, et fait traîner Guibourg par des chevaux. Mais, avec l'aide de Dieu, sa barbe en sera parjurée !

LE MONIAGE GUILLAUME

I

LA MORT DE DAME GUIBOURG

Écoutez, seigneurs, une chanson très belle. C'est de Guillaume, le comte au court nez, et de Guibourg, la dame au clair visage : comment ils s'en allèrent vers Dieu.

Ils ont vécu ensemble plus de cinquante ans. Il fut un bon protecteur pour elle, et elle le réconfortait souvent. Ils ont jadis supporté beaucoup de fatigues et de peines. Maintenant le comte Guillaume est en paix avec Desramé le roi ; il règne sans combattre sur le bois, la ville et le pré jusqu'à la mer.

A Nîmes la cité, dame Guibourg est prise d'un grand mal. Elle s'alite, et le mire déclare qu'elle n'en peut guérir. Elle mande le comte Guillaume. Il vient, très affligé, et la trouve couchée au milieu des dames qui se lamentent : « Sire, dit Guibourg, un grand mal m'a prise. Je n'en puis guérir. Voici donc qu'il va falloir nous séparer. Maintes

fois, nous avons ri et pleuré ensemble. Si je vous ai jamais causé quelque dommage en fait ou en parole, je vous prie, au nom de la charité divine, de me le pardonner. — Je vous pardonne tout, dit Guillaume : ainsi fasse Dieu ! C'est fini de ma joie puisque vous me quittez : il n'y aura plus dans mon cœur que deuil et regret. — Sire Guillaume, dit Guibourg, que mes joyaux et mes trésors soient distribués aux nonnains, aux abbés, aux prêtres qui sont les serviteurs de Dieu. Et faites que je reçoive l'absolution. » Le clergé entre dans la salle ; il l'absout, il lui présente en communion un petit morceau de pain bénit. Guibourg dit ensuite à Guillaume : « Donnez-moi un baiser, car plus jamais vous ne m'en donnerez. » Il se penche et la baise. Il pleure et elle pleure ; puis elle soupire, recommande Guillaume à Jésus, et ne parle plus.

Le comte Guillaume pleure par grande pitié ; car il est séparé de la dame au clair visage. Dieu a pris son âme ; il ne reste plus que le corps. On le dépose dans un suaire, on le porte doucement à l'église. On chante une grande messe. Puis on l'enterre sous une dalle, en face de l'autel.

Jamais on ne vit plus grande affliction que celle du comte Guillaume. Il passe toute la jour-

née dans la douleur. Quand la nuit vient, il se couche en pleurant. Il se souvient de la comtesse, des combats et des privations qu'ils ont endurés ensemble, et de la douceur de leur amour. « Comme cette vie, pense-t-il, est longue et peineuse ! J'ai perdu l'un après l'autre ceux qui m'étaient les plus chers dans ma grande parenté : mon neveu Vivien, ma nièce Aëlis, ma mère, mon père, mes frères, et aujourd'hui Guibourg, ma femme honorée ! Je n'ai plus en moi que deuil et regret. Je ne pourrai plus trouver la joie parmi les hommes. Et pourquoi resterais-je au milieu d'eux ? J'ai fini de leur être utile. Avec l'aide de Dieu, j'ai délivré la terre de France des Sarrasins qui la persécutaient : le Roi est affermi, la chrétienté prospère ; voici que les églises se relèvent et que partout on en bâtit de nouvelles. Je veux céder ces marches du royaume, puisqu'elles sont maintenant en paix, à Rainouart, mon droit héritier. Je veux me retirer du monde et me préparer à mourir. Dieu ! que de grands péchés je vois dans ma vie ! Que d'hommes massacrés, païens et chrétiens ! Quel esprit d'orgueil, de haine et de colère j'ai apporté dans le service du Christ ! Il est grand temps de m'amender et de faire pénitence. Je ne veux plus tarder. »

Au petit jour, il se lève, selle lui-même son

bon cheval, et trousse derrière l'arçon un manteau de grosse bure; puis il s'arme comme pour un combat; il revêt son haubert, lace son heaume, ceint son épée à son côté gauche, et n'oublie ni sa lance ni sa targe. En partant il recommande à Dieu le peuple de sa terre et sort tout seul de la ville, sans que nul l'ait vu.

Il chevauche ainsi jusqu'à Saint-Martin. Il entre dans l'église ; il lève la main, il signe son visage, il s'incline devant l'image et s'agenouille ; puis il fait sa prière : « Saint Martin, je me remets en votre garde. J'abandonne mes châteaux, mes cités et tout ce que je possède pour mieux travailler à mon salut. Saint Martin, je vous confie mon épée et ma lance, mon haubert, mon heaume et mon écu. Je les dépose sur votre autel, à cette condition : si jamais Louis, le fils de Charles, ou Rainouart, mon droit héritier, sont mis en danger par les païens, je viendrai les reprendre. Et je laisserai à vos moines mon cheval de guerre. Je leur paierai trois besants d'or à Noël et trois autres à Pâques, pour qu'ils en aient grand soin. » Il fait comme il a dit, puis il jette sur son bliaut le manteau de bure ; il coupe une grande branche de noisetier et s'en fait un bourdon. Et il s'en va, nu-pieds, où Dieu voudra le conduire.

II

L'ERMITE GAIDON

Le comte Guillaume s'est abandonné à la conduite de Dieu ; il s'en va par la terre rocheuse. Ses pieds saignent, car les pierres lui font mal. Il erre longtemps dans les forêts qui couvrent vallées et collines. Il se nourrit de pommes sauvages, des faînes du hêtre et des cenelles de l'aubépine ; il boit à même l'eau des torrents ; et quand la nuit vient, il fait sa prière au pied d'un arbre avant de s'endormir. Il demande très humblement au Roi du Ciel de protéger Rainouart, Louis, Blanchefleur, et de le guider jusqu'au lieu où il pourra l'honorer selon son désir. Car il ne trouve point d'endroit assez âpre pour s'y mortifier.

Il marche ainsi vers les montagnes de Lodève. Tant qu'un soir, au fond d'un vallon, il voit un petit toit qui fume entre les arbres. Une cloche le surmonte. Là vit un ermite qui sert Dieu parfaite-

ment. A sept grandes lieues alentour, il n'y a ni ville, ni hameau, ni demeure d'homme vivant, hors les cabanes des autres ermites qui travaillent comme celui-ci à guérir leurs âmes du péché.

Guillaume descend vers l'ermitage. La maisonnette est bien close de toutes parts. Il y a derrière elle une basse-cour et un verger qui sont entourés d'une grosse haie d'épine et d'un fossé. Guillaume vient à la porte. Il soulève le marteau qui pend à côté du guichet, et frappe trois petits coups. L'ermite entend le marteau ; il vient, il ouvre vivement le guichet. « Qui est-là ? fait-il, au nom du Tout-Puissant ! » Le comte lui répond très humblement : « Je suis un pécheur tel qu'on n'en vit jamais de plus grand. Depuis plus de quinze jours, je marche à travers les bois, sans y trouver de maison ni d'abri. J'ai couché sur le sol, à la pluie et au vent. Laissez-moi loger chez vous cette nuit. » Le saint ermite regarde avec attention ; quand il voit cet homme si démesuré et vêtu de si pauvres vêtements, il a grand peur. Il ferme le guichet, et s'enfuit bien vite. « Dieu ! dit-il, je t'en conjure, défends-moi de ce méchant, car je suis mort s'il me prend dans ses poings. Toute ma maison et mon domaine, il peut les renverser d'un seul coup de pied. Sainte Marie ! d'où viennent de tels géants ? »

Le comte Guillaume l'attend à la porte ; il s'assied là, et pleure sur ses péchés, dont il se repent. Puis il appelle l'ermite à voix douce : « Frère, ouvre la porte; reçois-moi, pour Dieu fils de Marie. N'aie crainte de moi, aussi vrai que je veux aller en paradis. Je suis pénitent, n'en doute pas ; j'ai fait tant de mal qu'il n'y a pas plus mauvais homme sur terre. » L'ermite l'entend, son cœur s'attendrit. Il vient à la porte, l'ouvre hardiment : « Entrez, par Jésus, beau doux sire ; je partagerai avec vous ce que j'ai. — Frère, dit Guillaume, Dieu vous le rendra. »

Le comte entre dans la maison, et l'ermite verrouille la porte avec soin. Guillaume aperçoit au fond un petit oratoire. Il y va sans tarder, mais la voûte y est surbaissée : il se heurte rudement la tête. « Prenez garde à la solive, dit l'ermite. — Eh ! dit Guillaume, je l'ai déjà sentie. Vous avez fait la toiture trop basse. — Elle est haute pour moi, sire. » Et tous les deux se mettent à rire.

Le comte Guillaume dit ses oraisons, puis ils reviennent dans la salle, à côté du feu. Le saint ermite — que Dieu le bénisse ! — offre à Guillaume tout ce qu'il a, sans rien épargner : de l'eau bouillie avec un peu de farine, du pain de seigle, des pommes blettes, des faînes, des nèfles, un pot de

cidre. Quand ils ont mangé, ils remercient Dieu. « Quelle bonne vie, dit Guillaume, et comme tout cela est meilleur qu'un paon, un filet d'ours, ou un cuissot de chevreuil ! » L'ermite l'écoute, baisse la tête et se dit : « Cet homme a dû être très riche, pour parler ainsi de tous ces mets magnifiques. »

Le comte l'interpelle : « Dites-moi, frère, où vous naquîtes ? De qui êtes-vous le fils ? Quel est votre nom ? » L'ermite tressaille et pâlit ; il pleure, sa face se mouille. Mais il répond : « Volontiers, sire. Je suis né en France, la terre honorée. Je m'appelle Gaidon. Je suis fils d'un duc qui était de haut lignage ; c'est Gérard de Bavière, et sa sœur était dame Heutace, la femme de Garin d'Anseüne. Par lui, je suis cousin de Vivien le martyr. Et ma mère était née d'une famille qui n'a jamais trahi : elle était nièce du comte Aimeri, et par elle je suis du sang des Narbonnais : Hernaut le Roux, Aïmer, Guillaume d'Orange sont mes parents. J'ai servi longtemps le comte Aimeri. Depuis qu'il m'adouba dans Narbonne, je l'ai aidé de l'épée dans maint combat. C'est moi qui portais son enseigne dans la grande bataille d'Aliscans. Las ! cette vie a mis mon salut en aventure ! Car j'ai fait tant de péchés mortels, j'ai tué tant d'hommes,

j'ai ravagé tant de terres et brûlé tant de villes, que j'ai grande épouvante du feu de l'enfer. Il y aura trente-cinq ans à la Pâques prochaine que je quittai mes villes et mes marches pour venir ici, dans cette forêt sauvage. Je m'y fis ermite, et depuis, le monde n'a plus compté pour moi. Il y a beaucoup d'autres ermites alentour, qui cherchent leur nourriture dans ces bois et paissent leurs petites brebis dans les clairières. Lorsque l'un de nous meurt, les autres enterrent son corps et prient pour son âme. Or je vous ai dit, sire, toute mon histoire. Puis-je savoir pourquoi vous pleurez ?

— Ami, dit Guillaume, je pleure sur moi. Car je vois que vous vous sanctifiez depuis longtemps et que vous redoutez encore la justice divine : comment serais-je donc sauvé, moi, misérable pécheur ?

— Frère, dit l'ermite, Dieu pèse le repentir, non la pénitence. Voulez-vous que nous unissions nos prières pour le supplier ensemble ? Oui, je quitterai de bon cœur mon ermitage pour vous soutenir et vous réconforter. J'irai avec vous, sire, partout où il vous plaira ; car je ne doute plus maintenant ; il y a quelques instants, j'hésitais à vous reconnaître ; mais tout vous trahit, vos poings, la cicatrice de votre visage, votre âme fière, vos larges

épaules : vous êtes mon cousin, vous êtes Guillaume au court nez, le comte d'Orange, le sénéchal de France, le mari de dame Guibourg ! » A ces mots, les deux cousins s'accolent, chacun d'eux a les yeux remplis de larmes ; tant ils sont joyeux et troublés de se retrouver !

Gaidon demande à son tour : « Sire, d'où venez-vous, seul, à pied, si pauvrement vêtu ? Le roi Desramé a donc envahi vos terres ? Vous avez donc perdu vos hommes et vos fiefs ? — Non certes, dit Guillaume, mais j'ai vu mourir tous mes parents, et la dernière, Guibourg au clair visage : c'était la meilleure femme qui fût sous le ciel ! Sa fin fut belle et pleine de grande bonté. Dieu la reçoive en son Paradis ! Quand je demeurai seul, dolent et affligé, je songeai à la vie que je menais, et j'en eus lassitude et mépris. Je quittai tout pour me réconcilier avec Dieu. Je veux être ermite. » Gaidon joint les mains : « Béni soit le Tout-Puissant ! Vous resterez avec moi, ma cabane nous suffira. — Non, dit Guillaume, ce n'est pas ici que je veux faire mon salut. » L'ermite soupire, et là-dessus ils se lèvent ; il y a à terre dans un coin profusion d'herbe et de feuilles ; ils vont s'y étendre, et devisent de Guibourg et de Vivien, de Rainouart et de la bataille

d'Aliscans jusqu'au moment où ils s'endorment.

Au matin, ils se lèvent. Le clair soleil luisant resplendit, la rosée brille sur l'herbe. Les alouettes chantent dans le ciel et les tourterelles dans la forêt. Guillaume demande à Gaidon son congé. Gaidon se met à pleurer : « Sire, fait-il, à votre gré. Mais si votre volonté avait été de demeurer, je m'en serais réjoui. Vous auriez aussi bien pu sauver votre âme ici. — Trop peu de temps me reste, ami. Je veux me mortifier par-dessus tous les autres. Je cherche quelque solitude terrible, où il n'y ait pas, comme ici, de prés fleuris, de belle rivière, de roses dans les haies, mais seulement des pierres et des torrents. — Alors, il vous faut aller au val de Gellone, répond Gaidon. Jamais ermite n'osa y vivre. — C'est donc là que je vivrai, dit Guillaume. Je vous prie de m'y conduire. »

Gaidon l'accompagne en grande tristesse jusqu'à l'endroit où commencent les gorges et les précipices. « Sire, dit-il, écoutez-moi. Avec vous j'irai, si vous le permettez. — Non, dit Guillaume, vous demeurerez. J'irai seul où Dieu veut que j'aille. Je veux tout lui sacrifier, jusqu'à mon dernier ami, pour mieux mériter sa grâce. Que Dieu vous ait en sa garde ! Priez pour moi, vous ferez une bonne action. » Gaidon lui dit : « Sire, je ne vous verrai

donc jamais plus ? — Je ne sais, cousin, » répond Guillaume. Alors ils s'accolent, puis se séparent en pleurant. Gaidon s'en retourne vers sa cabane. Et le comte s'avance au milieu des montagnes.

III

LE VAL DE GELLONE

Les montagnes sont si hautes, les défilés si profonds, les torrents font tant de bruit qu'il n'est homme sur terre qui ne s'en épouvante. Mais le comte Guillaume ne craint pas, car le cœur lui dit qu'il approche du lieu de son salut.

Il peine durement dans cette gorge déserte, entre les montagnes escarpées et les promontoires élevés ; il ne voit ni route ni sentier, mais des pentes abruptes au-dessus de sa tête, et au-dessous de lui des eaux bondissantes qui mènent grand fracas. Le chemin qu'il se fraye est brisé, pierreux, périlleux ; il y meurtrit ses pieds, il y ensanglante ses mains, il y déchire ses vêtements. Nul homme qui n'eût pleuré de détresse et d'effroi. Mais le comte se réjouit, car il pense aux tourments que souffrit pour nous Notre Seigneur Jésus.

Comme le soir tombe, voici qu'un plateau

inculte s'ouvre subitement devant lui; des bois le couvrent à demi, il est entouré de toutes parts par les montagnes, si hautes maintenant qu'elles arrêtent les nuages; un torrent d'eau vive, qu'on voit descendre d'un sommet, le traverse en roulant vers les gorges ; dans la solitude de ce désert, entre ces rochers immenses et ces montagnes monstrueuses, on dirait le petit champ d'un laboureur. Guillaume rend grâce à Dieu du charme de cet endroit, puis il s'étend près d'un buisson et s'endort. Il n'a point pris de nourriture de tout le jour, mais il est rassasié de la gloire du ciel.

Dieu ne l'oublie point : il lui envoie un ange qui descend doucement au-dessus de sa tête, s'y arrête, et dit : « Sire Guillaume, voici ce que le Roi de Majesté te mande : tu l'as servi de toute ta volonté, tu as peiné ton corps contre les païens, tu as tout quitté pour répondre à son appel. Pourtant, il veut t'éprouver encore; il te faut endurer de nouvelles peines. Tu vivras donc dans ce désert. Tu y serviras Dieu matin et soir, sans nul repos, jusqu'au jour où tu devras mourir : sache qu'il t'a fait préparer un lit dans le Paradis. » Là-dessus s'envole l'ange aux grandes ailes, et le comte reste étendu près du buisson jusqu'au matin.

Quand il se lève, il est tout étonné et tout joyeux

de la parole de l'ange. Il ne redoute plus la mort. Il cherche sur le plateau où construire son ermitage. Quand il a trouvé l'endroit qui lui agrée, il descend dans les lits des torrents et en rapporte de grosses pierres pour les murs; il va dans les bois et en ramène des arbres avec tout leur feuillage pour le toit. Il bâtit ainsi sa demeure sous trois grands chênes, au prix de beaucoup d'efforts. Il y met une couche de bruyère, de feuillage et d'herbe. Puis il laboure son jardin tout à côté. Il le défonce partout avec une branche pointue, et en retire avec ses mains les orties, les chardons; il y plante très soigneusement des petits choux sauvages, des ciboules, du romarin et des herbes qu'il a cueillis dans les bois ; il construit autour une palissade.

Quand tout est fini, le comte Guillaume est très content. « Dieu, dit-il, je vous remercie de m'avoir conduit en si grand exil. Je vais vous y servir jusqu'à ma fin. » Il commence à se mortifier sans tarder. Il traite son corps de cruelle façon. Il se donne la discipline avec des ronces épineuses ; il s'agenouille dehors et prie sous les pluies d'orage ; et quand la neige est tombée sur les sommets, il se plonge tout nu dans les torrents qui en descendent. Il jeûne tous les trois jours et ne mange que les fruits qu'il a cueillis dans les bois, pommes et

poires, prunelles et glands du chêne — ou les produits de son petit verger. Il n'entend dans ces solitudes que le cri des aigles et le bruit des eaux ; il n'y voit passer que les nuages ; car nul homme ne s'y aventure.

IV

LE RÉCIT DU BERGER

Un jour qu'il est allé très loin dans les défilés, il voit un moine, assis sur un rocher, au milieu de nombreux moutons qui paissent. Il se souvient que Gaidon lui a parlé de l'abbaye d'Aniane, fondée par saint Benoît quelque part aux environs de Gellone; il pense donc que le moine garde le troupeau du monastère, et c'est la vérité.

Grand est l'étonnement du moine quand il voit venir vers lui cet inconnu vêtu d'une chape de bure, qui le dépasse de toute la tête. « Sainte Marie, se dit-il, quel est celui-là ? Jamais homme si imposant ne se fit ermite. — Frère, dit courtoisement Guillaume, je vous salue au nom du Tout-Puissant. Dites-moi qui vous êtes. » Le moine caresse sa barbe, réfléchit et se nomme; puis il demande qui lui parle : « Vous le saurez plus tard peut-être, dit Guillaume. Il ne convient pas que je dise dès

à présent mon nom. C'est celui d'un grand pécheur. Frère, je suis votre voisin, et ma demeure n'est pas loin de la vôtre. Mais laissons cela. Qu'y a-t-il de nouveau dans le pays? — Les temps sont mauvais, dit le moine. Le peuple souffre. Le roi Ysoré et ses Saxons tiennent Louis étroitement assiégé dans Paris, et il n'a plus d'espérance, fors en Guillaume d'Orange, qui seul pourrait le sauver; car il a mécontenté ses barons, et beaucoup l'abandonnent. Mais le comte a disparu, il y a plus d'une année. On raconte qu'il s'est fait religieux. Dix chevaliers le cherchent vainement dans tous les monastères pour le mander au secours du Roi. — D'où savez-vous tout cela, frère? dit Guillaume. — C'est du sire Anseïs d'Auvergne, un de ces dix chevaliers. Il a passé hier par notre moutier; il nous a dit que le Roi et ses barons n'osent plus sortir de Paris, qu'ils vont bientôt manquer de vivres et que nul homme sous le ciel ne peut les secourir, si l'on ne retrouve pas le comte au court nez; mais il ne leur servira guère; car le sire Anseïs l'a cherché en plus d'endroits que n'en peut dire jongleur, sans en apprendre aucune nouvelle. Le comte est mort, c'est vérité prouvée! Dieu reçoive son âme et pense à sauver notre roi! — Amen, » dit Guillaume; et il s'en retourne tout pensif.

Guillaume est dolent et irrité pour le roi Louis son beau-frère, que le Saxon Ysoré tient enfermé dans Paris : « Dieu tout-puissant, je crains qu'il ne soit vaincu avant que j'arrive! J'ai juré à Charlemagne de maintenir son fils et de défendre contre tous la France, la noble terre honorée, et voici que j'oublie mon serment dans cet ermitage. Hélas! reine Blanchefleur, ma sœur, vous êtes aussi en grande aventure ! Qu'adviendra-t-il de vous, si les païens brutaux vous emmènent? Je tarde trop. Je me suis reposé dans cette solitude, et il me reste quelque vigueur. Si j'étais armé, vêtu de fer et monté sur mon cheval, je crois que je manierais bien encore l'épée tranchante! » Il recommande son ermitage à Dieu, part et se hâte tellement qu'il arrive à Saint-Martin avant le soir du sixième jour.

Or l'abbé du couvent ignorait que le chevalier pénitent, dont il avait en sa garde les armes et le cheval, fût le comte d'Orange ; il croyait même que l'inconnu était mort, car à la Pâques Guillaume avait oublié de lui porter les trois besants d'or promis; aussi avait-il ordonné que l'on employât désormais le bon destrier au charroi des pierres.

Guillaume prie qu'on le lui amène ; mais quand il le voit, il se met à pleurer : tant il lui semble las

et mal soigné ! Le harnais lui a laidement écorché le garrot; les traits lui ont usé le cuir. « Cheval, dit-il, j'ai pitié de vous, qui avez souffert tout ceci par ma faute ! Il va falloir que vous enduriez encore de grandes fatigues. Et vos flancs sont maigres : je ne sais si vous pourrez me porter. » Quand le cheval l'entend parler, il se ressouvient. Il dresse les oreilles, il lève la tête et hennit, il gratte du sabot, et les moines qui le tiennent ne peuvent l'empêcher de venir jusqu'au comte Guillaume. « Sire, dit l'abbé, voici une grande merveille : depuis le jour où vous êtes parti, nul ne l'a jamais vu si revigouré. » Guillaume dit : « C'est la volonté de Dieu. »

Il s'approche du cheval, il le heurte au genou, qui ne fléchit pas. Il éprouve rudement avec la main son échine, qui résiste. Alors il le flatte doucement et dit : « Il n'y a pas meilleure bête. » Il le ressangle, saute sur lui avec sa chape, et fait autour de la cour un temps de galop. Les moines se rangent précipitamment sous le cloître. Ils chuchotent entre eux : « Il apparaît bien que c'est quelque chevalier redoutable. — Seigneur abbé, dit joyeusement Guillaume, j'ai affaire loin d'ici, et je veux partir sans délai : donnez ordre qu'on soigne mon cheval et qu'on prépare mon armure.

— Qu'il en soit fait ainsi sur-le-champ, » dit l'abbé.

Les moines s'empressent. Les uns étrillent le cheval, le ferrent à neuf, lui apportent double mesure d'avoine; les autres fourbissent le grand écu, le haubert, le heaume et l'épée. Quand tout est prêt, la nuit tombe ; Guillaume s'arme et monte en selle ; l'abbé et tous les moines le reconduisent à la porte. « Vous reverrons-nous? dit l'abbé. — Certes, dit Guillaume, je reviendrai bientôt vous confier cet équipement de guerre et reprendre ma robe de bure, si Dieu permet que je vive. — Si quelque chose vous manque, dit l'abbé, nous vous la donnerons volontiers. — Merci de votre bonté, dit Guillaume. — Ou si quelques-uns de mes moines peuvent vous aider dans votre entreprise, beau doux frère, faites votre choix parmi tous ceux-ci. — Merci encore, dit Guillaume; je ne veux personne avec moi que Dieu, le Roi de Majesté ! Priez-le pour moi. — Allez donc, dit l'abbé, notre bénédiction vous accompagne. » Tout le couvent le recommande à Dieu, et il s'éloigne rapidement. La nuit est tombée, mais il fait clair de lune.

V

LE SAXON YSORÉ

Seigneurs, le roi Louis est enfermé dans Paris où il s'est conduit comme un coquin. Il a refoulé les grandes familles ; il les a chassées de sa cour et de ses terres ; il a fait ses intimes de quelques étrangers qui n'ont cessé de lui voler sa fortune et de lui donner de mauvais conseils. Aussi les barons qui l'entourent ne le prisent guère, et le servent à regret : quand il chevauche à travers ses marches vers Senlis, Orléans, Chartres ou Reims, nul comte ne veut être du cortège. Certes, il ne devrait pas être roi et porter la couronne, celui qui reçoit dans son conseil privé des valets.

Le Saxon Ysoré attendait depuis longtemps l'occasion de venger son père, tué jadis par le comte Ogier. Dès qu'il a su que le vieil Aimeri n'était plus, que Guillaume et ses frères étaient morts, et que les barons de France n'obéissaient plus à leur

Roi, il a levé sur-le-champ soixante mille Saxons ; il les a munis de pain, de vin, de victuailles, et il est sorti de sa terre sauvage pour assaillir la douce France.

Il ne trouve personne qui lui résiste. Seigneurs barons, ne soyez pas incrédules : ma chanson parle de temps fort reculés. La France alors était peu populeuse, à peine cultivée, et l'on n'y voyait pas tous ces riches domaines, ces châteaux, ces villes opulentes qui la couvrent de nos jours. Paris à cette époque était très petit.

L'armée saxonne avance donc rapidement, en massacrant et ravageant tout. A son approche, les pauvres gens, vavasseurs, dames et jeunes filles, désertent la contrée et s'enfuient droit vers Paris, où ils demandent protection au Roi. « Sire, Ysoré le Saxon arrive avec une grande armée. Il a juré par sa barbe chenue de nous détruire tous, de disperser au vent les reliques de saint Denis, de livrer à ses soldats la reine Blanchefleur, et de vous atteler vous-même à la charrue, comme un cheval. Il a déjà tranché plus de dix mille têtes. Il veut être couronné roi dans Paris avant la Pâque. » Louis est terrifié : « Dieu, dit-il, sauvez mon honneur et gardez que la chrétienté ne périsse ! Qui m'aidera contre ce glouton ? Hélas, Guillaume,

si vous étiez là, vous auriez vite terminé cette guerre ! » Et il ne s'arrête pas de gémir, tant il redoute le Saxon Ysoré.

Heureusement saint Benoit d'Aniane est dans Paris. Il lui dit : « Vous ne vous conduisez pas en roi, mais en homme faible et assoté. Envoyez dix chevaliers quérir Guillaume, s'il vit encore. Convoquez vos vassaux sans retard ; rassemblez du blé et des provisions de siège ; évacuez les enfants et les vieillards ; fermez les portes ; les Saxons vont arriver. » Et c'est fort bien dit, car ils ne se font pas longtemps attendre : ils dressent leurs tentes tout autour de Paris, les uns vers Saint-Marcel, devant la porte Saint-Victor, d'autres vers Saint-Germain-des-Prés, d'autres vers l'Archet-Saint-Merry ; mais le roi Ysoré, qui blasphème le Dieu vivant, plante son enseigne en haut de Montmartre. De là il voit les habitations de Paris, et les palais, et les riches églises, et les gens de la ville.

A toute heure du jour et de la nuit, les Saxons tentent l'assaut. Aucun assiégé ne peut plus sortir, et les vivres diminuent rapidement. Chaque matin, Ysoré vient seul, par grand orgueil et mépris, heurter une porte de Paris du fer de sa lance. Il a vingt pieds de haut, un visage rude, et de longues

moustaches liées par des fils d'or, qui lui pendent sur la poitrine. « Hé ! Roi, crie-t-il, tu me fais trop demeurer. Sors te mesurer avec moi. Si tu as peur, fais-toi remplacer par un chevalier qui sache se battre. Ou plutôt, soumets-toi, je te laisserai tes terres. Si tu tardes, je te ferai écorcher vif, ainsi que tous tes Français. Tous ces délais ne te servent de rien. Est-ce l'aide des Narbonnais que tu espères ? Ils sont tous morts. »

Les Français le regardent du haut des murs. Il n'y en a pas un, baron ou sergent, châtelain ou bourgeois, qui oserait se risquer contre le géant. Le Roi le voit et se désole, car il sent bien qu'aucun de ces gens ne le sauvera. « Dieu, dit-il, n'entendrai-je donc plus parler de Guillaume ? S'il vivait, il ne me laisserait pas ainsi honnir et outrager ; jamais Ysoré n'aurait eu l'audace de venir m'assiéger dans Paris. Car tous redoutaient le comte au farouche visage. Je n'ai plus pour me défendre que des vassaux qui tremblent de peur. — Roi, dit saint Benoit, pourquoi avez-vous chassé les autres ? Vous avez bouté hors de France tous les gens de bien. Ils ont dû s'enfuir, dolents et égarés, et vous avez dépouillé leurs enfants de leurs héritages. Ceux-là vous auraient justement conseillé et vaillamment défendu, et

nul n'eût osé vous attaquer, car les bons vassaux font redouter leur seigneur. Mais vous vous plaisiez mieux avec les flatteurs, avec les gens de rien qui n'ont dans la bouche que calomnies et mensonges ; c'est à eux que vous gardiez vos faveurs. Ils vous ont mis dans la honte et le péril où vous êtes. » Louis dit : « Tout ceci est vrai. Il faut donc mourir et laisser la douce France humiliée. Voilà où m'ont conduit mes folies ! » Il se jette en pleurant sur le plancher. Ses barons le relèvent, mais ils pleurent eux-mêmes ; et dans toute la ville, les pucelles et les bacheliers déchirent leurs vêtements et tordent leurs poings. Ils ne savent pas qu'une grande joie approche.

VI

LA DÉLIVRANCE DE PARIS

Guillaume se hâte vers Paris à travers les forêts, les vallées, les grandes eaux courantes. Il dépasse Étampes, Montlhéry, et une nuit de dimanche s'arrête à l'orée des bois. Il décide de se reposer là jusqu'au jour. Car il ne sait où campent les Saxons, et il craint de tomber dans leurs aguêts. Il met pied à terre, attache son cheval et s'endort.

Quand Guillaume ouvre les yeux, la matinée est claire, il voit Paris au bout des prés. Ysoré se tient devant la porte Saint-Germain, sans un homme d'escorte. « Vierge Marie, dit le comte, comme ce glouton est insolent ! » Il s'agenouille et joint les mains : « Beau sire Dieu, accordez-moi de tuer le païen Ysoré. Si je puis le vaincre, je reviendrai aussitôt dans mon ermitage. J'y userai le reste de mon temps à vous prier. » Il se relève, monte aux arçons, s'affermit dans les étriers, ras-

semble les rênes; puis il broche des deux éperons son cheval qui fait hors des bois un bond de quinze pieds.

Ysoré ne le voit point. Il harangue les hommes d'armes en haut des murs : « Sortez donc, crie-t-il, misérables lâches ! Puisqu'aucun de vous ne l'ose, je vous défie tous à la fois ! » Mais il ne sait ce qu'ils regardent tous dans la plaine ; il se retourne, il voit venir Guillaume ; il l'attend sans bouger, l'écu passé au bras gauche, et tenant baissée sa hache de guerre.

Le comte a tiré son épée; il s'arrête en face d'Ysoré et dit : « Infâme, que le corps Dieu te maudisse ! Laisse dormir Louis dans sa salle. Un Roi de France ne se bat pas avec les bandits ; il laisse à ses barons le soin de les châtier. Et je te châtierai, par saint Michel ! »

Ysoré l'entend ; il se sent possédé par une merveilleuse colère ; il pousse en hurlant son cheval sur Guillaume. Guillaume éperonne le sien. Les boucliers se heurtent, l'épée et la hache se mêlent. Les Français crient sur les remparts : c'est que le comte a reçu sur son heaume un coup qui l'étourdit ; mais il se ressaisit, et frappe Ysoré en plein visage : n'était le nasal qui le protège, le Saxon avait la tête fendue. Tous les deux reculent pour

reprendre haleine, et les Français remercient Dieu.

« Chevalier, dit Ysoré, tu m'as touché. De quel pays les diables t'ont-ils amené ? Les gens de Paris ne sont pas si braves. Leurs lames ne sont pas si bien trempées. A en juger par les coups que tu donnes, tu dois appartenir au funeste lignage d'Aimeri. — Je suis Guillaume ! » répond le comte à pleine voix. Et il le charge, l'épée brandie. Ysoré se couvre de son écu, le coup glisse sur la boucle et fend le chanfrein du cheval qui se dresse; puis il se renverse sur Ysoré, qui pousse d'effrayants blasphèmes. Et Guillaume ne s'arrête pas : il relève sa lame, l'abat sur la nuque du Saxon, tranche la coiffe de mailles, sépare la tête du corps aussi aisément que si ç'eût été la tête d'un enfant. Et il se penche, la ramasse encore coiffée du heaume, la suspend à sa selle par ses longues tresses.

Dieu, quelle est la joie des Parisiens quand ils voient le corps d'Ysoré étendu à terre sans tête, entre sa hache et son destrier ! Mais ils ne s'oublient pas, car les Saxons accourent de tous les côtés : ils baissent vite le pont, ouvrent la porte, et Guillaume pénètre dans Paris au milieu des acclamations du peuple.

Il va droit au palais. En entendant le bruit, le Roi se met à sa fenêtre. Guillaume arrête son che-

val, prend la tête coupée et la lui montre : « Tiens, Roi Louis, j'ai fait justice de ton ennemi ! » Tous les Français s'étonnent en la voyant si grosse, avec le nez droit, d'amples narines, la bouche bien tracée, la barbe et les cheveux blancs. Ils se disent : « Ce païen avait bien la mine d'un prince. » Le Roi la regarde à peine : il a reconnu Guillaume et remercie Dieu. « Sire Guillaume, dit-il, c'est de vous seul que j'attendais mon salut ! — Et vous aviez tort, sire, car il ne faut l'attendre que de soi-même. Mais nous parlerons plus tard. Les Saxons se rassemblent devant la porte autour du corps d'Ysoré ; ils ne savent que faire. Ordonnez une sortie, et vous les détruirez. — Vous conseillez aussi bien que vous frappez », dit le Roi.

Autour du corps d'Ysoré se sont rassemblés les Saxons. Ils se lamentent durement. Ils décident de le ramener au camp le plus proche. Il leur faut du temps avant de trouver un cheval qui le porte sans fléchir. Quand ils en ont trouvé un, ils l'entourent et l'accompagnent en pleurant. Tout à coup, les cloches de Paris se mettent à sonner dans tous les clochers. La grande porte s'ouvre. Saint Benoit d'Aniane en sort à cheval, portant dans un ostensoir les reliques de la vraie croix ; à sa droite chevauche le Roi de France, à sa gauche chevauche

Guillaume d'Orange, qui tient l'oriflamme ; et derrière eux vient une colonne épaisse de chevaliers en armes, étincelants d'acier au soleil. A cette vue, les païens perdent cœur ; ils s'enfuient de tous les côtés, aussi lâchement que feraient des Lombards, et laissent là le cheval de charge qui porte, lié sur son dos, le corps de leur roi.

Ni Guillaume ni Louis ne songent à les poursuivre. Ils ont toute liberté pour lever leurs camps, ce qu'ils font en grande hâte ; puis ils repartent à marches forcées vers leur pays sauvage. Quant au corps d'Ysoré, le Roi ordonne de l'enterrer sur place, afin que le souvenir de sa mort demeure en perpétuelle mémoire. La fosse est aussitôt creusée à la mesure exacte du corps ; pourtant il faut une dalle de vingt pieds de long pour la recouvrir. Ceux de Paris la nomment la Tombe-Ysoré. Et vous pouvez la voir comme je l'ai vue, au bourg Saint-Germain-des-Prés, entre les deux moulins à vent.

VII

SAINT BENOIT D'ANIANE

Il y a de grandes réjouissances dans Paris, après le départ des Saxons. Les Français sont en liesse, et plus que tous les autres, le roi Louis et la reine Blanchefleur. Car ils ont retrouvé l'homme qui les conseillait pendant la paix et les protégeait pendant la guerre. Ils le fêtent, de crainte de le perdre encore.

Ils le font asseoir entre leurs deux trônes, et Louis dit à ses barons : « Il m'a fait Roi ; il m'a conservé ma couronne au péril de son corps ; il a bataillé toute sa vie pour maintenir la France et agrandir la chrétienté. Aujourd'hui encore, nous désespérions tous : et grâce à lui, voilà que nos villes rouvrent leurs portes, et que nos laboureurs osent sortir des bois pour retourner à leurs villages. — Dieu nous le conserve, dit la reine Blanchefleur, et fasse qu'il ne nous quitte plus ! »

Guillaume les écoute, secoue la tête et dit avec fermeté : « Sire, je vous garderai ma foi, malgré vos erreurs, comme à celui que je dois aimer le plus sous la chape du ciel. Mais il y a quatre-vingts ans passés que je fus enfanté de ma mère. Dieu m'a repris ce qu'il m'avait prêté : la grande jeunesse qu'on ne peut revivre. Je ne veux plus songer qu'à l'adorer, et rien ne m'en distraira. D'autres que moi vous aideront, si vous savez les choisir. » Tous l'entendent et se sentent pleins de tristesse ; ils pleurent, en se voilant le visage avec leurs manteaux.

Alors saint Benoit se lève et dit : « Seigneurs barons, il est impie de s'affliger, car il vous quitte pour prier, et la prière est plus puissante que l'épée. » Puis il dit à Guillaume : « Ami, tu as construit un oratoire en un lieu désert où il n'en existait point, et Dieu s'en est réjoui. Mais n'as-tu jamais songé qu'après ta mort, les plantes puantes et les bêtes immondes l'envahiront ? Partout où a été fondé un nouvel autel, il faudrait élever au plus tôt un monastère pour empêcher l'Ennemi et ses serviteurs de souiller ce terrain consacré. Ainsi ai-je fait à Aniane. C'est en bâtissant des couvents et des églises partout qu'on sauvera la terre. L'ermitage meurt avec l'ermite, et tout rede-

vient comme si rien n'avait été. Le couvent ne passe pas avec celui qui le fonde. »

Il parle longtemps et Guillaume l'écoute ; tant qu'à la fin, le comte relève la tête et répond : « Vos conseils sont sages et je suis prêt à les suivre. Mais je suis seul et sans aide. — J'y pourvoirai, dit le Roi. Je donnerai ce qu'il faudra en serviteurs, troupeaux, territoires. Ami, vous puiserez à votre guise dans mon trésor. — Prenez aussi dans les nôtres, » s'écrient aussitôt tous les barons. Et il n'est point dans la ville si mince bourgeois ou si petit artisan qui n'apporte son offrande, dès qu'il sait la nouvelle.

Guillaume reçoit tant de calices, de nappes d'autel, de robes sacerdotales, de chasubles en drap d'outre-mer, qu'il en charge cinquante mulets ; mais il suspend à son cou dans un coffret d'or la plus précieuse de toutes ces richesses : c'est une relique de la vraie croix, que Louis reçut jadis du patriarche de Jérusalem, et qu'il remet au comte au moment du départ.

VIII

LE MONASTÈRE DE GELLONE

Guillaume et saint Benoit font route ensemble à travers la France, devisant en grande amitié sur les choses de la terre et du ciel. Saint Benoit le quitte à Aniane, et le comte se hâte joyeusement vers le lieu de son salut. Quand il revoit de loin le vallon, le bois et l'ermitage, il s'arrête, joint les mains et rend grâce à Dieu : « Descends sur ce lieu, dit-il, saint esprit du ciel ; visite le monastère que j'y bâtirai et les moines qui l'habiteront. Fais que je trouve ici le pardon de mes péchés, le repos de la mort et la résurrection de la chair. »

Il entreprend sans différer son travail saint et béni. Il mande les chefs des travaux, trace exactement avec eux l'oratoire, le cloître, les cellules, l'infirmerie, l'habitation des hôtes, l'hôpital des pauvres, le moulin à côté du pétrin et du four ; puis il répartit les tâches. Quand tout est prêt, il

place lui-même la première pierre de l'autel. Et il continue à travailler avec les maçons.

Tous les jours, saint Benoit lui envoie par la montagne des mulets chargés de vivres. Mais il leur faut traverser en bac une eau profonde qui descend à grand élan du rocher. Souvent le bac chavire, et mulets et muletiers sont engloutis. Les pauvres gens viennent trouver le comte : « Sire Guillaume, disent-ils, le diable habite à coup sûr dans ce torrent. Il se tient au fond du tourbillon et nous happe au passage, avec la nourriture que nous apportons à vos ouvriers. » Le comte vient à l'endroit redoutable : « Écoute-moi, dit-il, diable Satan : Dieu qui formâtes le monde, ne permettez pas à cet infâme de nous nuire encore, mais ordonnez qu'il gise dans ce trou pour l'éternité. » Et le Seigneur lui accorde sa prière : désormais le diable ne sort plus de là. Guillaume fait construire une chaussée élevée tout le long de la montagne et jeter au-dessus de l'abîme un pont d'une seule arche. Les pèlerins y passent en allant à Rocamadour, et lancent des pierres dans l'eau qui est noire, tournoyante et sans fond.

Quand le monastère est complètement achevé, c'est merveille de le voir, au milieu de ces affreuses montagnes, avec ses murs neufs, ses toits, sa

grande porte et les deux cloches d'argent fin suspendues au fronton de ses chapelles. Sainte Marie, saint Joseph et les douze apôtres ont chacun la leur, dallée de marbre et décorée de peintures; mais la plus haute et la plus riche est celle du Seigneur Dieu. Le comte s'adresse aux couvents voisins et réunit quelques moines d'une vertu éprouvée. Il désigne parmi eux un abbé, et saint Benoit fait la dédicace du monastère.

« Je veux, dit ensuite Guillaume, mes pères en Christ, que vous me considériez non comme votre maître, mais comme votre serviteur. Car vous êtes déjà avancés dans la voie du salut et je ne fais que d'y entrer. Je vous demande donc humblement si vous voulez me recevoir dans votre compagnie, sous la règle du bienheureux abbé que voici, et avec tous les devoirs du moindre d'entre vous. Vous savez mon désir : accomplissez-le, si vous ne me jugez pas indigne. » Il n'y a personne là qui ne connaisse la vie glorieuse de Guillaume; tous admirent son humilité et décident avec joie de le recevoir parmi eux. Donc, le jour des apôtres Pierre et Paul, le comte Guillaume est béni au nom de Dieu et soumis à la règle de l'ordre. Sa chevelure et sa barbe sont coupées ; puis il revêt le vêtement apostolique.

Il n'y a pas dans le couvent moine plus obéissant et plus zélé. Il s'abaisse toujours plus qu'on n'a voulu l'abaisser. Il peine rudement aux emplois rebutants de la cuisine et du moulin. Il pétrit le pain, il porte le bois, il va remplir les cruches au torrent ; il cultive lui-même le potager du couvent et remue la terre de ses mains. A l'époque de la moisson, il va souvent à travers champs, vêtu d'un cilice et monté sur un âne, porter aux frères qui fauchent une outre d'eau fraîche pour étancher leur soif.

Il dompte ainsi pendant trois ans son âme et sa chair : tant que l'abbé le juge digne de vivre uniquement pour la prière. On lui bâtit une petite cellule à l'écart. Il s'y retire et ne parle plus aux hommes, bien qu'il les accueille toujours avec douceur. Pendant la journée, il lit les livres sacrés et se mortifie. Le soir, il s'assoit sur le seuil de sa cellule en face du soleil couchant, et reste là jusqu'à la nuit ; c'est à ce moment qu'il se souvient de sa vie passée et de ceux que le hasard y mêla ; il ne comprend pas comment il a pu être si violent et si orgueilleux. Seigneurs barons, l'apôtre l'a bien dit : « Lorsque que tu étais jeune, tu te ceignais toi-même et tu allais où tu voulais ; mais lorsque tu seras vieux, tu étendras tes mains, et un autre te ceindra, et te mènera où tu ne voudras pas. »

IX

LA MORT DE GUILLAUME

Quand le comte Guillaume sent venir sa fin, il dit à l'abbé : « Seigneur abbé, envoyez des messagers au Roi, à la Reine, et dans tous les monastères de l'empire pour annoncer qu'un grand pécheur est mort et qu'il faut prier pour lui. » Quelque temps après, il se sent si faible qu'il doit se coucher, et reçoit très dévotement la communion. Les moines viennent pleurer autour de sa couche.

« Sainte Marie, dit Guillaume, je réclame votre protection, car vous avez porté dans vos entrailles Celui qui me jugera. Las ! comme chacun de nous sera seul devant lui, au grand jour de ce jugement ! Personne n'aura de garant pour le défendre ; le compagnon sera sans son compagnon, le mari sans sa femme, la femme sans son mari. Il montrera les plaies de ses mains et celles de ses pieds, et les fera saigner. Les pauvres et les riches, les saints et les saintes trembleront comme la feuille du figuier.

En moins de temps que l'œil n'en met pour ciller, vous donnerez, sire Dieu, à chacun son dû. Comme celui-là sera dolent, que vous maudirez pour l'éternité ! Nul n'osera le plaindre. Et comme ils seront joyeux, ceux que vous choisirez pour vous servir ! Nul ne peut connaître leur félicité. Sainte Marie, noble dame, j'ai tâché de racheter les péchés de ma vie : faites que les Saints, les Apôtres, les Martyrs et les Innocents ne se lèvent pas contre moi en me voyant arriver, et que je ne sois pas jeté aux bêtes d'enfer ! » Il meurt doucement à l'heure de complies. Les anges emportent son âme en chantant vers le ciel d'en haut.

Il se produit alors un grand miracle : toutes les cloches de la chrétienté, d'Aix-la-Chapelle à Saint-Michel-du-Péril, de Rocamadour aux saints de Cologne, se mettent à sonner à grande volée, sans qu'aucun homme en touche l'airain ni les cordes. Oyant cela, les abbés arrêtent dans tous les monastères le deuil qu'on y mène sur l'avis des messagers, et disent : « Ne pleurons plus, mais rendons grâces : il apparaît bien qu'un saint vient d'entrer au paradis resplendissant. »

Or prions Dieu qu'il nous pardonne, comme il fit à Guillaume le baron. Que chacun dise : Amen, à voix claire !

« *...Et elle dit : « Sur cette cinquième division de l'arbre qui vit par sa cime, qui porte toujours des fruits et ne perd jamais une feuille, sont des esprits bienheureux qui, avant qu'ils vinssent au ciel, avaient sur terre une grande renommée où toute muse pourrait puiser des trésors. Regarde donc les bras de la croix : celui que je te nommerai y fera ce que fait dans un nuage l'éclair rapide qu'il recèle.* »

« *Je vis une lumière courir sur la croix au nom de Josué, aussitôt qu'elle le prononça ; et elle dura seulement le temps de sa parole. Et au nom du grand Macchabée, j'en vis une autre qui tournait, et sa joie était comme le fouet qui cingle la toupie. De même aux noms de Charlemagne et de Roland, mon regard suivit deux lumières, attentif comme l'œil du chasseur suivant le vol de son faucon. Puis je vis sur cette croix Guillaume, Rainouart...* »

(Dante, chap. xviii du Paradis.)

TABLE

Note préliminaire 1

LE COURONNEMENT DE LOUIS

I. Le bachelier Guillaume 7
II. L'abbaye Saint-Martin-de-Tours 14
III. L'ingratitude du Roi 22
IV. Le fief de Guillaume 34

LA PRISE D'ORANGE

I. Le conseil de Guillaume 41
II. L'échange 46
III. La Sarrasine Oriabel 50
IV. Le cheval Baucent 54
V. Le retour de Vivien 60
VI. Guillaume marchand 66
VII. Le roi Thiébaut 71
VIII. Le mariage de Guillaume 75

LE VŒU DE VIVIEN

I. L'adoubement de Vivien 81
II. L'outrage 85
III. L'orgueil de Vivien 89
IV. La détresse de Vivien 93
V. Le message de Gérard 97
VI. Le château des géants 103

ALISCANS

I. La défaite 109
II. La communion de Vivien 117
III. La fuite 124
IV. Le pont levis 131
V. La comtesse Guibourg 136
VI. L'accueil du Roi 144
VII. Le franc-bourgeois Guimard 150
VIII. La colère de Guillaume 153
IX. Le banquet 163
X. Rainouart au tinel 167
XI. Les étapes 170
XII. La tour Gloriète 176
XIII. L'armée de France 180
XIV. La chevalerie de Rainouart 185
XV. Les lâches 192
XVI. La revanche 198
XVII. La tombe de Vivien 210
XVIII. La colère de Rainouart 213
XIX. Les départs 222

LE MONIAGE GUILLAUME

I. La mort de dame Guibourg 229
II. L'ermite Gaidon 233
III. Le val de Gellone 241
IV. Le récit du berger 245
V. Le Saxon Ysoré 250
VI. La délivrance de Paris 255
VII. Saint Benoit d'Aniane 260
VIII. Le monastère de Gellone 263
IX. La mort de Guillaume 267

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 2 OCTOBRE 1920
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE PAUL
HÉRISSEY, A ÉVREUX

ange # 178

Tuffrau

THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
10 ELMSLEY PLACE
TORONTO 5, CANADA.
178.